

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

Correspondance [Document électronique] / Gustave Flaubert : nouvelle éd.
augmentée. 4e série. 1854-1861

1854 T 4

p1

à LOUISE COLET.

En partie inédite.

Croisset Lundi soir, 1 heure janvier 1854.

J'attends demain une lettre de toi, qui me dise
que tu as reçu le volumineux paquet du Crocodile,
qui a dû t'arriver hier matin. Quant à *la
Servante*, je ne sais si elle est à Rouen. On
y va assez difficilement maintenant, à cause de la
neige qui emplit les chemins et, comme la Seine est
gelée et que les bateaux ne peuvent naviguer, nous
sommes un peu à l'état de Robinson. N'importe,
j'espère bien mercredi, au plus tard, avoir ton
paquet. Je le lirai avec soin, d'abord en masse pour
voir l'ensemble, puis en détail, puis en masse et je
te ferai de longs commentaires, *le plus expliqués*
possible. J'y mettrai, pauvre chère Muse, tout mon
coeur et tout mon esprit ; n'aie aucune crainte.
J'ai eu Bouilhet vendredi soir, samedi et hier
matin. Il reviendra mercredi pour jusqu'à la fin

p2

de la semaine. Nous n'avons guère, jusqu'à
présent, eu le temps de causer que de nous. Tout a
presque été employé aux *Fossiles* et à la
Bovary. Il a été content de ma baisade. Mais,
avant le dit passage, j'en ai un de transition, qui
contient huit lignes, qui m'a demandé trois jours, où
il n'y a pas un mot de trop, et qu'il faut pourtant
refaire encore parce que c'est trop lent. C'est un

dialogue direct qu'il faut remettre à l'indirect, et où je n'ai pas la place nécessaire de dire ce qu'il faut dire. Tout cela doit être rapide et lointain comme plan, tant il faut que ce soit perdu et peu visible dans le livre ! Après quoi, j'ai encore trois ou quatre autres corrections infiniment minimes, mais qui me demanderont bien toute l'autre semaine ! Quelle lenteur ! quelle lenteur ! N'importe, j'avance. J'ai fait un grand pas, et je sens en moi un allégement intérieur qui me rend tout gaillard, quoique ce soir j'aie littéralement sué de peine. C'est si difficile de défaire ce qui est fait, et bien fait, pour fourrer du neuf à la place, sans qu'on voie l'encastrement.

Quant aux *Fossiles*, je trouve cela fort beau et continue à soutenir qu'il fallait s'y prendre de cette façon. *Tout le monde*, après les *Fossiles*, eût fait une grande tartine lyrique sur l'homme. Mais l'homme a changé et, pour le prendre complètement, il faut suivre son histoire, le monsieur en habit noir étant aussi naturel que le sauvage tatoué. Il faut donc présenter les deux états et tout ce qu'il y a d'intermédiaire entre eux. Je crois que cette méthode était la plus forte, et la plus difficile surtout. On eût pu sauter par-dessus l'homme complètement. Mais cela eût été une

p3

ficelle, une pose, un moyen très commode de faire de l'effet, et par une négation ! J'ai lu les *Abeilles* que tu m'as envoyées. C'est raide, d'idées surtout, et je trouve les mouches de Montfaucon splendides. Quant à l'*Expiation*, quel dommage que ce soit bâclé ! Tout le *Waterloo* est stupide ; mais la *Retraite de Russie* et *Sainte-Hélène* (à part des taches nombreuses) m'ont plu, et extrêmement. On eût pu faire de cela quelque chose d'aussi beau que le *Feu du ciel*. N'importe, ce bonhomme est un grand homme et un très grand homme.

Je suis maintenant dans des lectures bien diverses. D'abord, je me *gaudys* avec Pétrus Borel qui est *hénaurmé* ; je trouve là mes vieilles phrénnésies de jeunesse ! Cela valait mieux que la monnaie courante d'à présent. On était monté à un tel ton que l'on rencontrait quelquefois un bon mot, une bonne expression. Il y aurait, du reste, sur ce malheureux livre, une belle leçon à faire. Comme le socialisme perçait déjà. Comme la préoccupation de la morale rend toute oeuvre d'imagination fausse et embêtante ! etc. Je tourne

beaucoup à la critique. Le roman que j'écris m'aiguise cette faculté, car c'est une oeuvre surtout de critique, ou plutôt d'anatomie. Le lecteur ne s'apercevra pas, je l'espère, de tout le travail psychologique caché sous la forme, mais il en ressentira l'effet. Et d'une autre part je suis entraîné à écrire de grandes choses somptueuses, des batailles, des sièges, des descriptions du vieil Orient fabuleux. J'ai passé, jeudi soir, deux belles heures, la tête dans mes mains, songeant aux enceintes bariolées d'Ecbatane. On n'a rien écrit sur tout cela. Que

p4

de choses flottent encore dans les limbes de la pensée humaine ! Ce ne sont pas les sujets qui manquent, mais les hommes.
à propos des hommes, permets-moi de te citer de suite, de peur que je ne les oublie, deux petites aimables anecdotes. Premier fait : on a exposé à la morgue, à Rouen, un homme qui s'est noyé avec ses deux enfants attachés à la ceinture. La misère ici est atroce. Des bandes de pauvres commencent à courir la campagne les nuits. On a tué à Saint-Georges, à une lieue d'ici, un gendarme. Les bons paysans commencent à trembler dans leur peau. S'ils sont un peu secoués, cela ne me fera pas pleurer. Cette caste ne mérite aucune pitié. Tous les vices et toutes les férocités l'emplissent. Mais passons. Deuxième fait, et qui démontre comme quoi les hommes sont frères. On a exécuté ces jours-ci, à Provins, un jeune homme qui avait assassiné un bourgeois et une bourgeoise, puis violé la servante sur place et bu toute la cave. Or, pour voir guillotiner cet excentrique, il est arrivé dans Provins, dès la veille, plus de dix mille gens de la campagne. Comme les auberges n'étaient pas suffisantes, beaucoup ont passé la nuit dehors et ont couché dans la neige . L'affluence était telle que *le pain a manqué* . ô suffrage universel ! Sophistes ! ô charlatans ! Déclamez donc contre les gladiateurs et parlez-moi du progrès ! Moralisez, faites des lois, des plans ! Réformez-moi la bête féroce. Quand même vous auriez arraché les canines du tigre, et qu'il ne pourrait plus manger que de la bouillie, il lui restera toujours son coeur de carnassier ! Et ainsi le cannibale perce sous le bourgeron populaire, comme le crâne du Caraïbe sous le bonnet

p5

de soie noire du bourgeois. Qu'est-ce que tout
cela nous fout ? Faisons notre devoir, nous
autres. Que la Providence fasse le sien !
Tu me dis que rien bientôt ne pourra plus
t'arracher de larmes. Tant mieux, car rien n'en
mérite, si ce n'est des larmes de rire, "pour ce que
rire est le propre de l'homme".

Bouilhet me paraît très content de la Sylphide.
(...) Il est, du reste, peu exalté. C'est comme ça
qu'il faut être. Laissez l'exaltation à l'élément
musculaire et charnel, afin que l'intellectuel soit
toujours serein. Les passions, pour l'artiste, doivent
être l'*accompagnement* de la vie ; l'art en est le
chant. Mais si les notes d'en bas montent sur la
mélodie, tout s'embrouille.

Aussi moi, gardant chaque chose à sa place, je
vis par casiers. J'ai des tiroirs, je suis plein de
compartiments comme une bonne malle de voyage,
et ficelé en dessus, sanglé à triple étrivière.

Maintenant je pose ton doigt à une place secrète,
ta pensée sur un coin caché et qui est plein de
toi-même et je vais m'endormir avec ton image et
en t'envoyant mille baisers.

à toi. Ton G.

à LA MÊME.

En partie inédite.

Croisset Vendredi soir, 1 heure 13 janvier 1854.

Tu ne me parles pas, dans ton petit mot de ce
matin, chère Louise, de la résolution que tu as
prise, relativement à la *Servante*. J'attendais
pourtant

p6

ta réponse avec anxiété. Voici pourquoi : c'est
que, quoique ayant bien réfléchi avant de t'écrire
une aussi dure lettre, j'ai encore réfléchi après, et
j'ai presque balancé à te l'envoyer. Je me demandais :
"Me suis-je trompé ? Cela se peut !" Non,
non, pourtant. Je crois que mes notes et ma lettre
ont été dictées par le bon sens le plus grossier qui
ait jamais arrangé des mots et, au risque de te
blesser (il y avait de quoi), *j'ai cru faire mon
devoir* de toutes façons, en te déclarant ces
choses. Si ton avis est autre que le mien, nous n'avons
pas besoin d'y revenir, nous ne nous convaincrons
pas. Dans le cas contraire, je ne pourrai que
t'admirer du sacrifice. Mais je voudrais que tu
comprisses bien mes raisons. Elles sont bonnes, je
crois. En tout cas, s'il te reste quelque doute,
d'une manière ou d'une autre, ne t'en rapporte ni

à toi, ni à moi, ni à Bouilhet. Consulte Leconte, Babinet, Antony Deschamps, etc., et expose-leur mes motifs.

Tu me pries, dans le billet de ce matin, de répondre à ta lettre de vendredi dernier. Je viens de la relire ; elle est là, tout ouverte, sur ma table. Comment veux-tu que j'y réponde ? Tu dois me connaître aussi bien que moi-même, et tu me parles de choses que nous avons traitées cent fois, et qui n'en sont pas plus avancées pour cela. Tu me reproches, comme bizarres, jusqu'aux mots de tendresse que je t'envoie dans mes lettres (il me semble pourtant que je ne fais pas grand abus de sentimentalités). Je m'en priverai donc encore davantage, puisque "cela te serre la gorge".

- Revenons, recommençons. Je vais être catégorique, explicite... 1 De ma mère !

p7

Eh bien, oui ! c'est cela. Tu l'as deviné ! C'est parce que *j'ai la persuasion* que, si elle te voyait, elle serait très froide avec toi, peu convenable, comme tu dis, que je ne veux pas que vous vous voyiez. D'ailleurs, je n'aime pas cette confusion, cette alliance de deux affections d'une source différente (quant à elle, tu peux t'imaginer la femme, d'après ce trait : elle n'irait pas, *sans invitation*, chez son fils aîné). Et puis, d'ailleurs, à quel titre irait-elle chez toi ? Quand je t'avais dit qu'elle y viendrait, j'avais surmonté, pour te plaire, un grand obstacle et parlementé pendant plusieurs jours. Tu n'en as tenu compte et tu es venue, sans propos, réentamer une chose irritante, une chose qui m'est antipathique, qui m'avait demandé de la peine. C'est toi, la première, qui as rompu. Tant pis. Et puis, je t'en supplie encore une fois, ne te mêle pas de cela. *Quand le temps et l'opportunité* se présenteront, je saurai ce que j'aurai à faire. Je trouve ta persistance, dans cette question, étrange. Me demander toujours à connaître ma mère, à te présenter chez elle, à ce qu'elle vienne chez toi, me paraît aussi drôle que si celle-ci voulait, à son tour, que je n'allasse pas chez toi, que je cessasse de te fréquenter, parce que, parce que, etc. Et je te jure bien que si elle s'avisa, elle, d'ouvrir la bouche sur ces matières, elle ne serait pas longue à la refermer, sa bouche. Autre question, à savoir, la financière. Je ne boude pas du tout. Je ne *cale* pas. Je ne cache nullement mes gros sous (quand j'en ai), et il est peu de gens aussi

maigrement rentés que moi, qui aient l'air si riche
(j'ai l'air riche, c'est vrai) - et c'est un malheur,

p8

car je peux passer pour avare ! Tu sembles me considérer comme un lâtre parce que je *n'offre pas, quand on ne me demande pas*. Mais quand est-ce que j'ai refusé ? (On ne sait pas, quelquefois, tous les embêtements que j'ai subis pour obliger les autres.) Je n'ai pas ces élans de générosité qu'on aurait de soi-même, dis-tu ? Eh bien, moi, je dis que ce n'est pas vrai, et que j'en suis capable. Mais je m'illusionne étrangement, sans doute. Du Camp n'affirmait-il pas, aussi, que j'avais les cordons de la bourse rouillés ?

Je me résume. Je t'ai dit que je t'obligerai *toujours* et puis je répète que je n'ai pas le sou. Cela te semble louche, mais je ne nie rien, et je répète encore en m'expliquant : c'est vrai, je n'ai pas un liard (ainsi, pour aller jusqu'au mois de février, j'ai 20 francs). Crois-tu que, si je pouvais, je n'achèterais pas 100 exemplaires du volume de Leconte, etc. ? Mais il faut avant tout payer ses dettes. Or, sur 2 000 francs que j'ai à toucher cette année, j'en dois déjà près de 1 200. Compte en plus les voyages à Paris ! l'année prochaine, pour habiter Paris, j'entamerai largement mon capital. // *le faudra*. Je me suis fixé une somme. Une fois cette somme mangée, il me faudra revivre comme maintenant, à moins que je ne gagne quelque chose, supposition qui me paraît absurde.

Mais, mais ! - note bien ce mais - *s'il t'en fallait*, je t'en trouverais *tout de même*, dussé-je mettre l'argenterie de la maison au Mont de Piété. Comprends-tu maintenant ?

Quant à la fin de la *Bovary*, je me suis déjà fixé tant d'époques, et trompé tant de fois, que je renonce non seulement à en parler, mais à y penser.

p9

à la grâce de Dieu ! Je n'y comprends plus rien ! Cela se finira quand cela voudra, dussé-je mourir dessus d'ennui et d'impatience, ce qui m'arriverait peut-être, *sans la rage* qui me soutient. D'ici là, j'irai te voir tous les deux mois, comme je te l'ai promis.

Enfin, pauvre chère Louise, veux-tu que je t'ouvre le fond de ma pensée, ou plutôt que j'ouvre le fond de ton cœur ? Je crois que ton

amour chancelle. Les mécontentements, les souffrances que je te donne n'ont point d'autre cause, car tel je suis, tel j'ai été toujours ! Mais maintenant, *tu m'aperçois mieux*, et tu me juges raisonnablement, peut-être. Je n'en sais rien. Cependant, quand on aime complètement, on aime ce que l'on aime tel qu'il est, avec ses défauts et ses monstruosités ; on adore jusqu'à la gale, on chérit la bosse, et l'on aspire avec délices l'haleine qui vous empoisonne. Il en est de même au moral. Or je suis difforme, infâme, égoïste, etc. Sais-tu qu'on finira par me rendre insupportable d'orgueil, à toujours me blâmer comme on le fait ? Je crois qu'il n'y a pas un mortel sur la terre qui soit moins approuvé que moi, mais je ne changerai pas. Je ne me réformerai pas. J'ai déjà tant gratté, corrigé, annihilé ou bâillonné de choses en moi que j'en suis las. Tout a un terme, et je me trouve assez grand garçon maintenant pour me considérer comme éduqué. Il faut songer à autre chose. J'étais né avec tous les vices. J'en ai supprimé radicalement plusieurs, et je n'ai donné aux autres qu'une pâture légère. Les martyres que j'ai subis dans ce manège psychologique, Dieu seul les sait, mais actuellement j'y renonce. C'est

p10

le chemin de la mort, et je veux vivre encore pendant trois ou quatre livres ; ainsi je suis cristallisé, immobile. Tu m'appelles granit. Mes sentiments sont de granit. Et si j'ai le cœur dur, il est solide au moins, et n'enfonce sous rien. Les abandons et les injustices n'altèrent pas ce qui est gravé dessus. Tout y reste et ta pensée, quoi que tu fasses et que je fasse, ne s'en effacera pas. Adieu, un long baiser sur ton front que j'aime !

à toi. Ton G.

à LA MÊME.

Entièrement inédite.

Dimanche soir.

Je suis très peiné. Je te fais des excuses, et des plus sincères, puisque tu as trouvé ce que je te disais de la *Servante acerbe et injurieux*. Mon intention a été tout autre. Il est vrai (comme tu me l'écris) que j'étais, dans ce travail, irrité. Il m'avait considérablement agacé les nerfs et tu peux te convaincre toi-même que j'ai travaillé au microscope. Ce qui m'y a révolté c'est de voir gaspiller tant de dons du ciel par un tel parti pris de morale.

Crois bien que je ne suis nullement insensible

aux malheurs des classes pauvres, etc., mais il n'y a pas, en littérature, de bonnes intentions. *Le style est tout* et je me plains de ce que, dans *la Servante*, tu n'as pas exprimé tes idées par des *faits* ou des *tableaux*. Il faut avant tout, dans une narration, être dramatique, toujours peindre ou émouvoir, et *jamais déclamer*. Or le poète, dans

p11

ce poème, déclame trop souvent. Voilà ma plus grande critique. J'y joins la non-gradation des caractères. Quant aux critiques de détails, je te les abandonne si tu veux, mais les deux que tu relèves, comme *roc*, lu pour *roi*, et *impures* pour *impie*, tu avoueras que le grief est léger. (Je n'ai pourtant pas lu à la hâte.) Quant à *impur*, il y en a franchement un tel abus que je ne voyais plus que cela.

Je n'ai point du tout oublié la conduite du sieur Musset et les sentiments que je lui porte sont loin d'être bienveillants. J'ai voulu seulement dire que le châtiment dépassait l'outrage. Il est certain qu'à sa place j'aimerais mieux recevoir un soufflet dans la rue que de tels vers à mon adresse.

Comme tu as mal pris, pauvre chère Muse, ce que je te disais de Karr ! Me supposes-tu donc assez *goujat* pour te rappeler ces choses dans une intention blessante ? Non ! Si tu avais eu, toujours eu pour conseillers des gens d'un sens pratique aussi bourgeois que moi, et que tu les eusses écoutés, il y a bien des choses qui t'arrivent et qui ne t'arriveraient pas ? Puis tu t'étonnes de ce mot *ridicule*. C'est pourtant le seul exact. On est toujours ridicule quand les rieurs sont contre vous. Voilà ce que j'entendais, et les rieurs sont toujours du côté des forts, de la mode, des idées reçues, etc. Pour vivre en paix, il ne faut se mettre ni du côté de ceux dont on rit ni du côté de ceux qui rient. Restons à côté, en dehors, mais pour cela il faut *renoncer à l'action*.

Rappelons-nous toujours, ces trois maximes (les deux premières sont d'épictète, homme peu accusé d'avoir eu une morale relâchée, et la troisième de La Rochefoucauld) : "Cache ta vie."

p12

- Abstiens-toi. - L'honnête homme est celui qui ne

s'étonne de rien." (Ce n'est pas moi qui suis l'honnête homme, car je m'étonne de bien des choses !)
En suivant ces idées-là, on est ferme dans la vie et dans l'Art. Ne sens-tu pas que tout se dissout maintenant par le *relâchement*, par l'élément humide, par les larmes, par le bavardage, par le laitage. La littérature contemporaine est noyée (...). Il nous faut à tous *prendre du fer* pour nous faire passer les chloroses gothiques que Rousseau, Chateaubriand et Lamartine nous ont transmises. Le succès de Badinguet s'explique par là.
Il s'est résumé, celui-là. Il n'a pas perdu ses forces en petites actions divergentes de son but. Il a été comme un boulet de canon pesant et roulé en boule. Puis il a éclaté tout d'un coup et l'on a tremblé. Si le père Hugo l'eût imité, il eût pu faire en poésie ce que l'autre avait fait en politique, une chose des plus originales. Mais non, il s'est emporté en crieilleries. La passion nous perd tous.
à propos, il me semble que je t'ai remis, à mon dernier voyage, ses lettres. Je te rapporterai celles de Musset, mais il m'est *impossible* de retrouver celles de Gagne. Je te renvoie le billet de Béranger et les vers de Vigny, de peur de les perdre. Quel style de bottier que celui de l'Horace français !
Votre *demoiselle*, pour dire votre fille ! Comme ces gaillards-là sont nativement canailles !
Tu m'as envoyé ce matin une très belle pensée "ô humanité que tu me dégoûtes !" Je vois que tu fais des progrès en philosophie. Je ne saurais que t'en applaudir.
Adieu, je t'embrasse.
à toi. G.

p13

Lundi matin.
Je rouvre ma lettre pour y mettre celle du Crocodile. La lettre à Me B étant trop grosse, je te l'enverrai la prochaine fois.
Stella m'a semblé beau. Il m'envoie une autre pièce *stupide*.
Prends garde à toi ; la surveillance est sévère.
à LA MÊME.
En partie inédite.
Croisset, Nuit de lundi, 1 heure janvier 1854.
J'espère bien, dans une quinzaine, que je te verrai, bonne chère Louise ! Quant à te dire le jour précis de mon arrivée, je n'en sais rien. J'ai encore trois petits tableaux à faire, c'est-à-dire 5 à 6 pages environ.

Il faut d'ailleurs que je sache deux choses avant de t'annoncer rien de positif : 1 le jour où s'assemblera le conseil de famille d'Hamard et, 2, si ma cousine (de Nogent) se marie. Comme je devais faire un voyage à Nogent au mois de février et que, si ce mariage a lieu, il faudra bien que j'y aille, je n'ai point envie d'y aller deux fois. Conséquemment je n'irai pas à ce voyage, ce qui me ferait un très grand plaisir. J'attends donc et je saurai tout cela dans quelques jours.
à propos de voyage, j'ai oublié déjà deux fois de t'affirmer que cette bonne institutrice Adeline

p14

s'est complètement trompée en croyant m'apercevoir sur le Carrousel. Probablement que je lui remplis l'imagination. Cela me flatte, mais elle en a menti par la gorge (manière proverbiale de parler car la susdite en a peu, de gorge). Si j'avais fait une telle escapade, tu en eusses été avertie et par moi. En doutes-tu ?

Je m'attendais à avoir hier quelques détails, soit dans ta lettre ou dans celle de Bouilhet, sur cette actrice qui s'est *monté la tête* à l'endroit de notre ami. Mais rien ! J'en déliре ; *cela m'excite*. Il paraît que Monsieur le Secrétaire perpétuel a été bien bon, mercredi, chez toi, humant les blanches épaules et reniflant le fumet des aisselles. Je m'imagine le tableau ! Et cette pauvre petite Chéron, cette âme si pure, ce nez si grand, rêvait sans doute à son insensible poète *qui aime ailleurs* (?) .

Combien y en a-t-il de ces infortunées qui portent ainsi écrit sur leur front ce que l'on voit gravé en majuscules sur les portes : *Tournez le bouton, s v p !*

Quant à Delisle, puisque le bossu lui a fait de belles promesses qu'il n'a nullement tenues, je comprends sa répugnance à le revoir. Il est malheureux ce pauvre Delisle ! Il faut pardonner beaucoup à l'orgueil souffrant, et ce garçon m'en a l'air rongé. C'est pour cela qu'il me plaît, mais je lui retire ma sympathie s'il est envieux comme tu le crois (et tu as peut-être raison ; Leconte a passé par la démocratie active , or c'est un sale passage !).

Tu t'es un peu révoltée contre moi, il y a quelques mois, quand je t'ai dit qu'il faudrait à ce jeune

p15

homme-là (car c'est un jeune homme) une bonne bougresse, une gaillarde gaie, amusante, une femme à scintillement.

J'en reviens à mon idée. Cela mettrait un peu de soleil dans sa vie. Ce qui manque à son talent, comme à son caractère, c'est le côté moderne, *la couleur en mouvement*. Avec son idéal de passions nobles, il ne s'aperçoit pas qu'il se dessèche pratiquement, qu'il se stérilise littérairement.

L'idéal n'est fécond que lorsqu'on y fait *tout* rentrer. C'est un travail d'amour et non d'exclusion.

Voilà deux siècles que la France marche suffisamment dans cette voie de négation ascendante. On a de plus en plus éliminé des lettres la nature, la franchise, le caprice, la personnalité, et même l'érudition, comme étant grossière, immorale, bizarre, pédantesque.

Et dans les moeurs, on a pourchassé, honni et presque anéanti la gaillardise et l'aménité, les grandes manières et les genres de vie libres, lesquelles sont les fécondes. On s'est guindé vers la décence ! Pour cacher ses écrouelles, on a haussé sa cravate. L'idéal jacobin et l'idéal Marmontellien peuvent se donner la main. Notre délicieuse époque est encore encombrée par cette double poussière. Robespierre et M de La Harpe nous régentent du fond de leur tombe. Mais je crois qu'il y a quelque chose au-dessus de tout cela, à savoir : l'acceptation ironique de l'existence et sa refonte plastique et complète par l'art. Quant à nous, *vivre ne nous regarde pas* ; ce qu'il faut chercher, c'est ne pas souffrir.

J'ai passé deux exécrables journées, samedi et hier. Il m'a été impossible d'écrire une ligne. Ce que j'ai juré, gâché de papier et trépigné de rage,

p16

est impossible à savoir. J'avais à faire un passage psychologico-nerveux des plus déliés, et je me perdais continuellement dans les métaphores, au lieu de préciser les faits. Ce livre, qui n'est qu'en style, a pour danger continual le style même. La phrase me grise et je perds de vue l'idée. L'univers entier me sifflerait aux oreilles, que je ne serais pas plus abîmé de honte que je ne le suis quelquefois. Qui n'a senti de ces impuissances, où il semble que votre cervelle se dissout comme un paquet de linge pourri ? Et puis le vent resouffle, la voile s'enfle. Ce soir, en une heure, j'ai écrit toute une demi-page. Je l'aurais peut-être achevée, si je n'eusse entendu sonner l'heure et

pensé à toi.

Quant à ton journal, je n'ai nullement défendu à Bouilhet d'y collaborer. Mais je crois seulement que lui, inconnu, débutant, ayant sa réputation à ménager, *son nom à faire valoir et mousser*, il aurait tort de donner maintenant des vers à un petit journal. Cela ne lui rapporterait ni honneur ni profit et je ne vois pas en quoi cela te rendrait service, puisque vous avez le droit de prendre de droite et de gauche ce qui vous plaît. Pour ce qui est de moi, tu comprends que je n'écrirai pas plus dans celui-là que dans un autre. *à quoi bon ?* et en quoi cela m'avancerait-il ? S'il faut (quand je serai à Paris) t'expédier des articles pour t'obliger, de grand coeur. Mais quant à signer, non. Voilà vingt ans que je garde mon pucelage. Le public l'aura tout entier et d'un seul coup, ou pas. D'ici là, je le soigne. Je suis bien décidé d'ailleurs à n'écrire par la suite dans aucun journal, fût-ce même la *Revue des Deux-mondes*, si on me le proposait.

p17

Je veux ne faire partie de rien, n'être membre d'aucune académie, d'aucune corporation ni association quelconque. Je hais le troupeau, la règle et le niveau. Bédouin, tant qu'il vous plaira ; citoyen, jamais. J'aurai même grand soin, dût-il m'en coûter *cher*, de mettre à la première page de mes livres que la reproduction en est permise, afin qu'on voie que je ne suis pas de la Société des gens de lettres, car j'en renie le titre d'avance, et je prendrais, vis-à-vis de mon concierge, plutôt celui de négociant ou de chasublier.

Ah ! ah ! je n'aurai pas tourné dans ma cage pendant un quart de siècle, et avec plus d'aspiration à la liberté que les tigres du Jardin des Plantes, pour m'atteler ensuite à un omnibus et trottiner d'un pas tranquille sur le macadam commun.

Non, non. Je crèverai dans mon coin comme un ours galeux, ou bien l'on se dérangera pour voir l'ours. Il y a une chose toute nouvelle et charmante à faire dans ton journal, une chose qui peut être presque une création littéraire, et à quoi tu ne penses pas, c'est l'article *mode*. Je t'expliquerai ce que je veux dire, dans ma prochaine.

Il me reste à peine assez de place pour te dire que ton Gustave t'embrasse.

à LA MÊME.

Croisset Dimanche soir 29 janvier 1854.

J'espère bien qu'au milieu de la semaine prochaine,

bonne chère Louise, nous nous verrons
enfin !!! J'ai bon pressentiment de ce voyage. Je
serai logé plus près de toi ; j'aurai peu de courses,

p18

et d'ailleurs, afin de n'être pas tiraillé par les heures, je prendrai deux ou trois jours pleins, afin d'être le reste du temps plus complètement à toi et à Bouilhet. Je crois que je vais définitivement envoyer promener à un autre voyage l'excursion à Nogent. Cela me demanderait deux jours pleins, et c'est de l'argent dépensé sans profit ni plaisir ! Sais-tu combien j'ai fait de pages cette semaine ? Une, et encore je ne dis pas qu'elle soit bonne ! Il fallait un passage rapide, léger. Or j'étais dans des dispositions de lourdeur et de développement ! Quel mal j'ai ! C'est donc quelque chose de bien atrocement délicieux que d'écrire, pour qu'on reste à s'acharner ainsi, en des tortures pareilles, et qu'on n'en veuille pas d'autre. Il y a là-dessous un mystère qui m'échappe ! La vocation est peut-être comme l'amour du pays natal (que j'ai peu, du reste), un certain lien fatal des hommes aux choses. Le Sibérien dans ses neiges, et le Hottentot dans sa hutte vivent contents, sans rêver soleil ni palais. Quelque chose de plus fort qu'eux les attache à leur misère, et nous nous débattons dans les Formes ! Poètes, sculpteurs, peintres et musiciens, nous respirons l'existence à travers la phrase, le contour, la couleur ou l'harmonie, et nous trouvons tout cela le plus beau du monde ! Et puis j'ai été écrasé pendant deux jours par une scène de Shakespeare (la 1re de l'acte III du *Roi Lear*). Ce bonhomme-là me rendra fou. Plus que jamais tous les autres me semblent des enfants à côté. Dans cette scène, tout le monde, à bout de misère et dans un paroxysme complet de l'être, perd la tête et déraisonne. Il y a là trois folies différentes

p19

qui hurlent à la fois, tandis que le bouffon fait des plaisanteries, que la pluie tombe et le tonnerre brille. Un jeune seigneur, que l'on a vu riche et beau au commencement, dit ceci : "Ah ! j'ai connu les femmes, etc. j'ai été ruiné par elles.

Méfiez-vous du bruit léger de leur robe et du craquement de leurs souliers de satin, etc." Ah ! Poésie françoise, quelle eau claire tu fais en comparaison ! Quand je pense qu'on s'en tient encore aux bustes ! à Racine ! à Corneille ! et autres gens d'esprit embêtants à crever ! Cela me fait rugir ! Je voudrais (encore une citation du Vieux) "les broyer dans un pilon, pour peindre ensuite avec ces résidus les murailles des latrines". Oui, cela m'a bouleversé. Je ne faisais que penser à cette scène dans la forêt, où l'on entend les loups hurler et où le vieux Lear pleure sous la pluie et s'arrache la barbe dans le vent. C'est quand on contemple ces sommets-là, que l'on se sent petit : "nés pour la médiocrité, nous sommes écrasés par les esprits sublimes". Mais causons d'autre chose que de Shakespeare, parlons de ton journal. Eh bien, je crois que partout, et à *propos de tout*, on peut faire de l'Art. Qui s'est jusqu'à présent mêlé des articles *modes* ? Des couturières ! De même que les tapissiers n'entendent rien à l'ameublement, les cuisiniers peu de chose à la cuisine et les tailleurs rien au costume, les couturières non plus n'entendent rien à l'Art. La raison est la même qui fait que les peintres de portraits font de mauvais portraits (les bons sont peints par des penseurs, par des créateurs, les seuls qui sachent *reproduire*). L'étroite spécialité dans laquelle ils vivent, leur enlève le *sens même* de cette

p20

spécialité, et ils confondent toujours l'accessoire et le principal, le galon avec la coupe. Un grand tailleur serait un artiste, comme au XVI^e siècle les orfèvres étaient artistes. Mais la médiocrité s'infiltre partout, les pierres même deviennent bêtes, et les grandes routes sont stupides. Dussions-nous y périr (et nous y périssons, n'importe), il faut par tous les moyens possibles faire barre au flot de merde qui nous envahit. élançons-nous dans l'idéal, puisque nous n'avons pas le moyen de loger dans le marbre et dans la pourpre, d'avoir des divans en plumes de colibris, des tapis en peau de cygne, des fauteuils d'ébène, des parquets d'écailler, des candélabres d'or massif, ou bien des lampes creusées dans l'émeraude. *Gueulons* donc contre les gants de bourre de soie, contre les fauteuils de bureau, contre le mackintosh, contre les caléfacteurs économiques, contre les fausses étoffes, contre le faux luxe, contre le

faux orgueil ! L'industrialisme a développé le laid dans des proportions gigantesques ! Combien de braves gens qui, il y a un siècle, eussent parfaitement vécu sans Beaux Arts, et à qui il faut maintenant de petites statuettes, de petite musique et de petite littérature ! Que l'on réfléchisse seulement quelle effroyable propagation de mauvais dessins ne doit pas faire la lithographie ! Et quelles belles notions un peuple en retire, quant aux formes humaines ! Le bon marché, d'autre part, a rendu le vrai luxe fabuleux. Qui est-ce qui consent maintenant à acheter une bonne montre (cela coûte 1 200 francs) ? Nous sommes tous des farceurs et des charlatans. Pose, pose et blague partout ! La crinoline a dévoré les fesses, notre siècle

p21

est un siècle de putains, et ce qu'il y a de moins prostitué, jusqu'à présent, ce sont les prostituées. Mais, comme il ne s'agit pas de déclamer contre le bourgeois (lequel bourgeois *n'est même plus bourgeois*, car depuis l'invention des omnibus la bourgeoisie est morte ; oui, elle s'est assise là, sur la banquette populaire, et elle y reste, toute pareille maintenant à la canaille, d'âme, d'aspect et même d'habit : voir le chic des grosses étoffes, la création du paletot, les costumes de canotiers, les blouses bleues pour la chasse, etc.), comme il ne s'agit pas cependant de déclamer, voici ce que je ferais : *j'accepterais tout cela* et, une fois parti de ce point de vue démocratique, à savoir : que tout est à tous et que la plus grande confusion existe pour le bien du plus grand nombre, je tâcherais d'établir *a posteriori* qu'il n'y a pas par conséquent de *modes*, puisqu'il n'y a pas d'autorité, de règle. On savait autrefois *qui faisait la mode*, et elles avaient toutes *un sens* (je reviendrais là-dessus, ceci rentrerait dans l'histoire du costume qui serait une bien belle chose à faire, et toute neuve). Mais maintenant, il y a anarchie, et chacun est livré à son caprice. Un ordre nouveau en sortira peut-être. Ce sont encore *deux points* que je développerais. Cette anarchie est le résultat, entre mille autres, de la tendance historique de notre époque. (Le XIX^e siècle repasse son cours d'histoire.) Ainsi nous avons eu le Romain, le Gothique, le Pompadour, la Renaissance, le tout en moins de *trente ans*, et quelque chose de tout cela subsiste. Comment donc tirer profit de tout cela, pour *la beauté* ? Le

calembour y est, je le prends dans ce sens : en étudiant quelle forme, quelle couleur convient à telle personne,

p22

dans telle circonstance donnée . Il y a là un rapport de tons et de lignes qu'il faut saisir. Les grandes coquettes s'y entendent et, pas plus que les vrais dandys, elles ne s'habillent d'après le journal de modes. Eh bien, c'est de cet art-là qu'un journal de modes, pour être neuf et vrai, doit parler. étudier, par exemple, comment Véronèse habille ses blondes, quels ornements il met au cou de ses négresses, etc. N'y a-t-il pas des toilettes décentes, n'y en a-t-il pas de libidineuses comme d'élegiaques, et d'émoustillantes ? De quoi cet effet-là dépend-il ? D'un *rapport exact* , qui vous échappe, entre les traits et l'expression du visage et l'accoutrement. Autre considération, le *rapport* du costume à l'action, et de cette idée d'utilité souvent même dérive le Beau ; exemple : majesté des costumes sacerdotaux. Le geste de la bénédiction est stupide sans manches larges. L'Orient se démusulmanise par la redingote. Ils ne peuvent plus faire leurs ablutions, les malheureux, avec leurs parements boutonnés ! De même que l'introduction du sous-pied leur fera abandonner tôt ou tard l'usage du divan (et peut-être celui du harem, car lesdits pantalons ont aussi des braguettes *boutonnées* . à propos de l'importance des braguettes, voir le grand Rabelais.) Quant au sous-pied, il est chassé de France maintenant, par suite de l'extension et de la rapidité des affaires commerciales. Remarquer que ce sont les boursiers qui ont les premiers porté la guêtre et le soulier ; le sous-pied les gênait pour monter en courant les marches de la Bourse, etc., etc. Enfin y a-t-il rien de plus stupide que ce bulletin de modes disant les costumes *que l'on a portés la semaine*

p23

dernière, *afin* qu'on les porte la semaine qui va suivre, et donnant une règle pour tout le monde ? Sans tenir compte que chacun, pour être bien habillé, doit s'habiller *quant à lui* ! C'est toujours la même question, celle des Poétiques. Chaque oeuvre à faire a sa poétique en soi, *qu'il faut trouver* .

Je démolirais donc cette idée d'une mode générale.
Je m'acharnerais aux chapeaux tuyaux de
poêle, aux robes de chambre à palmes, aux
bonnets grecs à fleurs. J'effraierais le bourgeois
et la bourgeoisie. Il faut faire passer la mode des
corsets, lesquels sont une chose hideuse, d'une
lubricité révoltante et d'une incommodité excessive,
en de certains moments. J'en ai quelquefois
bien souffert !!! Oui, j'ai souffert beaucoup de ces
riens, dont un homme *ne doit pas parler* (car cela
sort de ce type viril d'après lequel il faut être,
sous peine de passer pour un eunuque). Ainsi il y a
des ameublements, des costumes, des couleurs
d'habits, des profils de chaises, des bordures de
rideaux, qui me font vraiment mal. Je n'ai jamais
vu, dans un théâtre, les coiffures des femmes dites
en toilette sans avoir envie de vomir, à cause de
toute la colle de poisson qui plaque leurs bandeaux,
etc., et la vue des acteurs, qui ont *quand même*
(même en jouant Guillaume Tell) des gants
Jouvin, suffit à me faire détester l'Opéra ! Quels
imbéciles ! Et l'expression de la main, que
devient-elle avec un gant ? Imaginez donc une statue
gantée ! Tout doit parler dans les Formes, et il
faut qu'on voie toujours le plus possible *d'âme*.
Comme voilà parlé de chiffons, n'est-ce pas ?
Ah ! c'est que j'ai passé bien des heures de ma

p24

vie, au coin de mon feu, à me meubler des
palais, et à rêver des livrées, *pour quand* j'aurai
un million de rentes ! Je me suis vu aux pieds des
cothurnes, sur lesquels il y avait des étoiles de
diamant ! J'ai entendu hennir, sous des perrons
imaginaires, des attelages qui feraient crever
l'Angleterre de jalouse. Quels festins ! Quel
service de table ! Comme c'était servi et bon ! Les
fruits des pays de toute la terre débordaient dans des
corbeilles faites de leurs feuilles ! On servait les
huîtres avec le varech et il y avait, tout autour
de la salle à manger, un espalier de jasmins en
fleurs où s'ébattaient des bengalis.
Oh ! les tours d'ivoire ! Montons-y donc par le
rêve, puisque les clous de nos bottes nous
retiennent ici-bas !
Je n'ai *jamais vu* dans ma vie *rien* de
luxueux, si ce n'est en Orient. On trouve là des gens
couverts de poux et de haillons, et qui ont au bras
des bracelets d'or. Voilà des gens pour qui le
Beau est plus utile que le Bon. Ils se couvrent
avec de la couleur et non avec de l'étoffe. Ils ont

plus besoin de fumer que de manger. Belle prédominance de l'idée, quoi qu'on en dise.
Allons, adieu, il est bien tard, je t'embrasse ;
à toi.

à LA MÊME.

Croisset Dimanche soir 19 février 1854.
Je m'attendais à avoir ce matin une lettre de toi
qui me conterait l'importante visite du Philosophe,
et j'ai été fort désappointé. Mais je réfléchis
maintenant

p25

que le samedi est ton jour de rédaction et
que tu n'as pas eu sans doute le temps de m'écrire.
à propos de ton journal, sais-tu ce que j'ai lu ce
matin, à mon réveil, dans le *Journal de Rouen* ?
Ton article de dimanche dernier. On m'apporte ladite
feuille, pliée de telle façon que la première chose
qui frappe ma vue est le nom de ce "bon Léonard".
Je jette les yeux sur le reste et je reconnaiss la
chose. Tout y est, depuis Mme Récamier jusqu'aux
fleurs d'eau, froides au toucher comme les
nénufars. Est-ce singulier ? Et combien les
braves rédacteurs du *Journal de Rouen*, pillant de
droite et de gauche, se doutent peu qu'ils
m'envoient mes phrases ! Cela m'a fait repasser devant
moi tout dimanche dernier. Je me sentais encore
écrivant au coin de ton feu, gêné par mon
pantalon, par mon rhume et mon habit, tout en
devisant avec cette estimable Lageolais, qui a
décidément

p26

une boule de vieille garce fort excitante.
En chemin de fer, je me suis trouvé avec trois
gaillards qui allaient à la campagne, pêcher, boire
et s'amuser. J'ai envié ces drôles, car je sens un
grand besoin d'amusement. Me voilà devenu assez
vieux pour envier la gaieté des autres. Harassé de
style et de combinaisons échouées, il me faudrait
par moments des distractions violentes ; mais
celles qui me seraient bonnes sont trop chères et
trop loin. C'est surtout dans les moments où je
saigne par l'orgueil que je sens grouiller en moi,
comme une compagnie de crapauds, un tas de
convoitises vivaces.
Je viens de passer deux mois atroces et dont je

garderai longtemps le souvenir. Avant-hier soir et hier tout l'après-midi je n'ai fait que dormir. Aujourd'hui j'ai repris la besogne. Il me semble que ça va marcher. J'aurai fait demain une page. Il faut que je change de manière d'écrire si je veux continuer à vivre, et de façon de style si je veux rendre ce livre lisible. Au mois de mai j'espère avoir fait un grand pas et, dès juillet ou août, je me mettrai sans doute à chercher un logement (grave affaire), afin que tout soit prêt au mois d'octobre. Il faudra bien trois mois pour meubler trois pièces, puisqu'on en a mis deux à m'en meubler ici une seule.

Je tiens beaucoup à ces futilités *indignes d'un homme*. Futilités soit, mais commodités, "et qui adoucissent l'amertume de la vie", comme dit M de Voltaire. Nous ne vivons que par l'extérieur des choses ; il le faut donc soigner. Je déclare quant à moi que le physique l'emporte sur le

p27

moral. Il n'y a pas de désillusion qui fasse souffrir comme une dent gâtée, ni de propos inepte qui m'agace autant qu'une porte grinçante, et c'est pour cela que la phrase de la meilleure intention rate son effet, dès qu'il s'y trouve une assonance ou un pli grammatical.

Adieu, je t'embrasse.

à toi. Ton G.

Rien du Crocodile. C'est *polos* certainement. Je t'enverrai là-dessus une note. Envoie les quatre prospectus à *la fois*. Ce sera pour moi le moyen de faire qu'ils ne se ressemblent pas. Et dis-moi quand est-ce qu'il faut que cela soit prêt.

à LA MÊME.

Croisset Nuit de samedi, 1 heure

25 février 1854.

Je crois que me voilà renfourché sur mon dada.

Fera-t-il encore des faux pas à me casser le nez ?

A-t-il les reins plus solides ? Est-ce pour longtemps ?

Dieu le veuille ! Mais il me semble que je suis remis. J'ai fait cette semaine trois pages et qui, à défaut d'autre mérite, ont au moins de la rapidité.

Il faut que ça marche, que ça courre, que ça fulgure, ou que j'en crève ; et je n'en crèverai pas.

Mon rhume m'a peut-être purgé le cerveau, car je me sens plus léger et plus rajeuni. J'ai pourtant tantôt perdu une partie de mon après-midi, ayant reçu la visite d'un oncle de Liliane qui m'a tenu trois heures. Il m'a, du reste, dit deux beaux mots

de bourgeois que je n'oublierai pas et que je n'eusse pas trouvés. Ainsi, béni soit-il ! Premier mot, à propos de poisson : "Le poisson est exorbitamment cher ; on ne peut pas *en approcher* ." Approcher du poisson ! énorme !!! Deuxième mot, à propos de la Suisse, que ce monsieur a vue ; c'était à l'occasion d'une masse de glace se détachant d'un glacier : "C'était magnifique et notre guide nous disait que nous étions bien heureux de nous trouver là, et qu'un Anglais *aurait payé 1 000 francs pour voir ça* ." L'éternel Anglais payant, encore plus énorme !

Qui te fait penser que je me souciais peu de savoir l'issue de la visite du Philosophe (tu as bien fait ; reste inflexible pour la pension) parce que je n'avais pas pu venir mercredi soir, harassé que j'étais de courses et d'affaires ? Ah ! Louise, Louise, sais-tu que, moi, je ne t'ai jamais dit le quart des choses dures que tu m'écris, moi qui suis si dur, à ce que tu prétends, et "qui n'ai pas l'ombre d'une apparence de tendresse pour toi" ? Cela te navre *profondément*, et moi aussi, et plus que je ne dis et ne le dirai jamais. Mais quand on écrit de pareilles choses, de deux choses l'une : ou on les pense, ou on ne les pense pas. Si on ne les pense pas, si c'est une figure de rhétorique, elle est atroce, et si l'on ne fait qu'exprimer littéralement sa conviction, ne vaudrait-il pas mieux fermer sa porte aux gens tout net ? Tu te plains tant de ma *personnalité maladive* (ô Du Camp, grand homme ! et combien nous t'avons tous calomnié !) et de mon manque de dévouement que je finis par trouver cela d'un grotesque amer. Mon égoïsme tant reproché redouble, à force de me

p29

l'étaler sans cesse sous les yeux. Qu'est-ce que cela veut dire, égoïsme ? Je voudrais bien savoir si tu ne l'es pas non plus, toi (égoïste), et d'une belle manière encore ! Mais mon égoïsme à moi n'est même pas *intelligent*. De sorte que je suis non seulement un monstre, mais un imbécile ! Charmants propos d'amour ! Si depuis un an (un an, non ! six mois) le cercle de notre affection, comme tu l'observe, se rétrécit, à qui la faute ? Je n'ai changé envers toi ni de conduite ni de langage. Jamais (repasse dans ta mémoire mes autres voyages) je ne suis plus resté chez toi qu'à ces deux derniers. Autrefois, quand j'étais à Paris, j'allais encore dîner chez les autres de temps en

temps. Mais, au mois de novembre, et il y a quinze jours, j'ai tout refusé pour être plus complètement ensemble et, dans toutes les courses que j'ai faites, il n'y en a pas eu une seule pour mon plaisir, etc.

Je crois que nous vieillissons, rancissons ; nous aigrissons et confondons mutuellement nos vinaigres !

Moi, quand je me sonde, voici ce que j'éprouve pour toi : un grand attrait physique d'abord, puis un attachement d'esprit, une affection virile et rassise, une estime émue. Je mets l'amour au-dessus de la vie *possible* et je n'en parle jamais à mon usage. Tu as bafoué devant moi, le dernier soir, et bafoué comme une bourgeoise, mon pauvre rêve de quinze ans en l'accusant encore une fois de *n'être pas intelligent* ! Ah ! j'en suis sûr, va ! N'as-tu donc jamais rien compris à tout ce que j'écris ? N'as-tu pas vu que toute l'ironie dont j'assaille le sentiment dans mes œuvres n'était qu'un cri de vaincu, à moins que ce ne soit un

p30

chant de victoire ? Tu demandes de l'amour, tu te plains de ce que je ne t'envoie pas de fleurs ? Ah ! j'y pense bien, aux fleurs ! Prends donc quelque brave garçon tout frais éclos, un homme à belles manières et à idées reçues. Moi, je suis comme les tigres qui ont au bout du gland des poils agglutinés avec quoi ils déchirent la femelle.

L'extrémité de tous mes sentiments a une pointe aiguë qui blesse les autres, et moi-même aussi quelquefois. Je n'avais chargé Bouilhet de rien du tout. C'est une supposition de ta part. Il ne t'a dit au reste que la vérité, puisque tu la demandes. Je n'aime pas à ce que mes sentiments soient connus du public et qu'on me jette ainsi à la tête, dans les visites, mes passions, en manière de conversation.

J'ai été jusqu'à plus de vingt ans où je rougissais comme une carotte quand on me disait :

"N'écrivez-vous pas ?". Tu peux juger par là de ma pudeur vis-à-vis des autres sentiments. Je sens que je t'aimerais d'une façon plus ardente si personne ne savait que je t'aimasse. J'en veux à Delisle de ce que tu m'as tutoyé devant lui, et sa vue m'est maintenant désagréable. Voilà comme je suis fait, et j'ai assez de besogne sur le chantier sans prendre celle de ma réformation sentimentale. Toi aussi tu *comprendras, en vieillissant*, que les bois les plus durs sont ceux qui pourrissent le moins vite. Et il y a une chose que tu seras forcée de me garder à

travers tout : à savoir, ton estime. Or j'y tiens beaucoup.
Tu ne m'en témoignes guère cependant en revenant encore, et si souvent, sur les huit cent francs que je t'ai prêtés. On dirait vraiment que je te poursuis par huissier ! T'en ai-je jamais parlé ? Je

p31

n'en ai nul besoin. Garde-les ou rends-les-moi, ça m'est égal. Mais tu as l'air de vouloir me faire comprendre ceci : "Patientez, brave homme, ne soyez pas inquiet : on vous rendra votre pauvre argent ; ne pleurez pas."
J'en donnerais seize cents pour ne plus en entendre parler du tout. Mais n'est-ce pas toi qui aimes moins ? Examine ton cœur et réponds-toi à toi-même. Quant à me le dire à moi, non ; ces choses-là ne se disent pas, parce qu'il faut *toujours* avoir du sentiment, et du fort et du criard ! Mais le mien, qui est minime, imperceptible et muet, reste toujours le même aussi ! Ton sauvage de l'Aveyron t'embrasse.

à LA MÊME.

En partie inédite.

Croisset Nuit de jeudi 2-3 mars 1854.
Oui, tu as raison, bonne Muse, cessons de nous quereller, embrassons-nous, passons l'éponge sur tout cela. Aimons-nous chacun à notre manière, selon notre nature. Tâchons de ne pas nous faire souffrir réciproquement. Une affection quelconque est toujours un fardeau qu'on porte à deux. Que celui qui est plus petit se hausse pour que tout le poids ne lui tombe pas sur le nez ! Que celui qui est plus grand se baisse pour ne pas écraser son compagnon ! Je ne te dis plus *rien* que ceci : tu m'apprécieras plus tard. Quant à toi, c'est tout apprécié ; aussi je te garde ! J'ai reçu ce matin

p32

tes trois catalogues. Il y avait sur celui de Perrotin quelque chose d'écrit par toi qui a été enlevé. Qu'était-ce ? Je ferai ces trois articles simultanément, afin qu'ils ne se ressemblent pas. Quel est celui qu'il faut le plus *faire mousser* ? (ô critique, voilà tout ton but maintenant : faire mousser ou bien échigner, deux très jolies

métaphores, et qui donnent une idée de la besogne.!!!) dis-moi aussi quand est-ce qu'il faut que ces articles soient faits, ou plus tôt et au plus tard. As-tu admiré, dans le catalogue de la *Librairie nouvelle*, les réclames qui suivent les titres des ouvrages ? C'est énorme ! Est-ce Jaccottet qui a rédigé ces belles choses ? La *Revue de Paris* a une fière page. Quelle phalange ! Quels lurons ! Tout cela est à vomir. La littérature maintenant ressemble à une vaste entreprise d' *inodores*. C'est à qui empestera le plus le public ! Je suis toujours tenté de m'écrier comme saint Polycarpe : "Ah ! mon Dieu ! mon Dieu, dans quel siècle m'avez-vous fait naître ?" et de m'enfuir en me bouchant les oreilles, ainsi que faisait ce saint homme, lorsqu'on tenait devant lui quelque proposition malséante.

La besogne remarche. J'ai fait, depuis quatorze jours juste, autant de pages que j'en avais fait en six semaines. Elles sont, je crois, meilleures ; ou du moins plus rapides. Je recommence à m'amuser. Mais quel sujet ! quel sujet ! Voilà bien la dernière fois de ma vie que je me frotte aux bourgeois. Plutôt peindre des crocodiles, l'affaire est plus aisée !

à propos de crocodile, point de nouvelles du Grand Alligator. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Tu me parles de la mine triste de Delisle et de la

p33

mine triomphante de Bouilhet. Effets différents de causes pareilles, à savoir : l'amour, le tendre amour, etc., comme dit Pangloss. Si Delisle prenait la vie (ou pouvait la prendre) par le même bout que l'autre, il aurait ce teint frais et cet aimable aspect qui t'ébahit. Mais je lui crois l'esprit empêtré de graisse. Il est gêné par des superfluités sentimentales, bonnes ou mauvaises, *inutiles* à son métier. Je l'ai vu s'indigner contre des œuvres à cause des moeurs de l'auteur. Il en est encore à rêver l'amour, la vertu, etc., ou tout au moins la vengeance. Une chose lui manque : le *sens comique*. Je défie ce garçon de me faire rire, et c'est quelque chose, le rire : c'est le dédain et la compréhension mêlés, et en somme la plus haute manière de voir la vie, "le propre de l'homme", comme dit Rabelais. Car les chiens, les loups, les chats et généralement toutes les bêtes à poils, pleurent. Je suis de l'avis de Montaigne, mon père nourricier : il me semble que nous ne pouvons jamais être assez méprisés selon

notre mérite. J'aime à voir l'humanité et tout ce qu'elle respecte, ravalé, bafoué, honni, sifflé. C'est par là que j'ai quelque tendresse pour les ascétiques. La torpeur moderne vient du respect illimité que l'homme a pour lui-même. Quand je dis respect... non : culte, fétichisme. Le rêve du socialisme, n'est-ce pas de pouvoir faire asseoir l'humanité, monstrueuse d'obésité, dans une niche toute peinte en jaune, comme dans les gares de chemin de fer, et qu'elle soit là à se dandiner sur ses couilles, ivre, béate, les yeux clos, digérant son déjeuner, attendant le dîner et faisant sous elle ? Ah ! je ne crèverai pas sans lui avoir craché

p34

à la figure de toute la force de mon gosier. Je remercie Badinguet. Béni soit-il ! Il m'a ramené au mépris de la masse et à la haine du populaire. C'est une sauvegarde contre la bassesse, par ce temps de canaillerie qui court. Qui sait ! Ce sera peut-être là ce que j'écrirai de plus net et de plus tranchant, et peut-être la seule protestation morale de mon époque. Quelle parenthèse ! Je reviens à Delisle ou plutôt à Bouilhet. C'est bien beau son histoire avec la Sylphide ! Voilà au moins une manière de prendre le sentiment qui ne vous ruine pas l'estomac. Cette Sylphide est une grande femme ! Je l'estime, je la trouve très forte, pleine d'un bon petit chic, tout à fait Pompadour, talon rouge, Fort-l'évêque, etc. Je suis effrayé quand je pense à la quantité (...). Si à chaque amant nouveau il pousse un andouiller aux cornes du mari, ce brave homme doit être non un cerf dix-cors, mais un cerf cent-cors ! Pendant qu'il lui pousse des andouillers, sa femme se repasse des andouilles ! Farce, calembour ! Ne faut-il pas avoir le petit mot pour rire ! à propos d'histoire galante, j'ai été dimanche dernier au Jardin des Plantes. Ce lieu, que l'on appelle Trianon, était autrefois habité par un drôle appelé Calvaire, qui avait une fille qui (...) beaucoup avec un nommé Barbelet, qui s'est tué pour l'amour d'elle. C'était un de mes camarades de collège. Il s'est tué à 17 ans, d'un coup de pistolet, dans une plaine sablonneuse que je traversais par un grand vent. J'ai revu la maison où j'avais vu jadis la fillette, partie maintenant on ne sait où. Il y a là maintenant des palmiers en serre

chaude et un amphithéâtre où tous les jardiniers
qui veulent s'instruire viennent prendre des
leçons pour la taille des arbres ! Qu'est-ce qui
pense à Barbelet, à ses dettes, à son amour ?
Qu'est-ce qui rêve à Mlle Calvaire ? C'était comme
ça que nous étions, nous autres, dans notre
jeunesse ! Nous avions *des têtes*, comme on dit !
Adieu, il est bien tard, je tombe de sommeil
et t'embrasse sur les oreillers que je me souhaite.

Ton G.

à LA MÊME.

En partie inédite.

Croisset Dimanche après-midi 19 mars 1854.
Je voulais t'écrire hier au soir, bonne Muse ;
mais j'ai entendu sonner une heure et demie, quand
je croyais qu'il n'était encore que minuit. Il était
trop tard. J'ai été ces jours-ci (et depuis encore
un peu) tourmenté par un rhumatisme dans
l'épaule gauche et dans le cou. Ce sont les
anciennes pluies du Péloponèse qui se font sentir.
Je suis comme les vieux murs : l'humidité sort au
printemps. Le mal de cela, c'est que ça me fait
beaucoup penser aux voyages, à des voyages,
pensées fort sottes et stériles puisque je n'y peux
rien... N'importe, mon travail, quoique allant
lentement et à force de corrections et de refontes,
avance. Au mois de juillet, j'apercevrai la fin,
tout d'une enfilade, j'espère. Mais c'est atroce !
L'ordre des idées, voilà le difficile, et puis,

comme mon sujet est toujours le même, qu'il se
passe dans le même milieu et que j'en suis
maintenant aux deux tiers, je ne sais plus comment
m'y prendre pour éviter les répétitions. La phrase
la plus simple comme "il ferma la porte", "il
sortit", etc., exige des ruses d'art incroyables !
Il s'agit de varier la sauce continuellement et avec
les mêmes ingrédients.

Je ne puis me sauver par la Fantaisie, puisqu'il
n'y a pas, dans ce livre, *un* mouvement en
mon nom et que la personnalité de l'auteur est
complètement absente. Je tremble que Bouilhet ne
m'engueule à Pâques ! Il m'a l'air, lui, assez
embêté des corrections de son *Homme Futur*. Le mal
n'est pas si grand qu'il croit et ce qu'il m'a envoyé
ce matin est très bon. Enfin, tout cela finira dans
quelques mois. Nous serons plus souvent réunis et,

si notre travail n'en va pas mieux, nos personnes du moins en seront plus aises. Le domestique que je dois prendre à Paris sort d'ici à l'instant. Nous avons fait nos conventions. Je lui ai dit de se tenir prêt pour le mois d'octobre prochain. Je m'ennuie cet après-midi, horriblement. Il fait un temps gris stupide et je ne suis pas en train de travailler ! Sais-tu que tu m'as écrit une bien charmante et gentille lettre, bonne chère Louise ? Je suis content que tu aies de l'espoir. J'en ai aussi. Je compte sur de Vigny qui m'a l'air d'un brave homme (quoiqu'il s'intitule esclave, ce qui m'a paru d'un goût un peu empire) et, s'il est tel que le croit Préault, ma jalousie dort tranquille. J'allais oublier le plus important de ma lettre, à savoir qu'il faut que je me lave de ce que tu m'attribues. Je ne t'ai

p37

nullement reniée chez Mme, et voici le dialogue *tel* qu'il s'est passé :

- On m'a dit que vous veniez souvent à Paris.
- Non, pas du tout, pourquoi ?
- On m'a même assuré que vous aviez une passion.
- Moi, madame, j'en suis bien incapable, et pour qui ?
- Pour Mme Colet. On m'a dit que vous étiez du dernier mieux ensemble.
- Ah ! ah ! ah ! c'est vrai. Je l'aime beaucoup, je la vois très souvent, mais je vous prie de croire que le reste est une calomnie.

Et j'ai continué en blaguant *sur moi* et m'accusant d'être *physiquement* incapable d'aimer, ce qui excitait beaucoup l'hilarité de Monsieur et de Madame. Sois sûre que j'ai tenu le milieu entre la reculade et l'impudence. Ils en auront cru ce qu'ils auront voulu, ce qui m'importe peu, pourvu qu'on ne m'embête pas *en face* ; voilà tout ce que je demande dans ces matières-là.

Je crois même qu'ils sont plus certains de la chose maintenant ; mais ce sont des questions auxquelles on ne répond jamais "oui", à moins que d'être un goujat ou un fat, car c'est (toujours dans les idées du monde) *dés honorer la femme*, ou s'en targuer. Non, mille dieux, non, je ne t'ai pas reniée. Si tu connaissais le fond de l'orgueil *d'un homme comme moi*, tu n'aurais pas eu ce soupçon. Je ne fais au monde que des concessions *de silence*, mais aucune de discours. Je baisse bien la tête devant ses sottises, mais je ne leur retire

pas mon chapeau.
Merci de tes offres pour M et Mme Marc. Tes

p38

services nous seraient inutiles. L'affaire est en bon train et a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent de réussir. On a découvert un tas de choses farces et ignobles, entre autres celle-ci : son oncle, un brave homme, établi, piété, considéré, portant breloques et favoris, chauve comme il convient à un penseur et ventru comme il sied à un sage, *une tête*, enfin ! eh bien, cet excellent monsieur vole son neveu de la manière la plus canaille. Il a fait souscrire à ce malheureux pour 75 mille francs de billets et l'avoué est arrivé juste à temps pour empêcher la fabrication d'un acte qui allait le ruiner net. Il l'est déjà aux trois quarts et, après avoir eu douze mille livres de rentes à lui (sans compter la fortune de sa femme), il ne lui restera peut-être pas, d'ici à six mois, mille écus de rente. Voilà où mène l'amour de l'alcool exagéré.

Planche ne reparaît plus chez lui, car il n'y a plus rien à manger et peu à boire.

Ce que tu me dis de la lecture des *Fossiles* à Pichat et à Maxime ne m'a nullement surpris.

Bouilhet ne m'en a pas parlé ; il ne m'écrit que de simples billets. Ils sont tous, ces braves gens-là, dans un milieu tellement bruyant qu'il leur est impossible de se recueillir pour écouter, d'abord.

Puis, quand même ils eussent écouté, c'est là une de ces œuvres originales qui ne sont pas faites pour tout le monde. L'observation de Du Camp :

"Quel malheur que les bêtes ne soient pas nommées !" prouve qu'il a perdu toute notion de

p39

style. La "supériorité de l'idée sur la description" est de même architecture. On en est arrivé maintenant à une telle faiblesse de goût, par suite du régime débilitant que nous suivons, que la moindre boisson forte stupéfiait *sic* et étourdit. Voilà deux cents ans que la littérature française n'a pris l'air ; elle a fermé sa fenêtre à la nature. Aussi le vent des grands horizons oppresse-t-il d'étouffements les *gens d'esprit* ! Il m'a été dit, il y a cinq ou six ans, un mot profond par un Polonais, à propos de la Russie : "Son esprit nous envahit déjà".

Il entendait par là l'absolutisme, l'espiionage, l'hypocrisie religieuse, enfin l'antilibéralisme sous toutes ses formes. Or nous en sommes là en littérature aussi. Rien que du vernis, et puis le barbare en dessous : barbarie en gants blancs ! pattes de cosaques aux ongles décrassés ! pommade à la rose, qui sent la chandelle ! Ah ! nous sommes bas ! et il est triste de faire de la littérature au XIXe siècle ! On n'a ni base ni écho ; on se trouve plus seul qu'un Bédouin dans le désert, car le Bédouin au moins connaît les sources cachées sous le sable ; il a l'immensité tout autour de lui et les aigles volant au-dessus.

Mais nous ! Nous sommes comme un homme qui tomberait dans le charnier de Montfaucon, sans bottes fortes : on est *dévoré par les rats*. C'est pour cela qu'il faut avoir des bottes fortes, et à talons hauts, à clous pointus et à semelles de fer, pour pouvoir, rien qu'en marchant, *écraser*. Adieu, mille bons baisers, je t'embrasse encore.
à toi tout.

Ton G.

p40

à LA MÊME.

Entièrement inédite.

Jeudi, 2 heures.

Je n'ai que le temps de t'envoyer une partie de l'envoi du *Crocodile*, car je viens d'égarer, sur ma table, deux pièces de vers détachées de son volume. Je me hâte, à cause de la lettre à Villemain. Je pense qu'il te sera agréable de l'avoir demain vendredi, jour de l'Académie.

J'ai une lettre pour Me d'Aunet, énorme. On voit des imprimés à travers. Il faut que je fasse une enveloppe, car le grand homme a un système des plus incommodes pour une correspondance de cette nature. Aucune enveloppe ordinaire ne peut recouvrir ses lettres. Il me cadotte de deux discours politiques fort piètres de fond et de forme.

Décidément, il tourne au ganachisme avec ses rabâchages perpétuels. Je te les enverrai.

Il y avait aussi un discours de Ribeyrolles que je n'ai pas lu. Mon lit était semé de papiers (j'avais en outre une longue lettre de Bouilhet).

Je crois que ce discours a été balayé aux ordures. Je le fais rechercher. Je viens de dénicher les vers.

Il se fout de moi, le grand homme : il m'appelle "cher et honorable *concitoyen*".

Je voulais t'écrire ce soir ou demain. Envoie-moi un mot de réponse à ceci. Je t'écrirai un de

ces jours, dimanche ou lundi ; mais souvent je me trouve pris le soir. Adieu, rien de neuf, mille tendresses.

à toi. Ton G.

à LA MÊME.

En partie inédite.

Croisset Nuit de samedi, 1 heure

25-26 mars 1854.

La tête me tourne et la gorge me brûle d'avoir cherché, bûché, creusé, retourné, farfouillé et hurlé, de cent mille façons différentes, une phrase qui vient enfin de se finir. Elle est bonne, j'en réponds ; mais ça n'a pas été sans mal !

Mais avant de parler de moi, parlons de toi, pauvre chère Louise. Je t'assure que personne ne compatit plus à ton rhume. Ce sont là de vraies maladies, car qu'est-ce qu'une maladie qui ne fait pas souffrir ? Un mot dans un livre, puisqu'on guérit des plus dangereuses et qu'on meurt des plus bénignes. La douleur, voilà le vrai mal, et c'est bien plutôt d'elle que de la mort que je suis un homme à me mettre sous la peau d'un veau "pour l'éviter" comme disait le vieux. C'est atroce un rhume ! Cela vous démoralise. L'humidité du nez semble tremper les pensées dans je ne sais quel mucus mélancolique. ô science humaine ! à quoi sers-tu ? C'est pourquoi les gens prétendus *utiles* me semblent être d'un grotesque qui dépasse les autres. Dans quel état j'étais il y a cinq semaines à Paris ! Quel hargneux et maussade individu

je faisais ! C'est qu'en vérité j'y souffrais cruellement. J'étais prodigieusement irrité et triste. Et puis je suis comme l'Egypte : il me faut, pour vivre, la régulière inondation du style. Quand elle manque, je me trouve anéanti comme si toutes les sources fécondantes étaient rentrées en terre, je ne sais où, et je sens par-dessus moi passer d'innombrables aridités qui me soufflent au visage le désespoir.

Pourquoi donc voulais-tu avoir fini ta *servante* pour le 1er avril ? Voilà de ces choses que tu me permettras de blâmer ! Il ne faut se rien fixer en ces matières, car on se dépêche alors, avec la meilleure bonne foi du monde et sans s'en douter.

On doit toujours s'embarquer dans une oeuvre comme un corsaire dans son navire, avec l'intention d'y faire fortune, des provisions pour vingt campagnes, et un courage intrépide. On part, mais on ne sait pas quand on reviendra ! On peut, faire le tour du monde.

Tu travailles *encore trop vite*. Rappelle-toi le vieux précepte du père Boileau : "écrire difficilement des vers faciles". Songe donc ce que c'est qu'une oeuvre de deux mille vers à corriger ! Il faut retourner tous les mots, sous tous leurs côtés, et faire comme les pères Spartiates, jeter impitoyablement au néant ceux qui ont les pieds boiteux ou la poitrine étroite.

Ce brave Bouilhet vient de passer quinze tristes jours à recorriger son "*Homme futur*". Mais enfin c'est fini, et bien fini. J'ai été enchanté de ce qu'il m'a envoyé avant-hier. Il me tarde, comme à lui, de voir la chose imprimée, quoique l'impression pour moi ne change rien ordinairement. Ainsi la

p43

lecture de *Melaenis* dans la *Revue* ne m'a pas fait changer d'opinion sur une seule virgule. C'est une oeuvre, *les Fossiles* ; mais combien y a-t-il de gens, en France, capables de la comprendre ? Triste ! triste ! Eh non, pourtant, car c'est là ce qui nous console au fond. Et puis qui sait ? Chaque voix trouve son écho ! Je pense souvent avec attendrissement aux êtres inconnus, à naître, étrangers, etc., qui s'émeuvent ou s'émouvront des mêmes choses que moi. Un livre, cela vous crée une famille éternelle dans l'humanité. Tous ceux qui vivront de votre pensée, ce sont comme des enfants attablés à votre foyer. Aussi quelle reconnaissance j'ai, moi, pour ces pauvres vieux braves dont on se bourre à si large gueule, qu'il semble que l'on a connus, et auxquels on rêve comme à des amis morts !

Il m'est impossible de retrouver cette bande de journal où il y avait, je crois, un discours de Ribeyrolles. Elle est perdue probablement. Mon domestique (un nouveau qui est plus bête que ses bottes) dit qu'il *ne sait pas* s'il ne l'a pas jetée *par hasard* dans le seau aux eaux sales et de là aux lieux. ô démocratie, où serais-tu allée ? Ce papier était probablement tombé de mon lit sur le tapis, et il l'aura chassé avec les ordures. Curieux symbolisme ; mais ça m'embête.

L'autre au moins, qui nous volait comme dans une forêt de Bondy, ne m'a jamais fait de ces

bêtises ; tant il est vrai qu'on n'est bien servi que par des canailles ! Ce brave garçon s'est déjà fait chasser de chez trois bourgeois un peu plus *regardants* (c'est le mot) que nous, à ce qu'il paraît, et l'un d'eux a même trouvé dans sa chambre

p44

quantité de mouchoirs de batiste à ton honorable concitoyen, comme dit le père Hugo, et douze paires de gants *neufs* dérobés furtivement et avec quoi j'eusse fait belle patte, car je les avais pris sur mesure. Mais mon serviteur avait une maîtresse (j'ai su depuis qui payait sa toilette). ô les femmes ! Exemple de moralité à citer aux enfants. Pourquoi la découverte d'un méfait quelconque excite-t-elle toujours ma gaieté ?

J'ai envoyé immédiatement la lettre à M d'A. Je lis maintenant un livre latin du temps de Louis XIV, qui est d'une gaillardise profonde. Il y a des femmes qui *s'instruisent* et des séances où les sexes sont entremêlés. C'est charmant ! Je ris tout seul, comme une compagnie de vagins altérés devant un régiment de phallus. à propos de phallus, ce bon Babinet et Lageolais m'intéressent infiniment. Elle a un grand air de corruption, cette fille. Ce doit être une *femme à passions*. Tu te feras expliquer ce mot par Bouilhet.

En résumé, je me trouve maintenant dans un assez bon état. La *Bovary* marche, quitte à retomber bientôt, car je vais toujours par bonds et par sauts, d'un train inégal et avec une continuité disloquée, à la manière un peu des lièvres, étant un animal de tempérament songeur et de plume craintive.

Adieu, je t'embrasse malgré ton rhume, ou plus fort à cause de cela.
à toi, ton G.

p45

à LA MÊME.

Entièrement inédite.

Mercredi minuit.

Quel mal le père Hugo me donne avec la bizarrerie et la non-régularité de ses enveloppes ! Je suis toujours embarrassé pour les lettres de Me d'A. Sans la suscription au crayon j'aurais mis

celle-ci à la poste. Mais je crois qu'il vaut mieux qu'elle les reçoive *par toi*. Cela est plus dans les convenances et les intentions du Crocodile.
Tu ne me parles pas en détail de ton affaire de Journal. Où en est-ce ? La chose est-elle sûre, conclue ! Quant au poème de l' *Acropole* , il me semble qu'il y a peu de chose à y refaire. Les deux collaborateurs ont-ils été d'avis de retrancher ton morceau des Barbares qui, autant qu'il m'en souvient, est moins bien écrit que le reste et qui ferait gueuler les immortels à cause des femmes mourant dans les bras des vainqueurs (cela aurait l'air d'un rapprochement injurieux) ? C'est une bonne chose cette *Acropole* , et toute pleine de vers splendides.

Je ne t'ai pas, à ce propos, félicité de la phrase suivante dans ta lettre de vendredi : "sois tranquille, il y a encore dans mon cœur plus d'une oeuvre qui te démentira ; tout est réparable dans le domaine de l'art."

Crois-tu que j'en aie douté une minute, chère Muse ? C'est au contraire parce que je te jugeais

p46

comme tu te juges que je t'ai traitée sans pitié ! Si j'eusse cru le mal irréparable, *je n'en aurais pas parlé* . Tu es, naturellement, pleine d'inspiration ; mais tu l'engorges et tu la dénatures trop souvent, par des idées *personnelles* .

La *Paysanne* était une oeuvre de maître, rappelle-toi cela. Il ne t'est plus permis de descendre. Pas de faiblesse ! Pas un vers faible ! Pas une métaphore qui ne soit suivie ! Il faut être correct comme Boileau et échevelé comme Shakespeare. J'ai relu cette semaine le 1er acte du *Roi Lear* .

Je suis effrayé de ce bonhomme-là, plus j'y pense... L'ensemble de ses oeuvres me fait un effet de stupéfaction et d'exaltation comme l'idée du système sidéral. Je n'y vois qu'une immensité où mon regard se perd avec des éblouissements.

Eh ! je le sais bien, pauvre chère amie, qu'on ne peut pas toujours vivre le nez levé vers les astres ! Personne ne souffre plus que moi des nécessités, des pauvretés de la vie. Ma chair pèse sur mon âme 75 mille kilogrammes. Mais quand je te prêche le renoncement à l'action, je ne veux pas dire qu'il faut que tu vives en brahmane. J'entends seulement que nous ne devons entrer dans la vie réelle que jusqu'au nombril. Laissons le mouvement dans la région des jambes ; ne nous passionnons point pour le petit, pour l'éphémère,

pour le laid, pour le mortel. S'il *faut avoir*
l'air d'être ému par tout cela, prenons cet air ;
mais ne prenons que l'air. Quelque chose de plus subtil
qu'une nuée et de plus consistant qu'une cuirasse doit
envelopper ces natures qu'un rien déchire et

p47

qui vibrent de toute leur longueur au moindre
frottement qui se fait sur eux. Nous avons à
porter (rappelons-nous cela) *toutes* les passions
des autres. Et comment voulez-vous que le vase
reste plein si vous le secouez par les deux anses ?
Je vais être dérangé et embêté pas mal par les
affaires de mon beau-frère. On va rassembler un
conseil de famille, etc., etc... et je vais *m'en*
mêler parce qu'il est temps que cela finisse (ce
brave garçon mettrait tout bonnement son enfant sur la
paille). Et du moment que je m'en mêlerai, ce sera
avec suite et férocité. Je vais, à tous, leur pousser
l'épée dans les reins d'une belle façon.
Que dis-tu de cela ? Il est resté quinze jours
à Rouen, n'est pas venu une fois voir sa fille
et a bu régulièrement pour 32 francs de vin
fin par jour. Il se fait acheter des chevreuils
entiers pour lui *tout seul*. S'il en
profitait encore ! Mais ce malheureux ne peut même
guère manger (...).
Nous allons nous retrouver à ce conseil de
famille 4, et la dernière fois qu'il fut assemblé
(il y a huit ans) nous étions 7. Deux sont
morts, et le juge de paix par-dessus le marché,
ce qui fait trois. Je me rappelle que chez ce
juge de paix il y avait, dans la salle d'audience,
peint au plafond comme gentillesse, symbole
et enseignement, un oeil démesuré entre deux
balances et, au-dessus, une main sortait d'un
nuage.
J'ai encore 5 à 6 pages avant d'aller te voir. Il
faut que je finisse la lune de miel de mes amants.
J'écris présentement des choses fort amoureuses

p48

et extra-pohétiques. Le difficile c'est de ne pas
être *trop ardent*, en ayant peur de tomber dans
le bleuâtre.
Adieu, je t'embrasse.
à toi. Ton G.

N. Je suis sûr de t'avoir apporté la dernière fois à Paris 3 ou 4 lettres du Crocodile. Je les avais mises dans une enveloppe à ton adresse. Elles sont peut-être restées chez Bouilhet ?? Mais cherche chez toi. Je crois qu'on ouvre beaucoup de lettres à la poste. En voilà deux coup sur coup, adressées à ma mère, qui sont perdues.

à LA MÊME.

Entièrement inédite.

Vendredi soir.

Tu me verras mardi. Je pourrais même parfaitement partir dès demain matin si j'avais des chemises de repassées. Mais, comme je ne me suis décidé que tantôt, on n'a pas eu le temps. Je croyais arriver à bout de finir mon morceau. Je le laisse car j'en vomis de fatigue. J'ai écrit ce mois-ci trois pages, et en travaillant bien je t'assure, sans distraction. Ces trois pages en représentent à peu près une trentaine, si ce n'est plus. C'est que tout cela probablement n'avait pas été bien conçu. J'ai tâtonné et je me suis perdu. Plût à

p49

Dieu que le mot impie de Buffon fût vrai ! car je crois que personne n'a de patience comme moi. Jusqu'à présent j'avais à peindre des états tristes, des pensées amères. J'en suis maintenant à un passage joyeux ; j'échoue. Les cordes lamentables me sont faciles, mais je ne peux pas m'imaginer le bonheur et je reste là devant, froid comme un marbre et bête comme une bûche. Il en est, du reste, toujours ainsi. Les prétendus beaux endroits (en plan) sont ceux qu'on rate. Méfions-nous des solennités ! Quoique j'aie dans ce moment une profonde conviction de ma faiblesse, je n'en pleure pas ; mais j'en grince des dents. Si je n'avais l'envie, assez sotte, *d'avoir fini*, je prendrais mon mal plus en patience ; mais c'est tout le temps perdu qui me désole. Je vais employer ces trois jours-ci à me calmer afin d'apparaître aimable, et je le serai. Puis je vais faire un peu de plan pour travailler de suite à mon retour.

Ce que tu me dis de Delisle me fait pitié ! Cela me paraît très médiocre d'avoir, à son âge, *des passions*, et, embêttement pour embêtement, j'aime encore mieux m'arracher mon peu de cheveux en pensant à des phrases qu'à des regards.

La Sylphide a bien tort de me redouter. Pourquoi ? Est-ce bête ? Crois-tu donc que je vais lui faire *des allusions*, comme un goujat ? à bientôt donc, bonne chère Louise, j'arriverai

pour dîner, à 6 h et demie au plus tard.

Mille baisers. à toi.

Ton G.

p50

à LA MÊME.

Croisset Mardi soir 4 avril 1854.

Celle-ci ne compte pas ; c'est pour savoir seulement comment tu vas. Bouilhet, au reste, m'a donné de tes nouvelles. Il m'a dit que tu étais souffrante, mais que tu n'avais rien de sérieux . Je ne sais si c'est une sympathie de nos organes, mais il me pousse, au même endroit que toi, un clou qui, s'il ne rentre pas, sera monstre ! Chou colossal ! Orgueil de la Chine ! *Arbos sancta* ! J'ai été depuis vendredi dans un état affreux d'ennui et d'affaissement, résultat d'un passage dont je ne pouvais venir à bout. Il est, Dieu merci, passé depuis ce soir. Ce livre m'éreinte ; j'y use le reste de ma jeunesse. Tant pis, il faut qu'il se fasse. La vocation, grotesque ou sublime, doit se suivre. Tu parles de ma quiétude. On n'a jamais parlé de rien de plus fantastique. Moi de la quiétude ! Hélas ! non ! Personne n'est plus troublé, tourmenté, agité, ravagé. Je ne passe pas deux jours ni deux heures de suite dans le même état. Je me ronge de projets, de désirs, de chimères, sans compter la grande et incessante chimère de l'Art qui bombe son dos et montre ses dents d'une façon de plus en plus formidable et impossible. D'ailleurs ces premiers beaux jours me navrent. Je suis malade de la maladie de l'Espagne. Il me prend des mélancolies sanguines et *physiques* de m'en aller, botté et éperonné, par de bonnes vieilles routes toutes pleines de soleil et de senteurs

p51

marines. Quand est-ce que j'entendrai mon cheval marcher sur des blocs de marbre blanc, comme autrefois ? Quand reverrai-je de grandes étoiles ? Quand est-ce que je monterai sur des éléphants après avoir monté sur des chameaux ? L'inaction musculaire où je vis me pousse à des besoins d'action furibonde. Il en est toujours ainsi. *La privation radicale d'une chose en crée l'excès*, et il n'y a de salut pour les gens comme nous que dans l'excès.

Ce ne sont pas les Napolitains qui entendent la couleur, mais les Hollandais et les Vénitiens : comme ils étaient toujours dans le brouillard, ils ont aimé le soleil.

As-tu un Plutarque ? Lis la vie d'Aristomène.
C'est ce que je lis maintenant. C'est bien beau.
Adieu, écris-moi pour me donner des nouvelles de ta santé et du concours. Je t'embrasse. Je t'écrirai samedi. à toi.
à LA MÊME.

En partie inédite.

Croisset Vendredi soir, minuit
7 avril 1854.

Je viens de recopier au net tout ce que j'ai fait depuis le jour de l'an, ou pour mieux dire depuis le milieu de février, puisqu'à mon retour de Paris j'ai tout brûlé. Cela fait treize pages, ni plus ni moins, treize pages en sept semaines. Enfin, elles sont faites, je crois, et aussi parfaites qu'il m'est possible. Je n'ai plus que deux ou trois répétitions

p52

du même mot à enlever et deux coupes trop pareilles à casser. Voilà enfin quelque chose de fini.
C'était un dur passage : il fallait amener insensiblement le lecteur de la psychologie à l'action, sans qu'il s'en aperçoive. Je vais entrer maintenant dans la partie dramatique et mouvementée. Encore deux ou trois grands mouvements et j'apercevrai la fin. Au mois de juillet ou d'août, j'espère entamer le dénouement. Que de mal j'aurai eu, mon Dieu ! Que de mal ! Que d'échignements et de découragements ! J'ai hier passé toute ma soirée à me livrer à une chirurgie furieuse. J'étudie la théorie des pieds bots. J'ai dévoré en trois heures tout un volume de cette intéressante littérature et pris des notes. Il y avait là de bien belles phrases : "Le sein de la mère est un sanctuaire impénétrable et mystérieux où", etc. Belle étude du reste ! Que ne suis-je jeune ! Comme je travaillerais ! Il faudrait tout connaître pour écrire. Tous tant que nous sommes, écrivassiers, nous avons une ignorance monstrueuse, et pourtant comme tout cela fournirait des idées, des comparaisons ! La moelle nous manque généralement ! Les livres d'où ont découlé les littératures entières, comme Homère, Rabelais, sont des encyclopédies de leur époque. Ils savaient tout, ces bonnes gens-là ; et nous, nous ne savons rien. Il y a dans la poétique de Ronsard un curieux précepte : il recommande au poète de s'instruire dans les arts et métiers,

forgerons, orfèvres, serruriers, etc., pour y puiser des *métaphores*. C'est là ce qui vous fait, en effet, une langue riche et variée. Il faut que les phrases s'agitent dans un livre comme les feuilles dans une forêt, toutes dissemblables en leur ressemblance.

p53

Mais causons de toi et, à propos de médecine, je ne comprends rien à tes maux. Qu'as-tu, en définitive ? Qui est-ce qui te soigne, et te soignes-tu ? Si c'est un des deux êtres que j'ai vus chez toi, Valerand ou Alibert, je te plains. Ces messieurs m'ont l'air de franches buses. Tu as beau être athée en médecine, je t'assure qu'elle peut faire beaucoup de mal. On vous tue parfaitement, si on ne vous guérit pas. Je t'avais toujours conseillé d'aller consulter pour tes palpitations *quelqu'un*. Tu persistes à n'en rien faire et à souffrir. C'est très beau au point de vue du sec, mais moins beau au point de vue du raisonnable. J'ai reçu la lettre où tu me disais que de Vigny t'avait lue (et assez mal) à l'académie. Ainsi rassure-toi, elle n'a pas été perdue. ça m'a l'air d'un excellent homme, ce bon de Vigny. C'est du reste une des rares honnêtes plumes de l'époque : grand éloge ! Je lui suis reconnaissant de l'enthousiasme que j'ai eu autrefois en lisant *Chatterton*. (Le sujet y était pour beaucoup. N'importe.) Dans *Stello* et dans *Cinq-Mars* il y a aussi de jolies pages. Enfin c'est un talent plaisant et distingué, et puis il était de la bonne époque, il avait la Foi ! Il traduisait du Shakespeare, engueulait le bourgeois, *faisait de l'historique*. On a eu beau se moquer de tous ces gens-là, ils domineront pour longtemps encore tout ce qui les suivra. Et tous finissent par être académiciens, ô ironie ! Le dédain pour la Poésie que l'on a en ce lieu, et dont il te parlait, m'a remis en tête aujourd'hui que voilà de ces choses qu'il faut expliquer, et ce sera moi qui les expliquerai. *Le besoin se fait sentir* de deux livres moraux, un sur la littérature et un autre sur la sociabilité. J'ai

p54

des prurits de m'y mettre. (Malheureusement je ne pourrai pas commencer avant trois ans au plus

tôt.) Et je te réponds bien que si quelque chose peut casser les vitres, ce sera *cela*. Les honnêtes gens respireront. Je veux donner un peu d'air à la conscience humaine qui en manque. Je sens que c'est le moment. Un tas d'idées critiques m'encombrent. Il faut que je m'en débarrasse quelque part, et sous la forme la plus artiste possible, pour me mettre ensuite commodément et longuement à deux ou trois grandes œuvres que je porte depuis longtemps dans le ventre.

Non, je n'ai pas été trop loin à l'encontre de Delisle, car après tout je n'ai pas dit de *mal* de lui ; mais j'ai dit et je maintiens que son *action* au piano m'a indigné. J'ai reconnu là un *poseur taciturne*. Ce garçon ne fait point de l'art exclusivement pour lui, sois-en sûre. Il voudrait que toutes ses pièces de vers pussent être mises en musique et chantées, et gueulées, et roucoulées *dans les salons* (puis il se donnera pour excuse à lui-même que les poésies d'Homère étaient chantées, etc.). Cela m'exaspère ; je ne lui ai pas pardonné cette prostitution. Tu n'as vu dans ma férocité qu'une lubie excentrique. Je t'assure qu'il m'a *blessé* en la poésie, en la musique et en *lui* que j'aimais, car, quoique tu me déclares : n'avoir jamais eu un "élan de cœur de ma vie" je suis au contraire un gobe-mouches qui n'admirer jamais par parties. Quand je trouve la main belle, j'adore le bras. Si un homme a fait un bon sonnet, le voilà mon ami et puis, après, je lutte contre moi-même et je ne veux pas me croire encore lorsque j'ai découvert la vérité. Leconte peut être un excellent

p55

garçon, je n'en sais rien ; mais je lui ai vu faire une chose (insignifiante en soi, d'accord) qui m'a semblé, dans l'ordre artistique, être ce que la sueur des pieds est au physique. *Cela puait* et les trilles, gammes et octaves qui dominaient sa voix faisaient comme les mailles de cette sale chaussette harmonique, par où s'écoulait bâtement ce flux de vanité nauséabonde. Et la pauvre poésie au milieu de tout cela ! Mais il y avait des dames ! Ne fallait-il pas être *aimable* ? L'esprit de société, saperlotte !!!

Tu me dis de bien belles choses sur la Sylphide et son activité. Le remuement que certaines gens se donnent vous occasionne le vertige, n'est-ce pas ? Voilà à quoi se passe la vie, à un tas d'actions imbéciles qui font hausser les épaules au voisin.

Rien n'est sérieux en ce bas monde, que le rire !
Penses-tu à la *tribouillée* qu'il va falloir que Bouilhet administre à cette pauvre Léonie ? Elle l'attend comme la manne. Pourvu qu'elle ne lui dise pas - comme Cymodocée à Eudore : "Ah ! les femmes de Rome t'ont trop aimé" - (...) Adieu, pauvre chère Muse ; rétablis-toi donc ! je t'embrasse.

Ton Monstre.

Je relis de l'histoire grecque pour le cours que je fais à ma nièce. Hier le combat des Thermopyles, dans Hérodote, m'a transporté comme à douze ans, ce qui prouve la candeur de mon âme, quoi qu'on en dise.

p56

à la MêME.

En partie inédite.

Croisset Mercredi soir, minuit 12-13 avril 1854.
J'attends Bouilhet demain ou après-demain, (peut-être même est-il en ce moment à Rouen dans les bras de sa dulcinée n° 3). Aussi, je t'écris de suite de peur de n'y pas penser demain et que ma lettre ne soit en retard. Comme tu es triste, pauvre Muse ! Quelles funèbres lettres tu m'envoies depuis quelque temps ! Tu t'*exaspères contre la vie*. Mais elle est plus forte que nous, mais il faut la suivre. D'ailleurs ta conduite à l'encontre de ta santé n'a pas de sens. C'est la dernière fois que je te le dis. Quand tu te seras procuré, grâce à ton entêtement, quelque bonne maladie organique où il n'y aura rien à faire qu'à *souffrir indéfiniment*, tu trouveras peut-être que j'avais raison. Mais il ne sera plus temps ! Crois-en donc un homme qui a été élevé dans la haine de la médecine et qui la toise à sa hauteur. Il n'y a pas d'art, mais il y a des *innéités*, de même qu'en critique il n'y a point de poétique mais le goût, c'est-à-dire certains hommes-à-instinct qui devinent, hommes nés *pour cela* et qui ont travaillé *cela*.
Mais parlons du moral, puisque selon toi c'est là la cause de ton mal. Tu me dis que les idées de volupté ne te tourmentent guère. J'ai la même confidence à te faire, car je t'avoue que je n'ai plus de sexe, Dieu merci. Je le retrouverai au besoin et c'est ce qu'il faut. à ce propos où as-tu

p57

vu que je t'aie fait des *anti-déclarations* ? Quand t'ai-je dit que je n'avais "pas d'amour pour toi" ? Non, non, pas plus que je n'ai jamais dit le contraire. Laissons les mots *auxquels on tient* et dont on se paye en se croyant quitte du reste. Qu'importe de s'inquiéter perpétuellement de l'étiquette et de la phrase ? Mets un peu la tête dans tes mains, ne pense pas à toi, mais à moi, tel que je suis, ayant trente-trois ans bientôt, usé par quinze à dix-huit ans de travail acharné, plus plein d'expérience que toutes les académies morales du monde quant à tout ce qui touche les passions, etc., *goudronné* enfin à l'encontre des sentiments pour y avoir beaucoup navigué, et demande-toi s'il est possible qu'un tel être ait ce qui s'appelle de l'*Hâmour*. Et puis, qu'est-ce que ça veut dire ? Je m'y perds. Si je ne t'aimais pas, pourquoi t'écrirais-je d'abord, et pourquoi te verrais-je ? et pourquoi te ? Qui donc m'y force ? Quel est l'attrait qui me pousse et me ramène vers toi, ou plutôt qui m'y laisse ? Ce n'est pas l'habitude, car nous ne nous voyons pas assez souvent pour que le plaisir de la veille excite à celui du lendemain. Pourquoi, quand je suis à Paris, est-ce que je passe tout mon temps chez toi, quoique tu en dises, si bien que j'ai cessé à cause de cela de voir bien du monde ? Je pourrais trouver d'autres maisons qui me recevraient, et d'autres femmes. D'où vient que je te préfère à elles ? Ne sens-tu pas qu'il y a dans la vie quelque chose de plus élevé que le bonheur, que l'amour et que la religion, parce qu'il prend sa source dans un ordre plus impersonnel, quelque chose qui chante à travers tout, soit

p58

qu'on se bouche les oreilles ou qu'on se délecte à l'entendre, à qui les *contingents* ne font rien et qui est de la nature des anges, lesquels ne mangent pas : je veux dire l'*Idée* ? C'est par là qu'on s'aime, quant on vit par là. J'ai toujours essayé, (mais il me semble que j'échoue,) de faire de toi un hermaphrodite sublime. Je te veux homme jusqu'à la hauteur du ventre ; en descendant, tu m'encombres et me troubles et t'abîmes avec l'élément femelle. Il y a en toi, et souvent visibles dans la même action, deux principes plus nets l'un de l'autre et plus opposés que le sont Ormuzd et Ahriman dans la cosmogonie persane. Repasse ta vie, tes aventures intérieures et les événements

externes. Relis même tes oeuvres, et tu t'apercevas que tu as en toi un ennemi, un je ne sais quoi qui, en dépit des plus excellentes qualités, du meilleur sentiment et de la plus parfaite conception, t'a rendue ou fait paraître le contraire juste de ce qu'il fallait.

Le bon Dieu t'avait destinée à égaler, si ce n'est à surpasser, ce qu'il y a de plus fort maintenant. Personne n'est *né* comme toi. Et il t'arrive avec la meilleure bonne foi du monde, de pondre quelquefois des vers détestables ! Même histoire dans l'ordre sentimental. *Tu ne vois pas*, et tu as des injustices sur lesquelles on se tait, mais qui font mal.

Ce ne sont pas des reproches tout cela, pauvre chère Muse, non, et si tu pleures, que mes lèvres essuient tes larmes ! Je voudrais qu'elles te balayent le cœur pour en chasser toutes les vieilles poussières.

J'ai voulu t'aimer et je t'aime d'une façon qui

p59

n'est pas celle des amants. Nous eussions mis tout sexe, toute décence, toute jalouse, toute politesse (tout ce qui est *comme ce serait avec un autre*), à nos pieds, bien en bas, pour nous faire un socle, et, montés sur cette base, nous eussions ensemble plané au-dessus de nous-mêmes. Ces grandes passions, je ne dis pas les turbulent, mais les hautes, les larges sont celles à *qui rien ne peut nuire* et dans lesquelles plusieurs autres peuvent se mouvoir. Aucun accident ne peut déranger une Harmonie qui comprend en soi tous les cas particuliers ; dans un tel amour, d'autres amours même auraient pu tenir : il eût été *tout le cœur* ! Voilà ce qui rend dans la jeunesse les attachements d'hommes si féconds, ce qui fait qu'ils sont si poétiques en même temps et que les anciens avaient rangé l'amitié presque à la hauteur d'une vertu. Avec le culte de la Vierge, l'adoration des larmes est arrivée dans le monde. Voilà dix-huit siècles que l'humanité poursuit un idéal rococo. Mais l'homme s'insurge encore une fois, et il quitte les genoux amoureux qui l'ont bercé dans sa tristesse. Une réaction terrible se fait dans la conscience moderne contre ce qu'on appelle l'Amour. Cela a commencé par des rugissements d'ironie (Byron, etc.), et le siècle tout entier regarde à la loupe et dissèque sur sa table la petite fleur du sentiment qui sentait si bon... jadis !

Il faut, je ne dis pas avoir les idées de son temps, mais les comprendre. Eh bien, je maintiens qu'on ne peut vivre passablement qu'en se refusant le plus possible à l'élément qui se trouve être le plus faible. La civilisation où nous sommes

p60

est un triomphe opéré (guerre incessante et toujours victorieuse) sur tous les instincts dits primordiaux. Si vous voulez vous livrer à la colère, à la vengeance, à la cruauté, au plaisir effréné ou à l'amour lunatique, le désert est là-bas et les plumes du sauvage un peu plus loin : allez-y ! Voilà pourquoi, par exemple, je regarde un homme qui n'a pas cent mille livres de rente et qui se marie, *comme un misérable*, comme un gredin à bâtonner. Le fils du Hottentot n'a rien à demander à son père que son père ne lui puisse donner. Mais ici, chaque fils de portier peut vouloir un palais, et il a raison ! C'est le mariage qui a tort, et la misère ! ou plutôt la vie elle-même. Donc il ne fallait pas vivre, et c'est là ce qu'il fallait démontrer, comme on dit en géométrie.

Adieu, je t'enlace. à toi,

Ton G.

à LA MÊME.

Croisset Nuit de samedi, 1 heure 22 avril 1854.
Je viens de râvasser pendant une heure à ton article de la *Librairie nouvelle* , ou plutôt sur la *Librairie nouvelle* . Je crois qu'il y a moyen d'en faire un, tel quel. Je te bâclerai ça ces jours-ci, pendant que Bouilhet sera là. Il te l'apportera ou je te l'apporterai peu de jours après. Le principal et la seule chose difficile, c'est d'avoir un plan quelconque, et que ces bêtes de lignes ne se bornent pas à être une sèche nomenclature. Je suis toujours empêtré dans les pieds bots. Mon cher frère m'a manqué cette semaine deux rendez-vous

p61

et, s'il ne vient pas demain, je serai encore forcé d'aller à Rouen. N'importe, cela avance. J'ai eu beaucoup de mal ces jours-ci, relativement à un discours *religieux* . Ce que j'ai écrit est, dans ma conscience, d'une impiété rare. Ce que c'est que la différence d'époque ! Si j'eusse vécu cent ans plus tôt, quelle déclamation j'aurais mise là !

Au lieu que je n'ai écrit qu'une exposition pure et presque littérale de ce qui a dû être . Nous sommes avant tout dans un siècle historique. Aussi faut-il raconter tout bonnement, mais raconter jusque dans l'âme. On ne dira jamais de moi ce qu'on dit de toi dans le sublime prospectus de la *Librairie Nouvelle* : "Tous ses travaux concourent à ce but élevé" (l'aspiration d'un meilleur avenir). Non, il ne faut chanter que pour chanter. Pourquoi l'Océan remue-t-il ? Quel est le *but* de la nature ? Eh bien ! je crois le but de l'humanité exactement le même. Cela est parce que cela est , et vous n'y ferez rien, braves gens. Nous tournons toujours dans le même cercle, nous roulons toujours le même rocher ! N'était-on pas plus libre et plus intelligent du temps de Périclès que du temps de Napoléon III ? Où as-tu vu que je perds "le sens de certains sentiments que je n'éprouve pas" ? Et d'abord je te ferai observer que je les éprouve. J'ai le coeur *humain* et, si je ne veux pas d'enfant à *moi* , c'est que je sens que je l'aurais trop *paternel* . J'aime ma petite nièce comme si elle était ma fille, et je m'en occupe assez activement pour prouver que ce ne sont point des phrases. Mais que je sois écorché vif plutôt que d' exploiter cela en style ! Je ne veux pas considérer l'Art comme un déversoir à passion, comme un pot de chambre un peu

p62

plus propre qu'une simple causerie, qu'une confidence. Non ! non ! la Poésie ne doit pas être l'écume du coeur. Cela n'est ni sérieux, ni *bien* . Ton enfant mérite mieux que d'être montrée en vers *sous sa couverture* , que d'être appelée ange, etc. Tout cela est de la littérature de romance plus ou moins bien écrite, mais qui pêche par la même base faible. Quand on a fait la *Paysanne* et quelques pièces de ton recueil : Ce qui est dans le coeur des femmes, on ne peut plus se permettre ces fantaisies-là, même pour rire. La personnalité sentimentale sera ce qui plus tard fera passer pour puérile et un peu niaise une bonne partie de la littérature contemporaine. Que de sentiment, que de sentiment, que de tendresses, que de larmes ! Il n'y aura jamais eu de si braves gens. Il faut avoir avant tout du sang dans les phrases et non de la lymphe, et quand je dis du sang, c'est du coeur . Il faut que cela batte, que cela palpite, que cela émeuve. Il faut faire s'aimer les arbres et tressaillir les granits. On peut

mettre un immense amour dans l'histoire d'un
brin d'herbe. La fable des deux pigeons m'a toujours
plus ému que tout Lamartine, et ce n'est que
le sujet. Mais si La Fontaine avait eu dépensé
d'abord sa faculté aimante dans l'exposition de
ses sentiments personnels, lui en serait-il resté
suffisamment pour peindre l'amitié de deux oiseaux ?
Prenons garde de dépenser en petite monnaie nos
pièces d'or.
Ton reproche est d'autant plus singulier que je
fais un livre uniquement consacré à la peinture

p63

de ces sentiments que tu m'accuses de ne pas
comprendre, et j'ai lu ta pièce de vers trois jours
après avoir achevé un petit tableau où je
représentais une mère caressant son enfant. Tout cela
n'est pas pour défendre mes critiques, auxquelles
je tiens fort peu. Mais je ne démords pas de l'idée
qui me les a dictées.

Il me semble que le Prix s'annonce bien ; j'ai
bon espoir.

Je n'ai eu aucune nouvelle de Bouilhet depuis
qu'il est parti. Je l'attends mardi ou mercredi.
Peux-tu m'envoyer cette pièce de Leconte, *Les
Chiens au clair de lune* ? j'ai grande envie de la
connaître.

Puisque tu es décidée à publier la *Servante* de
suite, je n'en dis plus rien (de la publication) ;
mais j'attendrai. Quelle rage vous avez tous là-bas,
à Paris, de vous faire connaître, de vous
hâter, d'appeler les locataires avant que le toit ne
soit achevé d'être bâti ! Où sont les gens qui
suivent le précepte d'Horace, qu'il faut tenir
pendant neuf ans son oeuvre secrète avant de se
décider à la montrer ? On n'est en rien magistral par
le temps qui court. Adieu, je t'embrasse, non
magistralement. à toi.

Ton G.

p64

à LOUIS BOUILHET.
Croisset, 5 août 1854.
Laxatifs, purgatifs, dérivatifs, sangsues, fièvre,
foirade, trois nuits passées sans sommeil,
embêtement gigantesque du bourgeois, etc., etc. Voilà
ma semaine, mon cher monsieur. Depuis samedi

soir, je n'ai rien mangé et je ne fais que commencer à pouvoir parler. Bref, j'ai été pris samedi soir d'une telle inflammation à la langue que j'ai cru qu'elle se transmutait en celle *d'ung* boeuf. Elle me sortait hors la gueule que j'étais obligé de tenir ouverte. J'ai durement souffert ! Enfin depuis hier ça va mieux, grâce à des sangsues et à de la glace. Au milieu de mes douleurs physiques et comme facétie pour m'en distraire, il m'est tombé une lettre éperdue de Paris. La perdait la tête. Tout était découvert, sa position compromise, etc. Il fallait que j'écrivisse, il fallait que je... etc. Et tout cela à un pauvre bonhomme qui bavachait, qui suait, qui empestait et qui, pour essayer de dormir un peu, se tenait debout, la nuit, la tête appuyée contre la croisée à cause de la véhemente chaleur interne qui lui ardait le sang ! J'ai lu cinq feuillets du roman de Champfleury. Franchement cela n'est pas effrayant. Il y a parité d'intentions plutôt que de sujet et de caractères.

p65

Ceux du mari, de sa femme et de l'amant me semblent être très différents des miens. La femme m'a l'air d'être *un ange*, et puis, quand il tombe dans la poésie, cela est fort restreint, sans développement et passablement rococo d'expression. La seule chose embêtante, c'est un caractère de vieille fille dévote, ennemie de l'héroïne (sa belle-soeur), comme, dans *la Bovary*, madame Bovary mère ennemie de sa bru, et ce caractère dans Champfleury s'annonce très bien. Là est pour moi jusqu'à présent la plus grande ressemblance et ce caractère de vieille fille est bien mieux fait que celui de ma bonne femme, personnage fort secondaire du reste dans mon livre. Quant au style, pas fort, pas fort. N'importe, il est fâcheux que la *Bovary* ne puisse se publier maintenant : enfin ! qu'y faire ?

J'ai relu *Eugénie Grandet*. Cela est réellement beau. Quelle différence avec le gars Champfleury !

AU MÊME.

Croisset, 9 août 1854.

Tu dois, cher bonhomme, être assailli de ma correspondance, mais ma lettre de lundi était en sus puisque tu me disais n'avoir pas reçu celle de la semaine dernière. Du reste tu n'en recevras plus qu'une après celle-ci, car dans quinze jours je compte envisager ton incomparable balle. Quel voyage d'artistes vous allez faire, vous deux

Guérard. Combien peu vous étudieriez les monuments ! quelles minces notes vous prendrez ! comme Chéruel serait indigné ! et même Du Camp. Ce sera un voyage oenophile, tout à fait Chapelle et Bachaumont, on ne peut plus dix-septième siècle et dans les traditions. Un financier voyageant dans la société d'un poète et tous deux se soûlant conjointement, à la gauloise, dans les cabarets de la route. Je te recommande, à Poissy, chez le sieur Fient, aubergiste, une cuisine où il y a, peint sur la porte, un gastronome s'empiffrant. Cela réjouit le voyageur.

Il est maintenant trois heures trois quarts du matin. J'ai passé la nuit à la *Bovary* et je m'en vais réveiller ma mère qui part à cinq heures pour Trouville, où elle doit rester cinq à six jours.

Je serai seul tout ce temps-là et j'essaierai d'en profiter pour accélérer l'ouvrage. Il faut que j'avance quand même, car je suis las de ma lenteur. Voilà cependant deux jours que je recommence un peu à travailler.

J'ai lu onze chapitres du roman de Champfleury. Cela me rassure de plus en plus ; la conception et le ton sont fort différents. Personne autre que toi ou moi ne fera, je crois, le rapprochement. La seule chose pareille dans les deux livres, c'est le *milieu*, et encore !

Je t'annonce, afin que tu te mettes en mesure, la visite du jeune Baudry. Il est venu me voir hier et m'a déclaré son intention d'aller *passer les fêtes* chez toi, ce qui ne serait point fête pour toi. à ta place, je lui répondrais tout net que je ne puis le

p67

recevoir. L'expression de "grigou" que tu lui as appliquée est superbe de justesse, surtout quand on connaît son costume d'été. Il s'est acheté une sorte de paletot en coutil bleu moyennant la somme de vingt-cinq francs, qui ressemble à du papier à sucre. Cela est monstrueux d'ignoble, et bien que l'étoffe soit légère, je t'assure qu'elle pèse à l'oeil plus qu'un paletot de bronze ! ô esprit français ! ô goût ! ô économie !

Rouen résonne de discours. C'est l'époque des distributions de prix et des solennités académiques. Aussi nos feuilles quotidiennes sont-elles bourrées de littérature !!! Pouchet s'est signalé par un discours "religieux" où il célèbre les magnificences de la nature et prouve l'existence de Dieu par le

tableau varié de la création. Ce bon zoologue tourne au mysticisme.

Hier, séance publique de l'Académie : réception de M Jolibois, avocat général, lequel a pris pour texte : "De la loi sur le travail des enfants dans les manufactures". Puis M Deschamps a lu un dialogue en vers où il fait l'éloge de la propriété et de la *Gabrielle* du gars Augier, etc. ! etc. ! etc. ! et partout éloge de l'empereur ! Ah ! saint Polycarpe ! Tu vois que s'il y a des cochonneries à Paris, la province n'en chôme pas.

Triste nouvelle : j'ai vu que la pension Deshayes était enfoncee par la pension Guernet ! Le collège a "brillé". Quelle intrigue !

p68

AU MÊME.

Croisset, 18 août 1854.

J'attends dimanche matin l'annonce de ton arrivée, c'est-à-dire, ô vieux, que tu vas m'écrire le jour et l'heure de ton apparition en ces lieux.

N'oublie pas, avant de t'en aller de Paris, la préface de Sainte-Beuve. Quoi qu'en dise Jaccottet (s'il en dit quelque chose), tu n'es pas en position encore de faire le magnanime ; et pourquoi ne pas embêter les gens qui nous embêtent ? Il faut que son petit jugement inepte le poursuive dans la postérité, môssieu ! Et remettre la chose à une seconde édition, ce serait paraître avoir attendu le succès, avoir douté de soi.

Je viens de passer une bonne semaine seul comme un ermite et tranquille comme un dieu.

Je me suis livré à une littérature frénétique ; je me levais à midi, je me couchais à quatre heures du matin. Je dînais avec Dakno. Je fumais quinze pipes par jour, j'ai écrit huit pages.

Ai-je gueulé ! J'ai relu tout haut *Melaenis* entièrement, à propos de la scène du jardin dans laquelle je ne suis pas bien sûr encore de n'être point tombé. Il va sans dire que ce régime a fait le plus grand bien à ma langue, ce qui achève de me donner pour la médecine une mince considération, car je me suis *guarry* en dépit des règles et recommandations.

Lis-tu nos feuilles publiques (départementales) ? Le *navire* qui portait ma famille, il y a aujourd'hui huit jours, a manqué faire naufrage à Quillebeuf. Ma mère (qui revient de Trouville)

p69

a encore de fortes contusions à la figure. Les sabords étaient défoncés, le bateau sombrait, les lames entraient partout. C'est toute une histoire. Je vais être pendant six mois assassiné de narrations maritimes.

Je n'ai pu dormir la nuit dernière à cause d'un article que j'avais lu le soir dans la *Revue de Paris*. J'en étais malade de dégoût, de tristesse et de désespoir *humanitaire*. C'était un extrait d'un roman américain intitulé "Hot-Corn", qui se tire à des centaines de mille d'exemplaires, qui enfonce *l'Oncle Tom*, qui... qui... etc. Sais-tu quelle est l'idée du livre ? L'établissement sur une plus grande échelle des sociétés de tempérance, l'extirpation de l'ivrognerie, le bannissement du gin, le tout en style lyrique à la Jules Janin dans ses grands moments, et avec des anecdotes !!!

L'humanité tourne à tout cela. Nous aurons beau dire, il faut se boucher les yeux et continuer son oeuvre. Oui, triste ! triste ! On ne devrait jamais rien lire de tout ce qui se publie ; à quoi bon ?

N'oublie pas de m'apporter le cahier des pièces détachées.

Je te régalerai des statuts d'une société religieuse dont on m'a proposé de faire partie. C'est joli. On doit dénoncer l'immoralité de ses collègues, et on est forcé d'assister à leur enterrement sous peine d'une amende de cinquante centimes. Tu me feras penser aussi à te montrer deux bonnes lettres de femme comme psychologie.

Adieu, pauvre cher vieux. Ne t'intoxique pas trop avec les alcools en route, et arrive vite.

1855 T 4

p70

AU MÊME.
Croisset, 10 mai 1855.
MONSTRE,
Pourquoi ne m'as-tu pas écrit ? et pourquoi n'ai-je pas reçu dimanche à mon réveil une sacro-sainte lettre ? Dans quels délices ou embêtements es-tu plongé pour oublier ton pauvre Caraphon ? As-tu vu Sandeau, etc. ?
Je me suis embêté (pardon de la répétition)
assez bravement pendant les deux ou trois jours

qui ont suivi ton départ. Puis j'ai rempoigné la *Bovary* avec rage. Bref, depuis que tu es parti j'ai fait six pages, dans lesquelles je me suis livré alternativement à l'élégie et à la narration. Je persécute les métaphores et bannis à outrance les analyses morales. Es-tu content ? Suis-je beau ? J'ai bien peur, en ce moment, de friser le genre crapuleux. Il se pourrait aussi que mon jeune homme ne tarde pas à devenir odieux au lecteur, à force de lâcheté. La limite à observer dans ce caractère couillon n'est point facile, je t'assure. Enfin, dans une huitaine j'en serai aux grandes orgies de Rouen. C'est là qu'il faudra se déployer ! Il me reste encore peut-être cent vingt ou cent quarante pages. N'aurait-il pas mieux valu que ça en ait quatre cents et que tout ce qui précède eût été plus court ? J'ai peur que la fin (qui dans la réalité a été la plus remplie) ne soit, dans mon

p71

livre, étriquée, comme dimension matérielle du moins, ce qui est beaucoup.
Et toi, vieux bougre, as-tu fini ton acte ? Et le voyage d'Italie ? quand ? ne lâche pas ça, n... de D... ! Et fais tout ce qu'il te sera possible pour que ça réussisse.
J'ai vu ce matin le jeune Baudry qui m'a *affirmé* que tu n'étais pas venu chez lui et que Bouilhet était un blagueur ! Toujours le même petit bonhomme !
Aucune nouvelle rouennaise, d'ailleurs.
Tantôt, après dîner, en regardant une bannette de tulipes, j'ai songé à ta pièce sur les tulipes de ton grand-père et j'ai vu nettement un bonhomme en culottes courtes et poudré, arrangeant des tulipes pareilles dans un jardin vague, au soleil, le matin. Il y avait à côté un môme de quatre à cinq ans (dont la petite culotte était boutonnée à la veste), joufflu, tranquille et les yeux écarquillés devant les fleurs : c'était toi. Tu étais habillé d'une espèce de couleur chocolat.
Je lis maintenant les observations de l'Académie française sur le *Cid*. Je viens de lire celles du sieur Scudéry, c'est énorme ! ça console du reste.
As-tu quelques nouvelles de *Pierrot* ?
Adieu, vieux bougre, je t'embrasse. Tiens-toi en joie si c'est possible.

p72

AU MÊME.

Croisset, 24 mai 1855.

ô homme !

Je chante les lieux qui furent le Théâtre aimé des jeux de ton enfance c'est-à-dire : les cafés, estaminets, bouchons et autres endroits qui émaillent le "bas de la rue des Charrettes". Je suis en plein Rouen et je viens même de quitter, pour t'écrire, les lupanars à grilles, les arbustes verts, l'odeur de l'absinthe, du cigare et des huîtres, etc. Le mot est lâché :

"Babylone" y est, tant pis ! Tout cela, je crois, frise bougurement le ridicule. C'est "trop fort".

Enfin tu verras. Rassure-toi, d'ailleurs : je me prive de métaphores, je jeûne de comparaisons et dégueule fort peu de psychologie. Il m'est venu ce soir un remords. Il faut à toute force que les cheminots trouvent leur place dans la *Bovary*. Mon livre serait incomplet sans lesdits turbans alimentaires, puisque j'ai la prétention de peindre Rouen. C'est bien le cas de dire

D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus hideux objet, etc.

Je m'arrangerai pour qu'Homais raffole de cheminots.

Ce sera un des motifs secrets de son voyage à Rouen et d'ailleurs sa seule faiblesse humaine. Il s'en donnera une bosse, chez un ami de la rue Saint-Gervais. N'aie pas peur ! ils seront

p73

de la rue Massacre et on les fera cuire dans un poêle, dont on ouvrira la porte avec une règle ! Je vais lentement, très lentement même. Mais cette semaine je me suis amusé à cause du fond. Il faut qu'au mois de juillet j'en sois à peu près au commencement de la fin, c'est-à-dire aux dégoûts de ma jeune femme pour son petit monsieur. Avances-tu dans ton second acte ? Je suis curieux de voir ta grande scène complexe. Parle-moi des changements de plan (entrées et sorties) que tu as faits depuis que tu es à Paris, si toutefois je peux les comprendre par lettres. Je suis fâché de ne pas être de ton avis relativement à la *Bucolique*. Mais tu as pris la chose pour pire que je ne la donne. Je te répète que je peux parfaitement me tromper. C'est comme pour les *Raisins au clair de lune* ; à force de vouloir détailler et raffiner, il arrive souvent que je ne comprends plus goutte aux choses. L'excès de critique engendre l'inintelligence. Si mes observations sur

ta pièce sont bêtes, voilà une phrase qui ne l'est pas.
à propos du voyage d'Italie, crois-moi, *reviens dessus souvent*, si tu veux qu'il ne rate ; tâche d'avoir sa parole, fais qu'il s'engage et prenez une date fixe pour partir. C'est une occâse (style Breda street) que tu ne retrouveras jamais, mon bon. Il sera trop tard, plus tard. Rien de ce que tu peux laisser à Paris ne vaut une heure passée au Vatican, mets-toi ça dans la boule. Et d'ailleurs "tu ne te doutes pas" des pièces détachées que tu

p74

rapporteras. Ce qui a fait faire les élégies romaines n'est pas épuisé, sois-en sûr. Il n'y a que les lieux communs et les pays connus qui soient d'une intarissable beauté.

Je lis maintenant l' *émile* du nommé Rousseau. Quel baroque bouquin comme idées, mais "c'est écrit", il faut en convenir et ça n'était pas facile ! Combien je regrette de n'avoir pas vu nos deux anges jouant ensemble. Sérieusement, j'en ai été attendri. Pauvres petites cocottes ! Vois-tu quelles balles de financiers nous aurions eu côté à côté, chacun dans notre stalle ! Nous serions-nous rengorgés ? Il n'y avait peut-être pas lieu de se rengorger. Au reste, je suis, je crois, un peu oublié pour le quart d'heure. L'exposition *univeurseul exhibicheun* me nuit peut-être ? J'ai reçu, il y a trois semaines, une lettre écrite par elles deux et qui était ornée de "dessins". J'en ai répondu une non moins bonne et puis, c'est tout. Ah ! l'amour ne m'obstrue pas l'estomac s'il empâte mon papier !

AU MÊME.

Croisset, 7 juin 1855, nuit de mercredi 6-7 juin. Ah ! J'âpre-casse atmosphère, quoique dans la nuit, légèrement vêtu et fenêtres ouvertes. - Sue ! Il fait depuis deux jours un polisson de temps agréable. Tu as raison, pauvre cher vieux, de m'envier les arbres, le bord de l'eau et le jardin, c'est splendide ! J'avais hier les poumons fatigués à force de humer les lilas et ce soir, sur la

p75

rivière, les poissons sautaient avec des folâtreries incroyables, comme des bourgeois invités à prendre

un thé à la Préfecture.

Je suis moult aise de te savoir un peu remonté sur ton drame. Voici je crois ce qu'il faut faire :
1 Aller d'abord chez Blanche. 2 Lui dire :
vous voyez que je ne suis pas un entêté ; j'ai corrigé *dans vos données*, suivi vos avis, vous m'aviez dit telle et telle chose (inventes-en si tu ne te les rappelles pas) que j'ai tenues en considération, etc. 3 Il faut avoir pour examinateur Laugier et *en même temps* faire marcher Sandeau. Au reste, si Blanche est bon enfant (et il le sera), fais ce qu'il te conseille... Tâche d'avoir une lecture *quand même*. Je persiste dans cette opinion : on ne doit se présenter à l'Odéon que si tout est raté définitivement aux Français. Mais il est bon d'aller vite en besogne, pour que l'insuccès, s'il y en a un, ne s'ébruite pas et ne te nuise pas auprès du comité de l'Odéon. Aie plusieurs manuscrits, s'il le faut, trémousse-toi ! copie-les plutôt toi-même ! La Porte-Saint-Martin vaudrait peut-être mieux que l'Odéon, mais nous n'en sommes pas là. Occupe-toi des français comme si c'était la seule porte possible.
Je vais bien lentement. Je me donne un mal de chien. Il m'arrive de supprimer, au bout de cinq ou six pages, des phrases qui m'ont demandé des journées entières. Il m'est impossible de voir l'effet d'aucune avant qu'elle ne soit finie, parachevée,

p76

limée. C'est une manière de travailler inepte ! mais comment faire ? J'ai la conviction que les meilleures choses en soi sont celles que je biffe. On n'arrive à faire de l'effet que par la négation de l'exubérance. Et c'est là ce qui me charme, l'exubérance.

Si tu veux lire quelque chose de violent et d'opaque comme galimatias, prends une description du Vésuve par le sieur Marc Monnier dans le dernier numéro de la *Revue de Paris*. Il y a un Jéhovah qui finit un paysage d'une manière un peu remarquable. Cette phrase mérite un encadrement en or. C'est un type, comme on dit.

Le nommé About dont tu me parles est violemment accusé dans ce même numéro (et avec des preuves qui m'ont paru assez concluantes) d'avoir tout bonnement traduit un livre italien, *supprimé* depuis l'impression et qu'il a donné comme étant une oeuvre de lui.

Je voudrais bien lire le Planche sur Du Camp.

Hier grand éloge des *Chants modernes* par Môsieu Paulin Limayrac, mais éloge qui sentait l'ami peu enthousiaste au fond. On vantait surtout les intentions et la préface. Enfin ! J'ai été ces jours derniers assez inquiet de mon pauvre Narcisse qui a cuydé avoir une attaque d'apoplexie. On l'a saigné et il va bien maintenant. J'ai été le voir une fois dans sa chambre et je l'ai trouvé lisant les *Rayons et les Ombres* ; il ne devait pas y comprendre grand'chose. N'importe, ça m'a attendri. Est-ce beau ou bête de prendre la vie au sérieux ?

p77

Je n'en sais rien. C'est robuste, en tout cas, et je ne m'en sens pas la force. J'en ai à peine assez pour tenir une plume.

AU MÊME.

Croisset, 28 juin 1855.

Tu ne m'as pas l'air gai, mon pauvre bonhomme. Tes lettres sont de plus en plus "mélancoliques" et tu me parais devenir de plus en plus "méchanique". C'est un tort, c'est un tort ! Il faut se *roidir* contre les difficultés. Tu ne prends pas les choses en quantité raisonnable. Tu as trop les pieds dans Paris pour n'en être pas dégoûté et d'autre part tu n'y entres pas assez pour qu'il te plaise. Tu avais ici l'estomac assez solide pour digérer tous les Laurent-Pichat de la terre ; d'où vient ta faiblesse maintenant ? Serait-ce parce que tu connais l'homme ? Qu'importe ! Ne peux-tu, par ta pensée, établir cette superbe ligne de défense intérieure qui vous sépare plus du voisin qu'un océan ?

Et puis, s... n... de D... ! que me chantes-tu avec des phrases pareilles : "Je m'effacerai ainsi du monde graduellement" ? M... ! J'ai envie de te f... des coups de pied quelque part. Que veux-tu que je devienne, misérable, si tu bronches, si tu m'ôtes ma croyance ? Tu es le seul mortel en

p78

qui j'iae foi et tu fais tout ce que tu peux pour me desceller du coeur cette pauvre niche de marbre, placée haut, et où tu rayonnes ! Fais-moi le plaisir *pour toi* et dans l'intérêt même de cet avenir, dont l'idée permanente te

préoccupe maintenant exclusivement, de tâcher de t'abstraire un peu et de travailler. Tant que tu seras à te secouer la cervelle sur ta personnalité, sois sûr que ta personnalité souffrira. Et d'ailleurs à quoi bon ? Si ça servait pratiquement à quelque chose, très bien. Mais au contraire et ceci est démontrable par A plus B.

Au reste nous causerons de tout cela dans quinze jours, si tu veux. Nous pourrons vider le fond du sac.

J'ai été hier à Rouen dîner chez Achille et, ayant une heure devant moi, je me dirigeais vers le logis de ta Dulcinée, lorsque le même d'Abbaye a couru après moi pour me dire que Madame était à Caen. En descendant dans la rue, j'ai contemplé Abbaye sur sa porte.

Quel aspect que celui de Rouen, est-ce mastoc, et embêtant ! Hier, au soleil couchant, l'ennui suintait des murs d'une façon subtile et fantastique à vous asphyxier sur place. J'ai revu toutes les rues que je prenais pour aller au collège. Eh bien, non ! rien de tout cela ne m'attendrit plus. Le temps en est passé ! je conchie sur mes souvenirs. "J'ai ça de bon", comme disait ce conducteur de diligence qui puait des pieds.

Sais-tu que ma mère, il y a six semaines environ, m'a dit un mot sublime (un mot à faire la Muse se pendre de jalousie pour ne l'avoir point inventé) ; le voici, ce mot : "La rage des phrases

p79

t'a desséché le cœur." Au fond, tu es de son avis et tu trouves qu'à propos de Rouen, par exemple, je manque tout à fait de *sensibilité* ; car toi, bien que *curvus et complex*, tu es sensible. C'est par là que tu te rapproches de Rousseau ; quoi que tu en dises, tu aimes les champs, tu as des goûts simples. Il te faut, pour être heureux, une compagne (un de ces jours tu vas étudier la botanique) et tu regrettes de "ne pas savoir un état".

Veux-tu que je t'indique un maître menuisier ? Allons, mon bonhomme, rabote, scie, allonge-toi sur la varlope "comme un nageur". Sophie t'ira voir avec sa mère, et moi, ton précepteur, je sourirai dans un coin.

Un trait manque encore au parallèle (entre toi et Émile), à savoir les voyages. Car il voyage pour connaître "la politique des nations", et toi tu m'as l'air de rester. Je te ferai cadeau au jour de l'an du *Voyage autour de ma chambre* par M de Maistre, suivi de *Symboles et Paradoxes* de

Houssaye. Ah ! n... de D... ! il doit pourtant faire beau ce soir, sur la terrasse de la Villa Médicis ! Le Tibre est d'argent et le Janicule sort noir comme une tunique d'esclave.
à propos d'argent, je suis empêtré dans des explications de billets, d'escompte, etc., que je ne comprends pas trop. J'arrange tout cela en dialogue rythmé, miséricorde ! Aussi je te demanderai la permission de ne t'apporter rien de la *Bovary*. J'éprouve le besoin de n'y plus penser pendant quinze jours. Je me livrerai à la peinture, aux beaux-arts, *cela pose un homme*. Adieu, je t'embrasse, monstre. à toi.

p80

AU MÊME.

Croisset, 6 juillet 1855.

Je tombe sur les bottes !!! Je crève d'envie de dormir. J'ai conduit aujourd'hui à Caumont mon nouveau cousin, le sieur Laurent, qui est ici depuis samedi avec sa belle-mère et sa *june épouse*, et qui repart demain. Nous sommes revenus à pied, je suis un peu échigné. Joins à cela un fort dîner chez Achille. Comme j'ai pensé à toi, tantôt, sacrée canaille, en traversant le bois de Canteleu ! Sais-tu de quoi l'on causait ? locomotion et chemins de fer.

Ta lettre m'a fait de la peine, pauvre vieux. Pourquoi donc es-tu si triste ? est-ce que tu vas faiblir, toi que j'admire et qui me réconfortes ? Je te prie sincèrement de cesser, par bas égoïsme. Que me restera-t-il si tu cales ? Heureusement que je connais mon bonhomme et je te dirai qu'au fond je suis peu inquiet de ton découragement. Les désillusions ne sont faites que pour les gens sans imagination. Or, je t'estime assez pour croire que tu n'en auras jamais de sérieuses et surtout de persistantes. Note que voilà la première année de ta vie que tu te trouves *seul* et avec le loisir de t'embêter pendant vingt-quatre heures de suite. Il y a encore à ton état présent d'autres causes que je t'expliquerai doctoralement, Seul à seul chez Barbin, c'est-à-dire piétés dans quelque taberne méritoire. Au reste, c'est bon ; il faut s'embêter à Paris,

p81

c'est le seul moyen de n'y pas devenir bête ; tout océan doit pousser à la dégueulade.

Tu as tort de regretter Rouen ; il ne *faut rien regretter*, car n'est-ce pas reconnaître qu'il y a quelque chose de bon ?

Tu peux avoir raison en ceci qu'il eût mieux valu arriver là-bas avec ton drame tout fait. C'est possible comme *pompe* ; mais autrement, non. Tu es arrivé à Paris avec une grande oeuvre publiée et déjà connue des artistes ; on ignorait ta mine que l'on savait tes vers. Je ne débuterai pas dans d'aussi bonnes conditions que toi, je serai beaucoup plus vieux et beaucoup plus banal (comme homme). Cette année-ci, tu peux et tu dois l'employer à te faire des connaissances. Si j'étais *de toi*, je me "lancerais dans le monde" plus que tu ne fais ; traite-moi de bourgeois tant que tu voudras, d'accord ; mais réfléchis profondément à l'objectif des choses et tu verras que j'ai raison. Tu m'objecteras que ça t'embête, je m'en f...

Allons donc, s... n... de D... ! ne sommes-nous pas deux vieux roquentins ? Tu m'écris qu'il n'y a pas de place à Paris pour un brave homme ; on ne trouve pas sa place, on se la fait, et à coups de bâtons encore, comme un pacha quand il se montre. Veux-tu donner raison aux imbéciles ? veux-tu qu'ils ricanent : "J'avais toujours dit que la littérature, etc." ? Voyons ! nom d'un petit bonhomme, ferme la porte, et gueule tout seul quelques bonnes rimes, quelques bonnes phrases un peu corsées, pense à la Chine, à Vitellius, etc., et f... toi du reste. Encore un an et nous sommes piétés là-bas, ensemble, comme deux rhinocéros de bronze. Nous ferons le *Ballet astronomique*, une

p82

féerie, des pantomimes, le *Dictionnaire des idées reçues*, des scénarios, des bouts rimés, etc. Nous serons beaux, je te le promets. Je suis maintenant "monté", et j'espère pour longtemps. Je t'embrasse fort.

Nouvelle convention postale ! Mon cher monsieur, on affranchit les lettres parce que ça coûte deux sous de moins ! Est-ce ignoble ! Quelles moeurs ! Enfin !

AU MÊME.

Croisset, 2 août 1855.

Me revoilà dans la sempiternelle *Bovary* ! "Encore une fois sur les mers", disait Byron. "Encore une fois dans l'encre", puis-je dire.

Je suis en train de faire exposer à Homais des

théories gaillardes sur les femmes. J'ai peur que ça ne paraisse un peu trop "voulu". Au reste, c'est aujourd'hui seulement que j'ai travaillé avec un peu de suite.

Je viens de lire la *Grèce contemporaine* du sieur About. C'est un gentil petit livre, très exact, plein de vérités et fort spirituel. Quant aux calomnies et aux canailleries dont on m'avait parlé, je n'en discerne aucune. Son talent n'est pas assez grand pour expliquer l'acharnement dont on le poursuit. Il y a quelque chose là-dessous qui nous échappe.

p83

J'ai eu à dîner avant-hier ton ancien professeur Bourlet. Quelle grosseur ! quelles sueurs ! quelle rougeur ! C'est un hippopotame habillé en bourgeois. Il n'a pas faibli du reste, car il est toujours de l'opposition quand même, furieux contre le gouvernement, ennemi des prêtres et extra-grotesque. Sais-tu que mon cher frère lit avec rage Régnier, qu'il en a trois éditions, qu'il m'en a récité des tartines par coeur ? il a dit devant moi à Bourlet à propos de *Melaenis* : "Si tu n'as pas lu ça, tu n'as rien lu."

Que je sois pendu si je porte jamais un jugement sur qui que ce soit !

La bêtise n'est pas d'un côté et l'esprit de l'autre. C'est comme le vice et la vertu ; malin qui les distingue.

Axiome : Le synthétisme est la grande loi de l'ontologie.

Nouvelle : M L est conseiller municipal de Darnétal. "Ici, nous renonçons à peindre." Ses parents sont dans le ravissement. Je t'assure que quand je pense à cela je me sens emporté dans un océan de rêveries.

Quand viens-tu, pauvre vieux ? Tu dois avoir fixé à peu près l'époque de tes vacances. As-tu vu Rouvière ? Laffitte ? Judith ? Tâche de te remuer un peu.

Adieu, je n'ai absolument rien à te dire, si ce n'est que je t'aime.

Je te réserve un discours du président Tougard qui est "chouette", comme dirait Homais.

p84

AU MÊME.

CRoisset, 18 août 1855.

Tu es un gentil bougre de m'avoir envoyé cette bonne nouvelle. Et d'abord et avant tout : crois-tu désormais au présage des bottes ? Te rappelles-tu que le jour où j'ai porté ta pièce chez Laffitte je t'ai dit dans la rue Sainte-Anne : "ça ira bien, je viens de voir des bottes" ? Et elles étaient neuves et on les tenait par des tirants !

Oui, vieux, je suis moult satisfait. Ta lecture me paraît à peu près certaine maintenant. Fais que Blanche dise un petit mot à Laugier, ça ne peut pas nuire.

Voici, sauf meilleur avis, ce qu'il faudrait faire, je crois :

1 Connaître exactement tous les noms du Comité.

2 Informe-toi si Laugier ne serait pas par hasard parent du Laugier médecin (agrégé à l'école).

Par Cloquet ou tout autre, on pèserait dessus.

3 As-tu une lettre de Durey pour Judith ?

Peux-tu te présenter chez elle ? Vas-y. Ne néglige rien. Trémousse-toi, profite de la bonne veine.

4 Je t'engage à aller chez Person qui demeure rue Montyon, 7. Tu auras soin de ne pas dire au portier ni à la femme de chambre que tu es mon ami, ce serait le moyen de te faire fermer la porte au nez. évite même mon nom s'il y a un tiers avec vous. Elle connaît Samson qui a été son professeur

p85

et qu'elle aime beaucoup. Elle pourra aisément te donner des renseignements sur Beauvallet qui est très influent et qu'on gagne avec des petits verres. Ne te gêne pas avec Person. C'est une excellente femme et tu la connais assez pour te présenter chez elle. Elle fera certainement tout ce qu'elle pourra.

5 Il y a Got qui est un camarade de Maxime, mais ?

6 édouard Delessert doit connaître assez intimement Provost, ils sont du même cercle. Quant à Provost, c'est par les peintres qu'on l'aurait, il en connaît beaucoup. Demande ces renseignements-là à Préault.

Je crois que M Cloquet connaît Samson.

Important. Retourne immédiatement chez Sandeau, expose-lui la chose. Qu'il marche maintenant, puisque c'est engagé.

Ne néglige rien, s... n... de D... ! fais plutôt quinze démarches qu'une seule. Allons, remonte-toi, mon pauvre vieux, et n'en sois pas moins

persuadé que tu n'es pas encore au bout, mais que tu y arriveras, que tu seras un jour ou l'autre joué et applaudi. Nous aurons notre tour, n'aie pas peur. Quand ce ne serait "qu'en vertu de notre entêtement". Il le faut. Passe toutes tes vacances à Paris, si tu vois que tu puisses t'y être le moindrement utile.

Delamarre "connaît" peut-être, ou peut "connaître" des gens qui "connaissent" des membres du Comité ??? Vas-y, il demeure près de Laffitte, une ou deux maisons avant. Tu ne me dis rien de Rouvière ?

p86

N'oublie pas les Folies. Déploie une activité napoléonienne.

Je suis au milieu des affaires financières de la *Bovary*. C'est d'une difficulté atroce. Il est temps que ça finisse, je succombe sous le faix. Adieu, je t'embrasse de toute la force de trente tirades.

AU MÊME.

Croisset, 31 août 1855.

J'attends toujours impatiemment des nouvelles de Laugier. Restes-tu à Paris jusqu'à ce que tu aies une réponse définitive des Français ?

Je crois que tu as eu tort de ne pas aller voir Rouvière. Qui sait ? Informe-toi si Samson est du Comité. C'est un mauvais bougre. Mais c'est une bonne chose si tu as Régnier dans ta manche.

Embêté de ne pas avoir la réponse du sieur Fouard, fils de M Fouard, j'ai été aujourd'hui à Rouen consulter un avocat, à savoir le jeune Nion qui m'a donné toutes les explications désirables ; il viendra demain ici ; nous aurons encore une séance d'affaires.

Quand je serai quitte de ce passage financier de procédures, c'est-à-dire dans une quinzaine, j'arriverai vite à la catastrophe. J'ai beaucoup travaillé ce mois-ci, mais je crains bien que ce ne soit trop long, que tout cela ne soit un rabâchage perpétuel. La venette ne me quitte pas. Ce n'est point comme cela qu'il faut composer !

J'ai été émerveillé dernièrement de trouver dans

p87

les *Préceptes du style* du sieur Buffon nos pures

et simples théories sur le susdit art. Comme on est loin de tout cela ! Dans quelle absence d'esthétique repose ce brave dix-neuvième siècle ! - Et la reine d'Angleterre ? et le prince Albert.

à propos, qui fréquentes-tu ? Car tu n'es pas un homme à te passer de femmes ? Cherches-tu à te faire une petite maîtresse ? Que diable, un jeune homme !... et un artiste !...

Croisset devient un pays très immoral. Je n'entends parler que de horions que l'on s'administre à cause des mauvaises moeurs. La maîtresse de M Deschamps, Monsieur, mène une conduite véritablement scandaleuse, etc.

Nous avons reçu aujourd'hui des nouvelles d'Angleterre. Mlle Sophie pondra au commencement d'octobre. Sens-tu le grotesque de ce petit bedon où s'agit un petit anglais ?... Miss Harriet Collier vient de se rejoindre à sir Thomas Campbell, baron de je ne sais quoi ! Et son portrait que j'ai là ne m'en avait rien dit. Encore une Sylphide de moins ! Mon empyrée féminin se vide tout à fait. Les anges de ma jeunesse deviennent des ménagères. Toutes mes anciennes étoiles se tournent en chandelles et ces beaux seins où se berçait mon âme vont bientôt ressembler à des citrouilles.

Adieu, pauvre vieux bougre chéri. Je n'ose te dire que je t'attends ardemment ; mais c'est bien vrai.

p88

AU MÊME.

CROISSET, 17 septembre 1855.

Tâche de m'envoyer, mon bonhomme, pour dimanche prochain, ou plus tôt si tu peux, les renseignements médicaux suivants : on monte la côte, Homais contemple l'aveugle aux yeux sanglants (tu connais le masque) et il lui fait un discours ; il emploie des mots scientifiques, croit qu'il peut le guérir et lui donne son adresse. Il faut qu'Homais, bien entendu, se trompe, car le pauvre bougre est incurable.

Si tu n'as pas assez dans ton sac médical pour me fournir de quoi écrire cinq ou six lignes corsées, puise auprès de Follin et expédie-moi cela. J'irais bien à Rouen, mais ça me ferait perdre une journée et il faudrait entrer dans des explications trop longues.

J'ai été depuis trois jours extrêmement abruti par un coryza des plus soignés ; mais aujourd'hui pourtant j'ai passablement travaillé. J'espère que

dans un mois la *Bovary* aura son arsenic dans le ventre. Te l'apporterai-je enterrée ? J'en doute. Je crois décidément que tu passeras à la lecture, premier point. (Ainsi, mon pauvre vieux, note bien que tu n'en es qu'au premier point, douce perspective.) C'est maintenant qu'il va falloir déployer des jambes et de la diplomatie. Il est parfaitement inutile de dire aux amis que tu passes à

p89

la lecture. Je crois qu'ici Blanche "doit se montrer" ; il faut à toute force que tu aies un tour de faveur, car on peut te faire droguer encore des années ! Je compte assez sur Mme Stroelin, avec laquelle j'irai chez le docteur Conneau, etc. Enfin, nous verrons, nous nous trémousserons.

à ta place, j'irais de suite chez Janin. C'est un excellent homme, complaisant ; il a fait de toi de grands éloges ; je lui conterais tout. Il te servirait, ou tout au moins ce serait pour plus tard un jalon. Puisque tu n'écris pas maintenant, marche.

Tu as peut-être raison, il vaut mieux attendre ; je parle de notre conduite à tenir envers ces messieurs de là-bas. Quant à l'article *Melaenis*, je prendrai plaisir à en demander compte à l'inoffensif Cormenin, et j'en apprendrai là plus peut-être que je n'en veux savoir.

Quel besoin d'invectives j'éprouve ! J'en suis gorgé ! Je tourne au Rousseau. Double effet de la solitude et de l'excitation. Nous finirons par croire à une conjuration d'Holbachique, tu verras.

Patience. Nous aurons notre jour, nous ferons notre trou. Mais il n'est pas fait. Il faut entasser oeuvres sur oeuvres, travailler comme des machines et ne pas sortir de la ligne droite. Tout cède à l'entêtement.

J'éprouve le besoin, maintenant, d'aller vite.

Remarque : Voilà deux fois dans cette demi-page que j'écris : "j'éprouve le besoin". Je suis, en effet, un homme qui éprouve beaucoup de besoins.

J'ai appris avec enthousiasme la prise de Sébastopol, et avec indignation le nouvel attentat dont un monstre s'est rendu coupable sur la personne

p90

de l'Empereur. Remercions Dieu qui nous l'a encore conservé pour le bonheur de la France. Ce qu'il y a de déplorable, c'est que ce misérable est de Rouen. C'est un déshonneur pour la ville. On n'osera plus dire qu'on est de Rouen.

AU MÊME.

Croisset, 20 septembre 1855.

1 Tu es un excellent bougre de m'avoir répondu vite. L'idée du "bon régime à suivre" est excellente et je l'accepte avec enthousiasme ; quant à une opération quelconque, impossible à cause du pied-bot, et d'ailleurs, comme c'est Homais lui-même qui veut se mêler de la cure, toute chirurgie doit être écartée.

2 J'aurais besoin des mots scientifiques désignant les différentes parties de l'oeil (ou des paupières) endommagé. Tout est endommagé et c'est une compote où l'on ne distingue plus rien.
N'importe, Homais emploie de beaux mots et discerne quelque chose pour éblouir la galerie.

3 Enfin il faudrait qu'il parlât d'une pommade (de son invention ?) bonne pour les affections scrofuleuses et dont il veut user sur le mendiant.
Je le fais inviter le pauvre à venir le trouver à Yonville pour avoir mon pauvre à la mort d'Emma ?
Voilà, vieux. Réfléchis un peu à tout cela et envoie-moi quelque chose pour dimanche.

p91

Je travaille médiocrement et "sans goût" ou plutôt avec dégoût. Je suis véritablement las de ce travail ; c'est un véritable *pensum* pour moi, maintenant.
Nous aurons probablement bien à corriger : j'ai cinq dialogues l'un à la suite de l'autre, et qui disent la même chose !!!
Tu verras qu'on finira par nous voler *Pierrot*, il faudrait rouver le manuscrit ainsi que celui d'*Agenor*. C'est facile.
Je te recommande le dernier numéro de la *Revue*. Il y a une appréciation de l'école allemande romantique après laquelle il faut tirer l'échelle. On accuse Goethe d'égoïsme (nouveau !) et Henri Heine de nullité ou de nihilisme.
Va-t'en, de ma part, fumer une pipe, mélancoliquement, to the British Tavern, Rivoli street, en pensant à l' *âne d'or*.
AU MÊME.
Croisset, dimanche, 3 heures 30 septembre 1855.
Causons un peu, mon pauvre vieux. La pluie tombe à torrents, l'air est lourd, les arbres mouillés et déjà jaunes sentent le cadavre. Voilà deux jours que je ne fais que penser à toi et ta désolation ne me sort pas de la tête.
Je me permettrai d'abord de te dire (contrairement à ton opinion) que si jamais j'avais douté de

p92

toi, je n'en douterais plus aujourd'hui ; les obstacles que tu rencontres me confirment dans mes idées. Toutes les portes s'ouvriraient si tu étais

un homme médiocre. Au lieu d'un drame en cinq actes, à grands effets et à style corsé, présente une comédie "Pompadour, agent de change", et tu verras quelles facilités, quels sourires, quelles complaisances pour l'oeuvre et l'auteur ! Ne sais-tu donc pas que dans ce charmant pays de France on exècre l'originalité ? Nous vivons dans un monde où l'on s'habille de vêtements tout confectionnés. Donc, tant pis pour vous si vous êtes trop grand ; il y a une certaine mesure commune, vous resterez nu. Ouvre l'histoire et si la tienne (ton histoire) n'est pas celle de tous les gens de génie, je consens à être écartelé vif. On ne reconnaît le talent que quand il vous passe sur le ventre et il faut des milliers d'obus pour faire son trou dans la Fortune. J'en appelle à ton orgueil, remets-toi en tête ce que tu as fait, ce que tu rêves, ce que tu peux faire, ce que tu feras, et relève-toi, nom d'un nom, considère-toi avec plus de respect ! et ne me manque pas d'égards, dans ton for intérieur, en doutant d'une intelligence qui n'est pas discutable.

Tu me diras que voilà deux ans que tu es à Paris et que tu as fait tout ce que tu as pu, et que rien de bon ne t'est encore arrivé. Premièrement, non : tu n'as rien fait pour ton avancement matériel et je me permettrai de te dire au contraire : *Melaenis* réussit, on en parle, on te fait des articles ; tu n'imprimes pas *Melaenis* en volume, tu ne vas pas voir les gens qui ont écrit pour toi. On te donne tes entrées aux Français, tu n'y mets pas

p93

les pieds et en deux ans tu ne trouves pas le moyen de t'y faire, je ne dis pas un ami, mais une simple connaissance. Tu as refusé de fréquenter un tas de gens, Janin, Dumas, Guttinger, etc., chez lesquels tu aurais pu nouer des camaraderies ; et quant à ceux que tu fréquentes il vaudrait peut-être mieux ne pas les voir. Exemple : Gautier.

Crois-tu qu'il ne sente pas à tes façons que tu le chéris fort peu ? Et (ceci est une supposition, mais je n'en doute point), qu'il ne te garde pas rancune de n'avoir pas pris un billet au concert d'Ernesta ?

Tu lui as fait pour cent sous une cochonnerie de 25 francs. Je me suis permis souvent de t'avertir de tout cela. Mais je ne peux pas être un éternel pédagogue et t'embêter du matin au soir par mes conseils ; tu me prendrais en haine et tu ferais bien. Le pédantisme dans les petites choses est intolérable. Mais toi, tu ne vois pas assez

l'importance des petites choses dans le pays des petites gens. à Paris, le char d'Apollon est un fiacre. La célébrité s'y obtient à force de courses. En voilà assez sur ce chapitre. Le quart d'heure n'est pas très opportun pour te sermonner. Maintenant sur la question de vivre, je te promets que Mme S (Stroelin) pourra très bien demander pour toi à l'Empereur en personne la place que tu voudras. Guignes-en une d'ici à trois semaines, cherche. Fais venir en tapinois les états de service de ton père. Nous verrons. On pourrait demander une pension, mais il te faudrait payer cela en monnaie de ton métier, c'est-à-dire en cantates, épithalames, etc. Non, non. En tout cas, ne retourne *jamais* en province. Voilà ce que j'avais à te dire. Médite-le. Tâche

p94

de t'abstraire, pose-toi devant les yeux le sieur Bouilhet et avoue que j'ai raison. Enfin, pauvre vieux, si tu te trouves blessé en quoi que ce soit, pardonne-le-moi, je l'ai fait avec une bonne intention, excuse de tous les sots.

Une comparaison te sera venue, c'est celle de moi à Du Camp. Il me reprochait, il y a quatre ans, à peu près les mêmes choses que je te reproche. (Les sermons ont été plus longs et d'un autre ton, hélas !) Mais les points de vue sont différents. Il me prenait alors pour ce que je ne voulais pas être. Je n'entrais nullement dans la vie pratique et il me connaît aux oreilles que je m'égarais dans une route où je n'avais seulement pas les pieds.

Je t'envie de regretter quelque chose dans ton passé. Quant à moi (c'est qu'apparemment je n'ai jamais été ni heureux ni malheureux), j'ignore ce sentiment-là. Et d'abord j'en serais honteux. C'est reconnaître qu'il y a quelque chose de bon dans la vie, je ne rendrai jamais cet hommage à la condition humaine.

Tu vas laisser là les Français, c'est convenu. Mais si tu avais vu Régnier *avant*, penses-tu qu'il n'eût pas pu influencer Laugier ? Je n'ai jamais vu d'homme plus ménager la semelle de ses souliers. Ton incompréhensible timidité est ton plus grand ennemi, mon bon. Sois-en sûr.

Si tu quittes les Français, porte ton drame à l'Odéon de préférence ; mais informe-toi d'abord *de qui ça dépend*, et fais ta mine avant de donner l'assaut.

Est-ce sérieusement que Reyer t'a parlé d'un

opéra-comique ? Fais-le. C'est le moment de plus

p95

travailler que tu n'as jamais fait. Puis, quand tu m'auras écrit cinq ou six pièces et qu'aucune n'aura pu être jouée, je commencerai à être ébranlé, non sur ton mérite littéraire, mais dans mes espérances matérielles. Il faut que tu me fasses cet hiver une tragédie romantique en trois actes, avec une action très simple, deux ou trois coups de théâtre et de grands bougres de vers comme il t'est facile. Je ne crois pas que les amis soient assez puissants pour rien empêcher *de fait*. Nous leur prêtons là une importance qu'ils n'ont pas. Mais nous sommes leurs ennemis *d'idées*, note-le bien. On t'a refusé le *Coeur à droite à la Revue* parce qu'on n'y a pas vu d'idée *moral*e. Si tu suis un peu attentivement leur manoeuvre, tu verras qu'ils naviguent vers le vieux socialisme de 1833, national pur. Haine de l'Art pour l'Art, déclamation contre la Forme. Du Camp tonnait l'autre jour contre H Heine et surtout les Schlegel, ces pères du romantisme qu'il appelait des réactionnaires *sic*. Je n'excuse pas, mais j'explique. Il a *déploré* devant moi les *Fossiles*. Si la fin eût été *consolante*, tu aurais été un grand homme. Mais comme elle était *amèrement sceptique*, tu n'as plus été qu'un fantaisiste. Or, nous n'avons plus besoin de fantaisies. à bas les rêveurs ! à l'oeuvre ! Fabriquons la régénération sociale ! l'écrivain a charge d'âmes, etc. ET il y a là dedans un calcul habile. Quand on ne peut pas entraîner la société derrière soi, on se met à sa remorque, comme les chevaux du roulier, lorsqu'il s'agit de descendre une côte ; alors la machine en mouvement vous emporte, c'est un moyen d'avancer. On est servi par les passions du jour et par la sympathie des envieux. C'est là le

p96

secret des grands succès et des petits aussi. Arsène Houssaye a profité de la manie rococo qui a succédé à la manie moyen âge, comme Mme Beecher-Stowe a exploité la manie égalitaire. Notre ami Maxime, lui, profite des chemins de fer, de la rage industrielle, etc. Mais nous, nous ne profitons de rien. Nous

sommes seuls. Seuls, comme le Bédouin dans le désert.
Il faut nous couvrir la figure, pour serrer
dans nos manteaux et donner tête baissée dans
l'ouragan - et toujours, incessamment - jusqu'à
notre dernière goutte d'eau, jusqu'à la dernière
palpitation de notre coeur. Quand nous mourrons,
nous aurons cette consolation d'avoir fait du
chemin, et d'avoir navigué dans le Grand.
Je sens contre la bêtise de mon époque des
flots de haine qui m'étouffent. Il me monte de la
m... à la bouche comme dans les hernies étranglées.
Mais je veux la garder, la figer, la durcir ;
j'en veux faire une pâte dont je barbouillerai le
dix-neuvième siècle, comme on dore de bouse de
vache les pagodes indiennes, et qui sait ? cela
durera peut-être ? Il ne faut qu'un rayon de soleil !
l'inspiration d'un moment, la chance d'un sujet !
Allons, Philippe, éveille-toi ! De par l' *Odyssée* ,
de par Shakespeare et Rabelais, je te rappelle à
l'ordre, c'est-à-dire à la conviction de ta valeur.
Allons, mon pauvre vieux, mon roquentin, mon
seul confident, mon seul ami, mon seul déversoir,
reprends courage, aime-nous mieux que cela.
Tâche de traiter les hommes et la vie avec la
maestria (style parisien) que tu as en traitant les
idées et les phrases.
La *Bovary* va pianissimo. Tu devrais bien me

p97

dire quelle espèce "de monstre" il faut mettre
dans la côte du Bois-Guillaume. Faut-il que mon
homme ait une dartre au visage, des yeux rouges,
une bosse, un nez de moins ? Que ce soit un idiot
ou un bancal ? Je suis très perplexe. Diable de
père Hugo avec ses culs-de-jatte qui ressemblent
à des limaces dans la pluie ! C'est embêtant !
Adieu, écris-moi tous les jours, si tu es triste.
Je te répondrai. Donne-toi bien vite, pendant que
tu y es, une bosse de désespoir et puis finis-en.
Sors-en. Remonte sur ton dada et mène-le à grands
coups d'éperon. "Les grandes entreprises réussissent
rarement du premier coup." (OEuvres de Napoléon III.)
Je t'embrasse de toute mon amitié et de toute
ma littérature ; à toi, à toi.
AU MÊME.
CRoisset, 2 octobre 1855.
Va pour l'Odéon ("Va pour le champagne,
d'Arpentigny !"), mais ce n'est pas assez d'avoir
les deux directeurs ; il y a un Comité de lecture
à l'Odéon, il faut d'avance en connaître les
membres... et qu'on les chauffe. Il faut saoûler

R, etc. Quant au sieur , je le regarde comme un farceur. La terre est pleine de ces bons enfants, excellents en parole et qui ne dépensent pour vous ni un sou de leur poche ni une minute de leur

p98

temps. J'ai la conviction que, s'il avait voulu, tu aurais eu une lecture. Son père m'a fait une crasse pareille au milieu des démarches que je faisais pour la nomination d'Achille en remplacement de mon père, il a mis tout à coup des bâtons dans les roues. Je lui ai passé par-dessus le corps, à lui et à d'autres, mais il m'en a coûté. Revenons à toi.

Rappelle-toi d'abord qu'il faut toujours espérer quand on désespère et douter quand on espère. Il se peut que tu réussisses à l'Odéon par cette seule raison que tu ne t'attends plus à rien. Mais fais comme si tu t'attendais à beaucoup. Et, encore une fois, trémousse-toi. Grand poète, mais mince diplomate.

Je t'en prie et supplie, puisque tu es ami avec Sandeau, va le voir, ne le perds pas de vue, et demande-lui ce que tout cela veut dire, ou autrement d'où tenait-il cette certitude de ta réception ? Va également chez Laffite (comme pour le remercier de l'intérêt qu'il a pris à toi) et tu sauras peut-être quelque chose. Laugier a-t-il fait un rapport ? l'as-tu lu ? as-tu vu enfin Houssaye ?

Tu crois que tout cela est inutile puisque tu as renoncé aux Français. Non ! non ! au contraire.

Dès que je serai à Paris, dans une quinzaine, vers le 20, ou plutôt dès que Mme Stroelin y sera, c'est-à-dire vers le 1er novembre, nous nous occuperons de toi. D'ici là tiens-toi tranquille, mais vois un peu ce que tu veux, car on ne peut pas comme des imbéciles aller demander vaguement une place et quand on vous répondra "laquelle" dire : "Ah ! je ne sais pas". Informe-toi. Il me semble que c'est le moins que tu puisses faire pour

p99

ta personne. Il y aurait encore autre chose, ce serait de demander une pension pour ta mère, qui te la donnerait. Mais il y aurait là beaucoup d'inconvénients que je te dirai.

Quant à elle, ta mère, je lui en veux. Elle aurait

pu t'épargner les conseils qu'elle t'a donnés et rester à Cany. C'était bien le moment de te décourager encore plus ! de te dire "renonce" quand tu ne reculais que déjà trop. Malédiction sur la famille qui amollit le cœur des braves, qui pousse à toutes les lâchetés, à toutes les concessions ! et qui vous détremppe dans un océan de laitage et de larmes !

Voyons, S... N... de D... ! doutes-tu que tu sois né pour faire des vers, et exclusivement pour cela ? Il faut donc t'y résigner. Doutes-tu, au fond même de ton découragement, qu'un jour ou l'autre tu ne sois joué aux Français et que tu réussisses ? Il faut donc attendre. C'est une affaire de temps, une affaire de patience, de courage et d'intrigue aussi. Tu as un talent que je ne reconnais qu'à toi. Il te manque ce qu'ont tous les autres, à savoir : l'aplomb, le petit manège du monde, l'art de donner des poignées de main et d'appeler "mon cher ami" des gens dont on ne voudrait pas pour domestiques. Cela ne me paraît pas monstrueux à acquérir, surtout quand "il le faut". J'irai voir Léonie vers la fin de la semaine prochaine ou le commencement de l'autre. J'ai besoin

p100

d'aller à Rouen pour prendre des renseignements sur les empoisonnements par arsenic. De toute façon j'irai toujours lui dire adieu.

AU MÊME.

Croisset, 12 octobre 1855.

Qu'as-tu ? Pourquoi n'ai-je pas reçu la sacro-sainte lettre du dimanche ? es-tu malade ? que signifie cet enflement que tu avais à la jambe ? Il est probable que d'aujourd'hui en quinze j'arriverai à Paris. Mais j'ai encore bien des choses à faire d'ici là.

J'aurais voulu t'apporter la *Bovary* empoisonnée et je n'aurai pas fait la scène qui doit déterminer son empoisonnement ; tu vois que je n'ai guère été vite. Mon malheureux roman ne sera pas fini avant le mois de février. Cela devient ridicule. Je n'ose plus en parler.

Je ne vois absolument rien à te narrer, si ce n'est que je lis et que j'ai bientôt fini (Dieu merci !) la *Nouvelle Héloïse*. C'est une rude lecture.

Si tu n'es pas malade, tu es un gredin de ne pas m'écrire.

Les feuilles tombent. Les allées sont, quand on y marche, pleines de bruits lamartiniens que

j'aime extrêmement. Dakno reste toute la journée au coin de mon feu, et j'entends de temps à autre les remorqueurs. Voilà les nouvelles.
Je serai parti avant la foire Saint-Romain. Il est

p101

probable que je ne verrai pas les baraques. Pauvre foire Saint-Romain !

Ah ! j'oubliais. Devine quel est l'homme qui habite à Dieppedalle ? cherche dans tes souvenirs une des plus grotesques balles que tu aies connues et des plus splendides... Dinez !!! Oui, - il est là - retiré, ce pauvre vieux ! Il vit à la campagne en bon bourgeois, loin des mathématiques et de l'Université, ne pensant plus à l'école.

énorme ! Juge de ma joie quand j'appris cette nouvelle. Quelle visite nous lui ferions si tu venais ! et quels petits verres, ou plutôt quel cidre doux... ! car je suis sûr qu'il brasse lui-même "pour s'occuper".

écoute le plus beau. Il s'est trouvé en chemin de fer avec l'institutrice et a été "très aimable", jusqu'à lui porter ses paquets et courir lui chercher un fiacre. Ils étaient vis-à-vis et il lui faisait du genou *sic*. Ils ont eu (à propos de moi) une conversation littéraire. Opinion de Dinez :

"Tout le monde écrit bien maintenant. Les journaux sont pleins de talent !"

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

La première fois que ma mère a vu Dinez (prononcez Dail-gnez) c'était à côté d'un poêle (dans le parloir du collège) et il était recouvert d'un carrick à triple collet, vert.

Si tu étais un gaillard, nous porterions cet hiver, tous les deux, un carrick.

1856 T 4

p102

à SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, vendredi, 25 avril 1856.

MA CHÈRE LILINNE,

Je te remercie bien de m'avoir écrit une si gentille lettre. L'orthographe est meilleure que dans celles que tu m'envoyais aux précédents voyages, et le style est également bon. à force de t'asseoir dans mon fauteuil, de poser les coudes sur ma table et de te prendre la tête dans les deux mains, tu finiras peut-être par devenir un écrivain.

J'ai une dame chez moi que j'ai rencontrée sur le boulevard et qui loge dans mon cabinet, où elle est couchée mollement sur une planchette de

ma bibliothèque. Son costume est fort léger, car il consiste en une feuille de papier qui l'enveloppe du haut en bas. La pauvre jeune fille n'a seulement que sa chevelure, sa chemise, des bas et des souliers. Elle attend mon départ avec impatience, parce qu'elle sait qu'elle trouvera à Croisset des vêtements plus conformes à la pudeur que son sexe exige. Remercie de ma part Mme Robert qui a bien voulu se rappeler de moi. Présente-lui mes respects et conseille-lui un régime fortifiant, car elle me paraît un peu pâle, et je ne suis pas sans inquiétude sur sa santé. J'ai été hier à l'exposition des tableaux, et j'ai beaucoup pensé à toi, pauvre chérie. Il y a beaucoup de sujets de tableaux que tu aurais reconnus,

p103

grâce à ton érudition, et quelques portraits de grands hommes que tu connais aussi. J'y ai même vu plusieurs portraits de lapins, et j'ai cherché dans le catalogue si je ne trouverais pas le nom de Rabbit, propriétaire à Croisset. Mais il n'y était pas.

Adieu, mon pauvre loulou ; embrasse bien ta grand'mère pour moi.

Ton oncle qui t'aime.
à LOUIS BOUILHET.

Croisset, 1er juin 1856.

J'ai enfin expédié hier à Du Camp le manuscrit de la *Bovary*, allégé de trente pages environ, sans compter par-ci par-là beaucoup de lignes enlevées. J'ai supprimé trois grandes tartines de Homais, un paysage en entier, les conversations des bourgeois dans le bal, un article d'Homais, etc., etc., etc.

Tu vois, vieux, si j'ai été héroïque. Le livre y a-t-il gagné ? Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'ensemble maintenant a plus de mouvement.

Si tu retournes chez Du Camp, je serais curieux de savoir ce qu'il en pense. Pourvu que ces gaillards-là ne me reculent pas !

Et ton drame ? Fais-moi le plaisir de me dire le titre. Viendras-tu à Rouen immédiatement après l'avoir fini ? Quant à moi, je n'irai à Paris que vers le commencement d'août, après que j'aurai été publié, après mon premier numéro.

p104

Tu me demandes ce que je fais, voici : je prépare ma légende et je corrige *Saint Antoine*. J'ai dans *Saint Antoine* élagué tout ce qui me semble intempestif, travail qui n'était pas mince puisque la première partie, qui avait 160 pages, n'en a plus maintenant (recopiée) que 74. J'espère être quitte de cette première partie dans une huitaine de jours. Il y a plus à faire dans la deuxième partie où j'ai fini par découvrir un lien, piètre peut-être, mais enfin un lien, un enchaînement possible. Le personnage de *Saint Antoine* va être renflé de deux ou trois monologues qui amèneront fatallement les tentations. Quant à la troisième, le milieu est à refaire en entier. En somme une vingtaine de pages, ou trentaine de pages peut-être, à écrire. Je biffe les mouvements extra-lyriques. J'efface beaucoup d'inversions et je persécute les tournures, lesquelles vous déroutent de l'idée principale. Enfin j'espère rendre cela lisible et pas trop embêtant.

Nous en causerons très sérieusement ces vacances. Car c'est une chose qui me pèse sur la conscience, et je n'aurai un peu de tranquillité que quand je serai débarrassé de cette obsession. Je lis des bouquins sur la vie domestique au moyen âge et la vénérerie. Je trouve des détails superbes et neufs. Je crois pouvoir faire une couleur amusante. Que dis-tu "d'un pâté de hérissons et d'une froumentée d'écureuils" ? Au reste, ne t'effraye pas, je ne vais pas me noyer dans les notes. Dans un mois j'aurais fini mes lectures, tout en travaillant au *Saint Antoine*. Si j'étais un gars,

p105

je m'en retournerais à Paris au mois d'octobre avec le *Saint Antoine* fini et *Saint Julien l'Hospitalier* écrit. Je pourrais donc en 1857 fournir du moderne, du moyen âge et de l'antiquité. J'ai relu *Pécopin*, je n'ai aucune peur de la ressemblance. J'ai été hier à Rouen, à la bibliothèque. Puis chez Léonie, que j'ai trouvée dans un bouleversement de mobilier à croire que les Cosaques avaient passé par sa chambre. Elle aidait au déménagement d'une voisine et me paraissait dans un tohu-bohu complet. Au milieu de la conversation elle me dit tout à coup : "Et Olga ? - Qu'est-ce qu'Olga ? - Vous le savez. - Non." Contestation, affirmation, impudences de ma part ; mensonges que je me serais épargnés si j'avais su que

c'était toi qui lui avais conté l'histoire. J'ai persisté à soutenir que tu ne m'avais rien dit - et là-dessus : "Ah ! ne lui dites rien, parce qu'il m'accuse de vous conter tout." Voilà l'anecdote, tu en feras ton profit.

Quant à Durey, je te conseille de faire en sorte qu'elle entre à l'Odéon pour jouer la Maintenon, rôle dont elle s'acquittera bien mieux que cette grosse volaille de X. Il faut que ce soit une tragédienne qui te joue cela. J'entends une femelle qui ait les traditions tragiques, de la pompe ; les autres te disloqueront suffisamment tes malheureux vers. N'aie pas peur, ils seront en bel état dans leur bouche ! Il faut, dans la Maintenon, du cornélien de la haute école.

Ta résolution de te passer d'actrices, lubriquement

p106

parlant, est d'un homme vertueux. Mais prends garde de tomber dans l'excès contraire et de te méfier de ton coeur. Quant à ma pauvre Person, je suis sûr qu'elle remplirait ce rôle très bien. Tu feras ce que tu voudras, et je te supplie même de "faire ce que tu voudras", et non ce qu'on voudra. Tu as fait assez de concessions à l'Odéon pour qu'il te soit bien permis de faire passer une femme, et un rôle de vieille encore ! Ne faiblis point, n... de D... ! Affirme-toi. On ne considère les gens que lorsqu'ils se considèrent eux-mêmes beaucoup.

AU MÊME.

Croisset mardi, 17 juin 1856.

Ta lettre de samedi, cher vieux, ne m'est arrivée que ce matin. Voilà pourquoi je suis en retard d'un jour.

Je demande pour mon dimanche prochain une narration du déjeuner chez Royer. Il me semble que tu as passé à Auteuil un vrai dimanche d'antan, tant par l'entourage des gens que par les lieux en eux-mêmes. L'ombre de Boileau planait à l'entour ; les anneaux de sa perruque moutonnaient sur le paysage et les feuilles, dans le jardin, s'entre-choquaient comme des mains qui applaudissent. Est-ce fini, est-ce conclu et arrêté ? Quand met-on à l'étude ? à quand les répétitions ? Je t'assure que j'attends ta première représentation avec une grande soif, car je compte sur un beau succès et

p107

j'ai besoin (physiquement parlant) d'un événement heureux qui me dilate la poitrine. Je vis cerclé comme une barrique, et quand je tape sur moi, ça sonne creux.

Tu as bien raison de m'appeler hypocondriaque, et j'ai même peur que je ne finisse un jour par "tourner mal". Mais comment veux-tu que je garde quelque sérénité et quelque confiance après tous les renfoncements intérieurs (ce sont les pires) qui m'arrivent l'un par-dessus l'autre.

Les corrections de la *Bovary* m'ont achevé, et j'avoue que j'ai presque regretté de les avoir faites. Tu vois que le sieur Du Camp trouve que je n'en ai pas fait assez. On sera peut-être de son avis ? D'autres trouveront peut-être qu'il y en a trop ?

Ah ! m... !

Je me suis conduit comme un sot en faisant comme les autres, en allant habiter Paris, en voulant publier. J'ai vécu dans une sérénité d'art parfaite tant que j'ai écrit pour moi seul.

Maintenant je suis plein de doutes et de trouble, et j'éprouve une chose nouvelle : écrire m'embête !

Je sens contre la littérature la haine de l'impuissance.

Je dois te scier le dos, mon pauvre vieux, mais je te supplie, à genoux, de me pardonner, car je n'ai personne à qui ouvrir la bouche de tout cela.

Le seul mortel que j'ai vu depuis six semaines est le sieur Nion qui est venu me faire une visite avant-hier, et qui m'a engagé "à travailler, à utiliser mon intelligence, mes lectures, mes voyages" !!!

J'ai su, à propos de Préault (mais ne crois pas

p108

que j'aie rien pris en mauvaise part, je suis d'ailleurs tellement aplati qu'on me cracherait maintenant à la figure que je ne m'en apercevrais pas) ; j'ai su, dis-je, que notre grand sculpteur était venu à Rouen avec Dumesnil, le curieux symboliste, et ils ont dîné chez Delzeuse. Dîner d'artistes.

AU MÊME.

Croisset, fin juillet-début d'août 1856.

Me revoilà à Croisset pour deux mois et dans le re- *Saint Antoine*. Je commence à m'embêter et j'ai hâte d'en être quitte. J'aurai beau faire, ce sera toujours plus étrange que beau. La pâte du style est molle. Quant à l'ensemble, je secoue ma pauvre cervelle pour tâcher d'en faire un, mais... ? Quelle belle soirée j'ai passé vendredi dans les

coulisses du Cirque, en compagnie du coiffeur de ces dames ! Frédéric Lemaître l'avait soûlé et Person l'avait achevé. Il était plus rouge que les boîtes de fard étalées sur la table de toilette, il ruisselait de cold-cream, de sueur et de vin. Les deux quinquets faisaient casse-péter de chaleur. La fenêtre ouverte laissait voir un coin de ciel noir, des costumes de théâtre jonchaient le parquet. Person gueulait dans les mains de l'artiste aviné qui lui tirait les cheveux. J'entendais les danses de la scène et l'orchestre. Je humais toutes sortes d'odeurs de femmes et de décors, le tout mêlé aux rots du perruquier ; énorme, énorme ! Bûche l' *Aveu* , ça ira, je t'en réponds. Je crois que l'horizon politique commence à s'éclaircir. Il

p109

y a assez longtemps que nous sommes ballottés sur une mer orageuse, pour que nous ayons un peu de bon air.

Adieu, pauvre cher vieux bougre.

Tu seras un bien brave homme de m'envoyer la pièce de l' *Incendie* , car j'éprouve un grand besoin de l'apprendre par cœur, afin de la chantonner tout seul dans le silence du cabinet.

AU MÊME.

Croisset, début d'août 1856.

Le *Double incendie* , joint à la haute température qu'il fait, m'ont mis aujourd'hui en gaieté. Je n'étais pas hors de mon lit que je savais le susdit sonnet par cœur et je l'ai tant gueulé que j'en suis harassé ! C'est fort beau, car il m'obsède. Quel rythme ! J'en ai travaillé tout l'après-midi comme un homme. J'ai écrit une page, je fais du neuf et il faut avoir une grande vertu ou un bel entêtement pour poursuivre et parachever une semblable machine, contre laquelle tout le monde se mettra, à commencer par toi, mon vieux.

Tu feras bien de ne pas perdre de vue le jeune La Rounat. Tu sais comme les hommes se métamorphosent dans les changements de fortune. Je ne doute pas de lui, mais... qu'importe. Bref, tâche de le voir de temps à autre sans qu'il y paraisse.

p110

La *Revue de Paris* du 1er août m'a annoncé, mais

incomplètement, en écrivant mon nom sans L.
" *Madame Bovary* (moeurs de province), par Gustave Faubert". C'est le nom d'un épicer de la rue Richelieu, en face le Théâtre Français. Ce début ne me paraît pas heureux ! Qu'en dis-tu ? Je ne suis pas encore paru que l'on m'écorche.
Je t'avertirai quand il faudra que tu ailles chez le jeune Du Camp, ce sera vers le 16 ou le 18. Je ne suis pas dénué de tout pressentiment. Ce sacré "Faubert" m'embête beaucoup plus qu'il ne me révolte.
Je t'envoie un "morceau" dans le genre léger que je te prie de humer délicatement. Tu ne le perdras pas, ça peut servir comme modèle quelque part. Je trouve qu'un semblable fragment peint à la fois l'homme, le pays, la race, et tout un siècle ! Comment la bêtise peut-elle arriver à ce point de délire et le vide à tant de pesanteur !
Je suis gêné en ce moment par la quantité de moustiques et de papillons qui tournent autour de ma lampe, et "l'horizon retentit" sous les trombones et la grosse caisse, bien qu'il soit une heure de nuit. C'est un bastringue à Quevilly. On danse avec acharnement. Comme on doit suer !
J'ai fait (vu le beau temps) descendre dans le jardin les affaires que j'ai rapportées de Nubie. Mon crocodile embaumé se rafraîchit maintenant sur le gazon. Il a revu tantôt le soleil, pour la première fois peut-être depuis trois mille ans ? Pauvre vieux ! La musique qui sonne et crie de l'autre côté lui rappelle-t-elle les fêtes de Bubastis ? Il y rêve, peut-être, dans son bitume ?

p111

AU MÊME.
Croisset, 15 août 1856.
Tu m'as écrit une sacrée lettre qui ne dénote pas un homme gai, mon pauvre vieux. Que veux-tu que j'y réponde, sinon par deux aphorismes de l'homme dont on célèbre aujourd'hui la fête : 1 les grandes entreprises réussissent rarement du premier coup ; 2 le succès appartient aux apathiques. Pas si apathique, pourtant. Il faut un peu se désembourber soi-même.
Va chez le jeune Du Camp à la fin de cette semaine ; c'est mardi prochain que doit avoir lieu, m'a-t-il dit, le grand combat pour l'insertion de la *Bovary*. Tu lui diras tout ce que tu jugeras convenable (je me fie à toi), et que je compte être inséré le 1er septembre, suivant sa promesse.
Je lui ai écrit il y a deux ou trois jours pour le

prier de ne plus m'appeler Faubert sur la première page de la *Revue* où sont imprimés les futurs chefs-d'oeuvre avec le nom des grands hommes en regard, je n'en ai pas reçu de réponse...

Je travaille comme un boeuf à *Saint Antoine*. La chaleur m'excite et il y a longtemps que je n'ai été aussi gaillard. Je passe mes après-midi avec les volets fermés, les rideaux tirés, et sans chemise, en costume de charpentier. Je gueule ! je sue ! c'est superbe. Il y a des moments où, décidément, c'est plus que du délire ! Blague à part, je crois toucher le joint, je finirai par rendre la chose potable, à moins que je n'aie complètement la berlue, ce qui est possible...

p112

Et toi, l' *Aveu* marche-t-il ? quand commencent les répétitions de la *Montarcy* ? Viendras-tu dans nos foyers au commencement de septembre ?
J'ai eu hier la visite du sieur Baudry junior, qui a imité successivement, avec sa bouche, le cor de chasse, le cor d'harmonie, la basse, la contre-basse, le serpent et le trombone. C'est merveilleux. Ce garçon-là est très fort. Tenue des plus négligées. Il porte des souliers de castor comme un bourgeois affecté d'oignons. Il m'a avoué que sa seule passion en ce moment était le "cayeau". Il va l'acheter lui-même au marché et le mange cru. énorme. Cet excès de simplicité m'écrase. Je n'aurais pas été fâché que tu me donnasses quelques détails sur ta rupture avec Durey.
"Aucun des écarts de la lubricité ne m'est indifférent", dit Brissac. Mais tu as adopté un genre de correspondance si expéditif, que te demander des détails sur n'importe quoi c'est se casser le nez contre un mur. Je te ferai seulement observer que voilà trois fois que la présence du poète Philoxène Boyer te sert de prétexte. Cherche maintenant d'autres moyens dramatiques, ne serait-ce que par amour-propre !
ô vieux ! vieux !! Il fut un temps où nous passions chaque semaine vingt-quatre heures ensemble. Puis... Non, je m'arrête ; j'aurais l'air d'une garce délaissée qui gémit.
Adieu, amuse-toi bien, si tu peux. Pioche quand même. Satisfais tes inépuisables ardeurs, emplis ton inconcevable estomac, étale ta monstrueuse personnalité ! C'est là ce qui fait ton charme. Tu es beau ! Je t'aime !

p113

AU MÊME.

Croisset, 25 août 1856.

Je te remercie bien, mon cher vieux, d'avoir parlé à Du Camp de la *Bovary*. Mais je n'en suis pas plus avancé puisque tu ne m'as pas envoyé une solution définitive. Tout ce que je vois, c'est que je ne paraîtrai pas le 1er septembre. Je soupçonne le sieur Pichat d'attendre mon retour au mois d'octobre afin d'essayer encore de me pousser ses corrections. J'ai pourtant sa parole et je la lui rendrai avec un joli remerciement, s'il continue longtemps de ce train-là. Je vais attendre jusqu'au 2 ou 3 septembre, c'est-à-dire qu'au milieu de l'autre semaine, j'écrirai au jeune Du Camp pour savoir, oui ou non, si l'on m'imprime. Je suis harassé de la *Bovary*, et il me tarde d'en être quitte.

Mon ardeur littéraire a considérablement baissé avec la température. Je n'ai rien fait cette semaine. *Saint Antoine*, qui m'avait amusé pendant un mois, m'embête maintenant. Me revoilà n'y comprenant plus rien. Ah ! s... n... de D... ! que j'aurais besoin de toi ! Fais-moi donc le plaisir de me dire si tu viendras à Rouen au mois de septembre et vers quelle époque ? réponds à cette question, une fois n'est pas coutume.

J'ai fait aujourd'hui une grande promenade dans le bois de Canteleu, promenade délicieuse, mon cher monsieur, à cause du beau temps qu'il faisait, mais atroce à cause des souvenirs qui m'obsédaient. J'avais au cœur plus de mélancolies qu'il n'y avait de feuilles aux arbres. J'ai été jusqu'à

p114

Montigny. Je suis entré dans l'église. On disait les vêpres, douze fidèles tout au plus. De grandes orties dans le cimetière et un calme ! un calme ! Des dindons piaulaient sur les tombes et l'horloge râlait !

Il y a dans cette église des vitraux du XVI^e siècle représentant les travaux de la campagne aux divers mois de l'année. Chaque vitrail est tout bonnement un chef-d'œuvre. J'en ai été émerveillé.

Je te ferai voir cela si tu viens.

En rentrant, j'ai senti un grand besoin de manger d'un pâté de venaison et de boire du vin blanc ; mes lèvres en frémissaient et mon gosier séchait. Oui, j'en étais malade. C'est une chose étrange comme le spectacle de la nature, loin d'élever

mon âme vers le Créateur, excite mon estomac.
L'Océan me fait rêver huîtres et la dernière fois
que j'ai passé les Alpes, un certain gigot de
chamois que j'avais mangé quatre ans auparavant, au
Simplon, me donnait des hallucinations. C'est
ignoble, mais c'est ainsi. Aurai-je eu des envies,
moi ! et de piètres !

AU MÊME.

Croisset, 1er septembre 1856.

J'ai d'abord à te dire, mon cher vieux, que tu
es un fort gentil bougre pour m'avoir écrit deux
lettres cette semaine. Enfin ! je sais ce que tu fais !
Tu ne t'imagines pas combien je suis seul sans toi !
et comme je pense chaque dimanche à mes pauvres
dimanches d'autrefois !

p115

Voyons ! es-tu un roquentin ? Viens passer
quinze jours ici. Ma mère t'y invite. Nous finirons
l' *Aveu* et *Saint Antoine*. Il faut qu'il y ait
de l' *Aveu* fabriqué à Croisset. Tu n'as pas une
seule de tes œuvres un peu longue (le *Cœur à*
droite excepté) qui n'ait passé, dans sa
confection, par l'avenue des Tilleuls. Arrive, le
pavillon au bord de l'eau t'attend et tu auras un
jeune chat pour t'y tenir compagnie.

Quoi que tu "en die", je crois que tu comprendras
quelque chose à *Saint Antoine*. Tu verras
au moins mes "intentions". Tu m'aideras à boucher
les trous du plan, à torcher les phrases merdeuses,
et à ressemeler les périodes mollasses, qui
bâillent par le milieu comme une botte décousue.
Je bûche comme un ours. Il y a des jours où je
crois avoir trouvé le joint et d'autres, bien
entendu, où je perds la boule.

No news from the Reviewers ! J'écrirai
après-demain au jeune Maxime de manière à avoir une
réponse formelle et tout de suite, avant la fin de
la semaine.

Tes ordres, seigneur, ont été exécutés : j'ai
gueulé par trois fois tes vingt-quatre alexandrins,
à *une femme perfide*. C'est rythmé, sois
tranquille, et ça sonne ! Je n'ai qu'à te faire deux
observations extrêmement légères (et encore) ; en
voici une (afin de te tirer d'inquiétude) : il me
déplaît qu'un monsieur comme toi mette des mots pour
la rime. (Ah ! gueule ! tant pis ! je m'en f... !) En
conséquence, je blâme "archet vainqueur". Quant
aux deux vers qui suivent, ils sont tout bonnement

sublimes, ainsi que le trait final "le banquet est fini quand j'ai vidé ma tasse", etc. En somme, c'est une très bonne chose.

Tu m'as envoyé aussi une belle phrase de prose en parlant de . "Cette femme était de la pire espèce". - Que c'est large en même temps ! rumine ça ! "J'avais un épagneul, un épagneul superbe ! un chien de la forte espèce."

Quelle espèce que celle qui est la pire !

Blague à part et sans savoir tes raisons, je t'approuve. On ne saurait trop se dépêtrer de l'élément maîtresse. Le mythe de la côte des deux amants est éternel. Tant que l'homme vivra, il aura de la femme plein le dos !

J'ai eu mercredi la visite du philosophe Baudry.

Quel homme ! Il devient tout à fait Scheik. Il avait apporté dans sa poche son bonnet grec dont il a recouvert son chef au déjeuner, parce que "quand il a la tête nue, ça lui donne des étourdissements". - Très beau, du reste ! Il admire sincèrement *La bouche d'ombre* .

Je fais toujours de l'anglais ; nous lisons

Macbeth . C'est là que les images dévorent la pensée ! Quel monsieur ! Quel abus de métaphores ! Il n'y a pas une ligne, et je crois un mot, qui n'en porte au moins deux ou trois. Si je continue encore quelque temps, j'arriverai à bien entendre ledit Shakespeare.

Ce que tu me racontes de ta visite à l'hôpital Saint-Antoine m'a bien ému. Je t'ai vu au milieu des salles et un moment j'ai frissonné sous ta peau. Est-ce drôle et déplorable, de regretter ainsi continuellement les ennuis d'autrefois ?

AU MÊME.

Croisset, 9 septembre 1856.

Si j'ai compris ta lettre, cher vieux, les répétitions de la *Montarcy* doivent commencer. C'est pour le coup que tu vas entrer dans la tablature des auteurs ; tiens-moi au courant de tout, et si tu as besoin de moi, j'arrive quand même, cela va sans dire.

Je t'avouerai que je ne suis nullement fâché de la chute de la pièce d'ouverture. Si on siffle la reprise de la *Bourse* , tant mieux ! Je n'exprimerais pas cette opinion à La Rounat. Mais je crois que, puisqu'il y a cabale contre lui, le

flot aura le temps de passer et que tu n'en sentiras plus les éclaboussures. On se lassera. Rien ne dure ici-bas ; et c'est une raison pour qu'il fasse beau demain s'il a plu aujourd'hui.

J'ai peur que notre ami le Directeur ne se hâte trop et qu'on ne monte ta pièce à la diable ! C'est une oeuvre soignée qu'on ne peut apprendre en huit jours, et faire apparaître au bout de quinze. Il y faut du temps et, je crois, de la recherche, afin de n'en rien perdre. J'entends par là quantité d'effets scéniques dont toi-même ne te doutes pas. Je casse-pète tellement d'envie de voir la première représentation que je passe bien à y rêver, tous les jours, une grande heure pour le moins. Je vois ta mine pâle et gonflée, sous un quinquet...

p118

La Rounat effrayé... Narcisse au quinzième plan !... J'entends gronder les vers et les applaudissements partir. Tableau. Serai-je rouge, moi ! quelle coloration ! et comme ma cravate me gênera !... Quant à la *Bovary* (que j'oublie quelque peu, grâce au ciel, entre ta pièce qui s'avance et *Saint Antoine* qui se termine), j'ai reçu de Maxime un mot où il me prévient que ça paraîtra "le 1er octobre sans faute, j'espère". Ce j'espère m'a l'air gros de réticences. En tout cas son billet est un acte de politesse, il m'est arrivé juste le 1er septembre, jour où je devais paraître. Je vais lui répondre cette semaine en lui rappelant modestement que voilà déjà cinq mois de retard... rien que ça ! Depuis cinq mois, je fais antichambre dans la boutique de ces messieurs. Je suis sûr que l'ami Pichat voudrait me pousser encore quelques-unes de ses intelligentes corrections.

J'ai reçu hier une lettre de mon vénérable père Maurice Schlésinger où il m'annonce le mariage de sa fille avec un architecte de Stuttgart, grand artiste, fort riche. Superbe affaire, joie générale, et il m'invite à la noce. Ma pénurie me forcera à inventer une blague quelconque, ce que je regrette fort. Le sentimental et le grotesque me conviaient à ce petit voyage. Aurais-je bu ! et aurais-je rêvé à ma jeunesse ! Ce mariage d'une enfant que j'ai connue à quatre mois m'a mis hier un siècle sur les épaules. J'en ai été si triste que je n'ai pu rien faire de la journée ; le manque d'argent y était aussi pour beaucoup. J'ai déjà refusé d'aller passer un mois à Toulon chez Cloquet pour les mêmes motifs. Depuis le mois de juillet, j'ai payé quatre mille francs, et j'aime

mieux ne pas entamer maintenant mes modiques revenus, afin de ne pas trop tirer le diable par la queue cet hiver. Et on dira que je ne suis pas un homme raisonnable ! N'importe, cette noce à Bade me passe près du cœur !

"Motus là-dessus", comme dirait Homais. Ce sont de ces saletés dont on prive le public avec plaisir. Il faut toujours faire belle contenance. Dans ce cher Paris, il est permis de crever de faim, mais on doit porter des gants, et c'est pour avoir des gants que je m'abstiens d'une distraction qui me ferait du bien à l'estomac, au cœur, et conséquemment à la tête.

Quant au *Saint Antoine*, je l'arrête provisoirement et, tandis que je suis à analyser deux énormes volumes sur les Hérésies, je rêve comment faire pour y mettre des choses plus fortes. Je suis agacé de la déclamation qu'il y a dans ce livre. Je cherche des effets brutaux. Pour ce qui est du plan, je n'y vois plus rien à faire. J'aurais bien besoin de tes conseils, des dramatiques surtout. Adieu, cher vieux, je m'ennuie de toi à crever depuis que tu m'as dit que peut-être tu viendrais.

AU MÊME.

Croisset, 16 septembre 1856.

Tu as donc eu aujourd'hui, pauvre vieux ! ta première journée d'auteur dramatique ! Enfin ! J'ai bien pensé à toi tout l'après-midi, et ce soir

surtout. Il me déplaisait de ne pas connaître les lieux. J'ai eu une aperception très nette de ta figure écoutant, et de celle de La Rounat. Quant aux autres, elles étaient fort vagues, ne connaissant point le personnel de l'Odéon.

Comment la chose s'est-elle passée ? détails ! archi-détails ! si tu as le temps, car je vais commencer à te respecter et je suis le premier à te dire qu'il ne faut pas démordre de la place. Surveille tout impitoyablement, jusqu'aux ouvreuses de loges, comme Meyerbeer.

C'est donc dans deux mois ! j'en ai la gorge sèche d'avance ! nous avons passé la soirée, ma mère et moi, à causer de la première.

Le temps a été très beau aujourd'hui, bon signe ; et maintenant la lune brille en plein dans le ciel tout bleu. Je pense à nos anciens dimanches déjà

si loin. Ce but dont nous parlions, le voilà bientôt atteint, pour toi, du moins... Quand tu reviendras dans ce cabinet de Croisset où ton ombre plane toujours, tu seras un homme consacré, connu, célèbre,... la tête m'en tourne.

J'arriverai à Paris dans cinq semaines, vers le 20 octobre. Tu seras en pleines répétitions. Avec quelle frénésie je me précipiterai du boulevard à l'Odéon ! L'ami La Rounat fait bien les choses, à ce qu'il paraît. Il me semble, jeune homme, quoi que tu en dises, qu'il ne serait pas mal de refourrer des vers dans la *Revue de Paris*. Soyons larges ou, si tu aimes mieux, soyons fins ; tant que nous n'aurons pas un carrosse, faisons semblant de ne point remarquer les éclaboussures. Mais dès que nous aurons le c... assis dans le berlingot de la gloire, écrasons sans pitié les drôles qui... etc.

p121

Que devient l' *Aveu* au milieu de tout cela ?
Je ne t'ai pas dit qu'il y aura mardi prochain
quinze jours qu'en conduisant M Cloquet au
chemin de fer, j'ai aperçu sur sa porte, nez au
vent, corsée raide, et enharnachée de breloques et
de lorgnon, cette vénérable Mme G. /l'ay ri à
part moi, me remémorant les paillardises de cette
tant pute tavernière.

Décidément, la journée était aujourd'hui au
théâtre. J'ai eu la visite de Baudry (junior), qui
allait chez Deschamps pour lui vendre des costumes.
On joue la comédie chez M Deschamps, et des
comédies de lui, ça doit être fort !

Adieu, mon cher monsieur, je n'ai absolument
rien à te dire, si ce n'est que je t'embrasse et qu'il
m'ennuie démesurément de ta personne. Mais ne
bouge pas de Paris, maintenant. Il faut être au
poste.

à ERNEST CHEVALIER.

Croisset, 21 septembre 1856.

MON CHER VIEUX,

Je me rendrais avec bien du plaisir à ton invitation
si je n'étais maintenant un homme fort
affairé . Car tu sauras que je suis présentement
sous la presse. Je perds ma virginité d'homme inédit
de jeudi en huit, le 1er octobre. Que la Fortune
Virile (celle qui dissimulait aux maris les défauts
de leur femme) me soit favorable ! et que le bon
public n'aperçoive en moi aucun vice, tel que
gibbosité trop forte ou infection d'haleine !

Je vais pendant trois mois consécutifs emplir

une bonne partie de la *Revue de Paris*. Quand la chose aura paru en volume, il va sans dire que le premier exemplaire te sera adressé.

Je veux, de plus, avoir fini avant trois semaines (vers le 15, époque où je m'en retourne à Paris) une ancienne ratatouille que j'ai quittée, reprise, et qui me trouble beaucoup et dont je veux également *doter mon pays* cet hiver. C'est une oeuvre catholique, cabalistique, mythologique et fort assommante, je crois, car j'en suis assommé, et j'ai hâte d'en être quitte.

Voilà pourquoi, pauvre cher vieux, je n'irai pas (et à mon regret) humer l'air au CHâteau-Gaillard, et passer quelques jours dans ton excellente famille que je ne vois jamais, à laquelle je pense souvent, et dont ma mère et moi nous causons maintes fois, au coin du feu, tout en remuant les anciens souvenirs.

Mais toi, mon bon, ne peux-tu venir avec Mme Chevalier "un tantinet céans", comme dirait "le garçon" ? Ma mère m'a bien chargé de te rappeler que nous avons deux lits dans une chambre. Tu sais si tu nous ferais plaisir. Donc, je n'insiste pas davantage.

Il me semble que Metz est moins loin de Paris que Lyon. Mets bien cette adresse dans la gibecière de la mémoire, comme disait le père Montaigne : boulevard du Temple, 42.

Adieu, vieux, amitiés et embrassades à tous les tiens. Respect aux dames, et à toi la meilleure poignée de main de ton vieux camarade.

à LOUIS BOUILHET.

Croisset, 23 septembre 1856.

Il me semble, mon cher monsieur, que tu es en ébullition, ça commence à marcher ! Nom d'un bonhomme, que je voudrais être aux répétitions ! Je compte les jours ! Dans un mois, je serai à Paris et je ne te quitte plus. Merci du billet de répétition. Quoique je n'y aie rien compris, il m'a fait un grand plaisir. Les signes cabalistiques dont il est orné ont ajouté à mon respect.

Janin m'épate. "Fait trop vite" est charmant dans la bouche d'un tel monsieur, dont les âneries empliraient un volume. Ah ! nous en avons vu de belles, et nous en verrons encore. Il m'a l'air tout à fait fossile, maintenant, ce bon Janin. Porte

tes vers à la *Revue de Paris* ; il faut faire "feu des quatre pieds".
J'ai reçu, jeudi, une lettre de Maxime qui m'annonce que je paraîs le 1er octobre. Toute la première partie est envoyée à l'imprimerie. Je ne recevrai pas les épreuves. Il se charge de tout et me jure de tout respecter. Devant une pareille promesse, je me suis tu, bien entendu. Il était temps ! je commençais à être passablement agacé.

p124

Voilà ! il me semble que l'hiver s'annonce assez bien.
Je ne te parle pas du *Saint Antoine* et je ne te le montrerai qu'après la *Montarcy* jouée (...). J'y travaille toujours et je développe le personnage principal de plus en plus. Il est certain que maintenant on voit un plan, mais bien des choses y manquent. Quant au style, tu étais bien bon d'appeler cela une foirade de perles. Foirade, c'est possible, mais pour des perles, elles étaient rares.
J'ai tout récrit, à part peut-être deux ou trois pages.
Vers quelle époque du mois de novembre penses-tu être joué ?
Tu as oublié de m'envoyer le titre du livre de l'abbé Constant sur la magie, je l'attends dimanche prochain.
Je fais toujours de l'anglais. Dans six mois si je continue, je lirai Shakespeare à livre ouvert.
à LAURENT-PICHAT.
Croisset, jeudi soir, 1856 2 octobre.
CHER AMI,
Je viens de recevoir la *Bovary* et j'éprouve tout d'abord le besoin de vous en remercier (si je suis grossier, je ne suis pas ingrat) ; c'est un service que vous m'avez rendu en l'acceptant telle qu'elle est, et je ne l'oublierai pas.

p125

Avouez que vous m'avez trouvé et que vous me trouvez encore (plus que jamais peut-être) d'un ridicule véhément ? J'aimerai un jour à reconnaître que vous avez eu raison ; je vous promets bien qu'alors je vous ferai les plus basses excuses.
- Mais comprenez, cher ami, que c'était avant tout un *essai* que je voulais tenter ; pourvu que

l'apprentissage ne soit pas trop rude !
Croyez-vous donc que cette ignoble réalité,
dont la reproduction vous dégoûte, ne me fasse
tout autant qu'à vous sauter le cœur ? Si vous me
connaissiez davantage, vous sauriez que j'ai la vie
ordinaire en exécration. Je m'en suis toujours
personnellement écarté autant que j'ai pu. Mais
esthétiquement, j'ai voulu, cette fois, et rien que
cette fois, la pratiquer à fond. Aussi, ai-je pris la
chose d'une manière héroïque, j'entends minutieuse,
en acceptant tout, en disant tout, en peignant
tout, expression ambitieuse.

Je m'explique mal, mais c'en est assez pour
que vous compreniez quel était le *sens* de ma
résistance à vos critiques, si judicieuses qu'elles
soient. Vous me refaisiez un autre livre.
Vous heurtiez la poétique interne d'où découlait
le type (comme dirait un philosophe) sur
lequel il fut conçu. Enfin, j'aurais cru manquer à
ce que je me dois et à ce que je vous devais, en
faisant un acte de déférence et non de conviction.
L'Art ne réclame ni complaisance ni politesse,
rien que la foi, la foi toujours et la liberté. Et
là-dessus, je vous serre cordialement les mains.
Sous l'arbre improductif aux rameaux toujours
verts, tout à vous.

p126

à MADAME MAURICE SCHLÉSINGER.
Croisset, 2 octobre 1856.
CHÈRE MADAME,
Pardonnez-moi d'abord un mouvement d'égoïsme :
votre charmante et si affectueuse lettre
m'est arrivée hier, le *jour même* et juste au moment
de mon *début*.
Cette coïncidence m'a étrangement remué. N'y
a-t-il pas là un "curieux symbolisme", comme on
dirait en Allemagne ?
Voilà même pourquoi je ne puis (comme je
l'avais d'abord espéré) me rendre aux noces de
Mlle Maria. Je vais être fort occupé jusqu'à la fin
de décembre, époque où j'en serai quitte avec la
Revue de Paris. Mais comme avec vous j'ai toutes
mes faiblesses, je ne veux pas que vous me lisiez
dans un journal, par fragments et avec quantité
de fautes d'impression.
Vous ne recevrez donc la chose qu'en volume.
Mais le premier exemplaire sera pour vous. - Causons
de choses plus sérieuses. - Je m'associe *du plus*
profond de l'âme aux souhaits de bonheur que
vous faites pour votre chère enfant, moi qui suis

certainement sa plus vieille connaissance. Car je me la rappelle à trois mois sur le quai de Trouville, au bras de sa bonne, et tambourinant contre les carreaux pendant que vous étiez à table dans le coin, à gauche. Il y avait eu un bal par souscription et une couronne en feuilles de chêne

p127

était restée suspendue au plafond... Vous rappelez-vous ce soir de septembre où nous devions tous nous promener sur la Touques quand, la marée survenant, les câbles se sont rompus, les barques entre-choquées, etc... Ce fut un vacarme affreux et Maurice qui avait rapporté de Honfleur, et à pied, un melon gigantesque sur son épaule, retrouva de l'énergie pour crier plus fort que les autres. J'entends encore sa voix vous appelant dans la foule : "Za !... za !..."

Jamais non plus je n'oublierai votre maison de la rue de Grammont, l'exquise hospitalité que j'y trouvais, ces dîners du mercredi, qui étaient une vraie fête dans ma semaine.

Pourquoi donc faut-il qu'habitent maintenant Paris, j'y sois privé de vous ? Souvent je passe chez Brandus pour avoir de vos nouvelles et l'on me répond invariablement "Toujours à Bade !".

Avez-vous donc quitté la France tout à fait ?

N'y reviendrez-vous pas ?

Elle n'est guère aimable, maintenant, cette pauvre France, c'est vrai, ni noble surtout, ni spirituelle ; mais enfin !... c'est la France !

Quant à moi, l'année ne se passera pas sans que je vous voie, car je trouve stupide de vivre constamment loin de ceux qui nous plaisent. N'a-t-on pas autour de soi assez de crétins et de gredins ?

- Vous me préviendrez, n'est-ce pas, chère Madame, quand il faudra que je vous expédie (si je ne vous l'apporte auparavant) l'eau du Jourdain.

p128

Il y a des gens (ceci pour vous donner une idée des *bourgeois actuels*) qui m'avaient conseillé de l'envoyer à S M l'empereur Napoléon III pour en baptiser le prince impérial. Mais je la gardais toujours sans trop savoir pourquoi, sans doute dans le vague pressentiment d'un meilleur usage ; en effet, votre petit-fils me sera plus cher qu'un

enfant de roi.

à propos de vieillesse (c'est ce mot de petit-fils qui me l'amène), vous me parlez de vos cheveux ! Je ne puis, moi, vous rien dire des miens, car me voilà bientôt privé de cet appendice. J'ai considérablement vieilli, sans avoir trop rien fait pour cela cependant. Ma vie a été fort plate - et sage

-
d'actions du moins. Quant au dedans, c'est autre chose ! Je me suis *usé sur place*, comme les chevaux qu'on dresse à l'écurie ; ce qui leur casse les reins. Système Baucher.

Allons ! adieu. Encore mille voeux pour Maria ! Qu'elle rencontre dans cette union une sympathie solide et inaltérable ! Que sa vie soit pleine de joies calmes et continues, qu'elle en trouve à tous ses pas comme des violettes sous l'herbe et qu'elle les ramasse toutes ! Qu'elle n'en perde aucune ! Qu'il n'y ait autour d'elle que bonnes pensées et bons visages ! Que tout soit bien-être, respect, caresses, amour ! Que le devoir lui soit facile, l'existence légère, l'avenir toujours beau ! Donnez-lui, de ma part, sur la joue droite, *un baiser de*

p129

mère ; que Maurice lui donne, sur la gauche, *un baiser de père*. Et croyez bien, chère Madame, à l'inaltérable attachement de votre tout dévoué qui vous baise affectueusement les mains.

Ma mère se joint à moi pour vous féliciter et remercie bien M Schlésinger de son souvenir. Du 18 octobre au mois de mai à Paris, boulevard du Temple, 42.

à LOUIS BOUILHET.

Croisset, 5 octobre 1856.

Mon CHER VIEUX,

Donne-moi un conseil, et tout de suite. J'ai reçu, ce matin, une lettre de Frédéric Baudry, qui me prie, dans les termes les plus convenables, de changer dans la *Bovary* le *Journal de Rouen* en : *Le progressif de Rouen*, ou tel autre titre pareil. Ce bougre-là est un bavard, il a conté la chose au père Sénard et à ces messieurs du journal eux-mêmes.

Mon premier mouvement a été de l'envoyer promener ; d'autre part, la susdite feuille a fait hier, pour la *Bovary*, une réclame très obligeante. Mais c'est si beau, le "Journal de Rouen" dans la *Bovary* ! Après ça, c'est moins beau à Paris et le *Progressif* fera peut-être autant d'effet ? Je suis dévoré d'incertitude. Je ne sais que faire. Il me

semble qu'en cédant je fais une couillonnade atroce.
Réfléchis, ça va casser le rythme de mes pauvres
phrases ! C'est grave.

p130

Quant à moi, la vue de mon oeuvre imprimée
a achevé de m'abrutir. Elle m'a paru des plus
plates. Je n'y vois que du noir. Ceci est textuel.
ç'a été un grand mécompte, et il faudrait que le
succès fût bien étourdissant pour couvrir la voix
de ma conscience qui me crie : "Raté".
Il n'y a qu'une chose qui me console, c'est la
pensée de ton succès, et puis l'espoir (mais j'en
ai déjà tant eu, d'espoirs !) que *Saint Antoine*
a maintenant un plan ; cela me semble beaucoup
plus sur ses pieds que la *Bovary*.
Non ! s... n... de D... ! ce n'est pas pour que
tu me renvoies des compliments, mais je ne suis
pas gai là-dessus, ça me semble petit "et fait pour
être médité dans le silence du cabinet". Rien qui
enlève et brille de loin. Je me fais l'effet d'être
"fort en thème". Ce livre indique beaucoup plus
de patience que de génie, bien plus de travail que
de talent. Sans compter que le style n'est déjà pas
si raide ; il y a bien des phrases à recaler ;
plusieurs pages sont irréprochables, je le crois, mais
ça ne fait rien à l'affaire.
Songe à cette histoire du *Journal de Rouen*.
Mets-toi à ma place. N'en dis rien à Du Camp,
jusqu'à ce que nous ayons pris un parti ; il serait
d'avis de céder, probablement. Mets-toi au point
de vue de l'absolu et de l'Art.
Tu dois rire de pitié sur mon compte, mais je
suis complètement imbécile.
Adieu ; réponds-moi immédiatement.

p131

à JULES DUPLAN.
Croisset Samedi soir 11 octobre 1856.
Votre bonne lettre, que j'ai reçue ce matin, m'a
causé un grand plaisir. Vous savez le cas que je
fais de votre goût ; c'est vous dire que "votre
suffrage m'est précieux" (style Homais). - Homais
à part, je suis enchanté que la chose vous botte.
Je voudrais bien que tous mes lecteurs vous
ressemblassent !
Nous causerons de tout cela à la fin de la semaine

prochaine. Venez chez moi, dimanche 19, à 11 heures selon la vieille coutume. Vous déjeunerez avec le philosophe Baudry.

La première lecture de mon oeuvre imprimée m'a été, contrairement à mon attente, extrêmement désagréable. Je n'y ai remarqué que les fautes d'impression, trois ou quatre répétitions de mots qui m'ont choqué, et une page où les *qui* abondaient ; - quant au reste, c'était *du noir* et rien de plus.

Je me remets peu à peu, mais *ça m'avait porté un coup* ! Pichat m'a écrit pour me dire qu'il comptait sur un succès. On revient, mon bon, on revient, - on change un tantinet de langage. J'ai, cet automne, beaucoup travaillé à ma vieille toquade de *Saint Antoine* ; c'est récrit à neuf d'un bout à l'autre, considérablement diminué,

p132

refondu. J'en ai peut-être encore pour un mois de travail. Je n'aurai le coeur léger que lorsque je n'aurai plus sur les épaules cette satanée oeuvre, qui pourrait bien me traîner en cour d'assises - et qui à coup sûr me fera passer pour fou. - N'importe ! une si légère considération ne m'arrêtera pas.

Je ne sais trop ce que j'écrirai cet hiver (le drame de Bouilhet va d'abord me prendre du temps) ; je suis plein de projets, mais l'enfer et les mauvais livres sont pavés de belles intentions.

à MAURICE SCHLÉSINGER.

Paris, 1856 2e quinzaine d'octobre.

Excusez-moi, mon cher Maurice, il m'est *impossible* - archi-impossible, complètement impossible, d'être jeudi à Baden, ni de m'absenter de Paris pendant une journée, d'ici un grand mois. J'ai d'abord considérablement d'épreuves à corriger, puis *tous les jours* je passe les après-midi à l'Odéon, pour surveiller les répétitions d'un grand drame en cinq actes et en vers qui n'est malheureusement pas de moi, mais qui m'intéresse plus que s'il était de moi - L'auteur est mon ami Bouilhet que vous avez vu chez ma mère. C'est une oeuvre considérable, une question de vie ou de mort pour lui ; - la direction fonde dessus de grandes espérances, et nous aurons, je crois, un très beau succès. Mais il y a bien à faire encore, et quantité de choses à trouver comme mise en scène.

p133

Quant à moi, cher ami, vous apprendrez avec plaisir que mon affaire marche *très bien*. J'ai de toutes façons lieu d'être extrêmement satisfait - jusqu'ici du moins. Les deux premiers numéros de mon roman ont déjà fait quelque sensation parmi la gent de lettres - et un éditeur m'est venu faire des propositions... qui ne sont pas indécentes. Je vais donc gagner de l'argent ; grande chose ! chose fantastique ! - et qui ne me sera pas désagréable par le temps de misère (et de misères) qui court.

Est-ce que Mme X (car je ne sais pas le nom de dame de Maria) ne viendra pas faire un petit voyage à Paris avec son époux ? Les accompagnerez-vous ?

J'aurais bien du plaisir à vous recevoir dans mon petit appartement du boulevard du Temple, et à deviser avec vous, coudes sur la table. J'ai deux fauteuils dans mon cabinet. Je ne puis vous en offrir qu'un au coin du feu ; c'est bien le moins qu'on partage avec ses amis.

Adieu, mon cher Maurice. J'espère que mon souvenir vous arrivera à temps, et que vous recevrez mon dernier souhait sur le seuil de votre maison, au moment où vous le franchirez pour conduire votre chère fille à l'église.

Mille cordialités ; tout à vous.

Votre ancien ami, Janin, est très satisfait du commencement de mon bouquin, et m'a envoyé, par un tiers, des mots fort aimables.

p134

à MADAME ROGER DES GENETTES.

Octobre ou novembre 1856.

CHÈRE MADAME,

Je viens de recevoir votre charmante lettre qui a bien couru avant de m'arriver. Enfin je l'ai et elle me réjouit fort. Vous savez le cas que je fais de votre goût ; c'est vous dire, chère Madame, que vous avez

Chatouillé de mon coeur l'orgueilleuse faiblesse.

Ai-je été vrai ? Est-ce ça ? J'ai bien envie de causer longuement avec vous (mais quand et où ?) sur la théorie de la chose. On me croit épris du réel, tandis que je l'exècre ; car c'est en haine du réalisme que j'ai entrepris ce roman. Mais je n'en déteste pas moins la fausse idéalité dont nous sommes bernés par le temps qui court. Haine aux Almanzor comme aux Jean Couteaudier ! Fi des Auvergnats et des coiffeurs !

En choquerai-je d'autres ? Espérons-le ! Une dame fort légère m'a déjà déclaré qu'elle ne laisserait pas sa fille lire mon livre, d'où j'ai conclu que j'étais extrêmement moral.

La plus terrible *farce* à me jouer, ce serait de me décerner le prix montyon. Quand vous aurez lu la fin, vous verrez que je le mérite.

Je vous prie, néanmoins, de ne pas me juger là-dessus. La *Bovary* a été pour moi une affaire de parti pris, un thème. Tout ce que j'aime n'y est

p135

pas. Je vous donnerai dans quelque temps quelque chose de plus relevé dans un milieu plus propre.

Adieu, ou plutôt à bientôt. Permettez-moi de baisser vos mains qui m'écrivent de si jolies choses et de si flatteuses, et de vous assurer que je suis (sans aucune formule de politesse) tout à vous.

à LOUIS BONENFANT.

Paris, vendredi soir 12 décembre 1856.

Vous êtes parfaitement en droit de me considérer comme un polisson, puisque je n'ai pas encore, cher cousin, répondu à ton aimable lettre. Mais j'ai été fort affairé depuis un mois. L'emploi de chef de claque n'est pas un métier de *faignant* ! Enfin ! c'est une affaire terminée, et vaillamment.

Notre ami Bouilhet est maintenant considéré comme un poète de haute volée parmi les gens de lettres, et quelque peu dans le public aussi. Toute la presse a chanté son éloge à qui mieux mieux. Sa pièce en est maintenant à la trentième représentation, et l'empereur ira la semaine prochaine.

Quant à moi, mes chers amis, je n'ai pas non plus lieu de me plaindre. La *Bovary* marche au delà de mes espérances. Les femmes seulement me regardent comme "une horreur d'homme". On trouve que je suis trop vrai. Voilà le fond de l'indignation. Je trouve, moi, que je suis très moral et que je mérite le prix Montyon, car il découle

p136

de ce roman un enseignement clair, et si "la mère ne peut en permettre la lecture à sa fille", je crois bien que des maris ne feraient pas mal d'en permettre la lecture à leur épouse. Je t'avouerai, du reste, que tout cela m'est

parfaitement indifférent. La morale de l'Art consiste dans sa beauté même, et j'estime par-dessus tout d'abord le style, et ensuite le Vrai. Je crois avoir mis dans la peinture des moeurs bourgeoises et dans l'exposition d'un caractère de femme naturellement corrompu, autant de littérature et de convenances que possible, une fois le sujet donné, bien entendu.

Je ne suis pas près de recommencer une pareille besogne. Les milieux communs me répugnent et c'est parce qu'ils me répugnent que j'ai pris celui-là, lequel était archi-commun et anti-plastique. Ce travail aura servi à m'assouplir la patte ; à d'autres exercices maintenant.

Je ne vois rien du tout de neuf à vous dire. Il fait un temps atroce. On patauge dans le macadam et les nez commencent à bleuir.

à LAURENT-PICHAT.

Entre le 1er et le 15 décembre 1856.

MON CHER AMI,

Je vous remercie d'abord de vous mettre hors de cause ; ce n'est donc pas au poète Laurent-Pichat que je parle, mais à la *Revue*, personnage

p137

abstrait, dont vous êtes l'interprète. Or, voici ce que j'ai à répondre à la *Revue de Paris* :

1 Elle a gardé pendant trois mois *Madame Bovary*, en manuscrit, et, avant d'en imprimer la première ligne, elle devait savoir à quoi s'en tenir sur ladite oeuvre. C'était à prendre ou à laisser.

Elle a pris, tant pis pour elle ;

2 Une fois l'affaire conclue et acceptée, j'ai consenti à la suppression d'un passage fort important, selon moi, parce que la *Revue* m'affirmait qu'il y avait danger pour elle. Je me suis exécuté de bonne grâce ; mais je ne vous cache pas (c'est à mon ami Pichat que je parle) que ce jour-là, j'ai regretté amèrement d'avoir eu l'idée d'imprimer.

Disons notre pensée entière ou ne disons rien ;

3 Je trouve que j'ai déjà fait beaucoup et la *Revue* trouve qu'il faut que je fasse encore plus.

Or je ne ferai rien, pas une correction, pas un retranchement, pas une virgule de moins, rien, rien !... Mais si la *Revue de Paris* trouve que je la compromets, si elle a peur, il y a quelque chose de bien simple, c'est d'arrêter là *Madame Bovary* tout court. Je m'en moque parfaitement.

Maintenant que j'ai fini de parler à la *Revue*, je me permettrai cette observation, ô ami :

En supprimant le passage du fiacre, vous

n'avez rien ôté de ce qui scandalise, et en supprimant, dans le sixième numéro, ce qu'on me demande, vous n'ôterez rien encore.

p138

Vous vous attaquez à des détails, c'est à l'ensemble qu'il faut s'en prendre. L'élément brutal est au fond et non à la surface. On ne blanchit pas les nègres et on ne change pas le *sang* d'un livre. On peut l'appauvrir, voilà tout.

Il va sans dire que si je me brouille avec la *Revue de Paris*, je n'en reste pas moins l'ami de ses rédacteurs.

Je sais faire, dans la littérature, la part de l'administration.

Tout à vous.

à THÉOPHILE GAUTIER.

Croisset Mercredi, 17 décembre 1856.

CHER VIEUX MAÎTRE,

Je viens de renvoyer les épreuves à Ducessois.

Tu les liras, nonobstant. J'ai effacé le bouquet de poils entre les seins, qui horripile l'homme de goût nommé Bouilhet. Ai-je bien fait ?

Si tu avais quelque observation grave à me communiquer, mon adresse est à Croisset, près Rouen.

Adieu, cher vieux, mille poignées de main et de la part du sieur Bouilhet aussi, qui maintenant partage ma solitude.

à toi.

1857 T 4

p139

à ÉDOUARD HOUSSAYE.

Décembre 1856 ou Janvier 1857.

MON CHER AMI,

Je vous ai apporté les épreuves, j'aurais désiré que Théo les lût. Il y a une phrase peut-être indécente ??? Problème ! question ! C'est à la troisième page, le mot *phallus* s'y trouve. Il est bien à sa place. Si vous avez peur, voici comment il faut arranger la chose : "On a trouvé qu'ils ressemblaient..." à bien des choses. ô chaste impudent ! etc.

Je supprime un mot et une phrase d'une ligne ;

faites comme il vous plaira.

à SON FRÈRE ACHILLE.

Paris 1er janvier 1857, 10 heures du soir.

Merci de ta lettre, mon cher ami. Voici où j'en suis :

On a remué ciel et terre ou, pour mieux dire,
toutes les hautes fanges de la capitale ; j'ai fait
de belles études de moeurs !!!

Mon affaire est une *affaire politique*, parce qu'on
veut à toute force exterminer la *Revue de Paris*,
qui agace le pouvoir ; elle a déjà eu deux
avertissements, et il est très habile de la supprimer
à son troisième délit pour attentat à la religion ! car
ce qu'on me reproche surtout, c'est une Extrême-Onction

p140

copiée dans le *Rituel de Paris*. Mais ces
bons magistrats sont tellement ânes qu'ils ignorent
complètement cette religion dont ils sont les
défenseurs ; mon juge d'instruction, M Treilhard,
est un juif et c'est lui qui me poursuit ! Tout
cela est d'un grotesque sublime.

Quant à lui, Treilhard, je te prie et au besoin
te défends, cher frère, de rien lui écrire, tu me
compromettras ; tiens-toi pour averti.

J'ai été jusqu'à présent très beau, ne nous
dégradons pas.

Mon affaire va être arrêtée probablement cette
nuit, par une dépêche télégraphique venue de la
province ; cela va tomber sur ces messieurs sans
qu'ils sachent d'où, ils sont tous capables de
mettre leurs cartes chez moi demain soir.

Je vais devenir le lion de la semaine, toutes les
hautes garces s'arrachent la *Bovary* pour y trouver
des obscénités qui n'y sont pas.

Je dois demain voir M Rouland et le directeur
général de la police.

On me fait de très belles propositions au *Moniteur*
en même temps. Comprends-tu ?

Mon affaire est très compliquée, et ce qu'il y a
de plus étranger à la persécution que l'on me fait
subir, c'est moi et mon livre ; je suis un prétexte ;
il s'agit pour moi de sauver (cette fois) la *Revue
de Paris* ... à moins que la *Revue* ne m'entraîne
avec elle.

Blanche, Florimont, etc., etc., s'occupent de
moi, je ne rencontre partout qu'une extrême
bienveillance.

p141

à l'heure où tu recevras ceci, mon affaire sera probablement finie ; mais comme elle peut cependant traîner, fais écrire de Rouen à Paris, par qui tu jugeras convenable, mais n'écris rien, toi.

Je t'embrasse.

Ton frère.

AU MÊME.

Paris Samedi matin, 10 heures 3 janvier 1857.

Merci d'abord de la proposition, mais il est complètement inutile que tu te déranges. Et puis, pardonne-moi l'incohérence de mes lettres, je suis tellement ahuri, harcelé, fatigué, que je dois souvent dire des bêtises. Voilà trois jours que je n'arrête pas, je dîne à 9 heures du soir, et j'ai régulièrement pour une vingtaine de francs de voiture. Tout ce que tu as fait est bien. L'important était et est encore de faire peser sur Paris par Rouen. Les renseignements sur la position influente que notre père et que toi a eue et as à Rouen sont tout ce qu'il y a de meilleur ; on avait cru s'attaquer à un pauvre bougre, et quand on a vu d'abord que j'avais de quoi vivre, on a commencé à ouvrir les yeux. Il faut qu'on sache au Ministère de l'Intérieur que nous sommes, à Rouen, ce qui s'appelle *une famille*, c'est-à-dire que nous avons des racines profondes dans le pays, et qu'en m'attaquant, pour immoralité surtout, on blessera beaucoup de monde. J'attends de grands effets de la lettre du préfet au Ministre de l'Intérieur.

p142

Je te dis que c'est une affaire politique. On a voulu deux choses : me couler net et *m'acheter* ; je te le confie dans le tuyau de l'oreille. Mais les propositions que l'on m'a faites au *Moniteur* coïncident trop avec ma persécution, pour qu'il n'y ait pas là-dessous une intention, un plan. Il était fort habile de supprimer un journal politique pour attaque aux bonnes moeurs et à la religion ; on a pris le premier prétexte venu, et on a cru que l'homme à qui on s'attaquait n'avait aucunes relations ; or ces messieurs de la justice sont tellement embêtés des *grandes dames* (sic) que nous leur avons expédiées qu'ils n'y comprennent plus rien ; que les recommandations de B viennent par-dessus. Le Directeur des Beaux-Arts, chamarré de croix et en uniforme, m'a hier abordé devant deux cents personnes au Ministère d'état, pour me congratuler sur la *Bovary* ; ç'a été la scène

des comices entre Tuvache et Lieuvain, etc., etc.
Sois sûr, cher frère, que je suis maintenant considéré
comme un *môssieu*, de toutes façons. Si je m'en
tire (ce qui me paraît très probable), mon livre
va se vendre véritablement bien !
C'est probablement ce soir qu'il sera décidé,
oui ou non, si je passe en justice. N'importe ! soigne
le préfet et ne t'arrête que quand je te le dirai.
Pense à M Levavasseur (député), Franck-Carré,
Barbet, Me Cibiel.
Tout cela pour le Ministre de l'intérieur (Sûreté
générale, dont le directeur est Collet-Maigret).
On a fait bien suffisamment pour le Ministère de la
Justice.
Adieu. Ai-je été clair ? Tout à toi, je t'embrasse.
Ton frère.

p143

Tâche de faire dire *habilement* qu'il y aurait
quelque danger à m'attaquer, à *nous* attaquer,
à cause des élections qui vont venir.
AU MÊME.
Paris, 4 ou 5 janvier 1857.
Je rentre après 21 francs de coupé, je crois que
tout va s'arranger. La seule chose réellement
influente sera le nom du père Flaubert, et la peur
qu'une condamnation n'indispose les Rouennais dans
les futures élections. On commence à se repentir
au Ministère de l'Intérieur de m'avoir attaqué
inconsidérément. Bref, il faut que le préfet,
M Leroy et M Franck-Carré écrivent directement au
Directeur de la Sûreté générale quelle influence
nous avons et combien ce serait irriter la moralité
du pays. C'est une affaire purement politique dans
laquelle je me trouve engrené. Ce qui arrêtera,
c'est de faire voir les *inconvénients politiques*
de la chose.
Ne menace pas, bien entendu, mais dis seulement
et tâche que les plus hauts fonctionnaires du
département écrivent, directement, et le plus vite
possible.
M Treilhard y met (je crois) de la complaisance,
mais enfin tout a un terme ; il approche, et le jour
de l'an m'a bien gêné dans mes démarches.
J'ai été chez Me Cibiel, qui ne savait rien du
tout. Que Me Cibiel et M Barbet se hâtent.
J'ai vu le père Ledier, qui se remue ; bref, tout
le monde.

p144

Je te le répète, c'est du Ministère de l'Intérieur
que le coup part, et c'est là qu'il faut frapper,
vite et fort.

On a dû écrire au préfet pour le consulter, sa
réponse sera donc du *plus grand poids*.

Adieu, adresse tes lettres chez notre mère, car
moi je suis en course du matin au soir.

Encore adieu.

Tout à toi.

AU MÊME.

Mardi soir, 10 heures 6 janvier 1857.

Je crois que mon affaire se calme et qu'elle
réussira ; le directeur de la Sûreté générale a dit
(devant témoins) à M Treilhard d'arrêter les
poursuites, mais un revirement peut avoir lieu ;
j'avais contre moi deux ministères, celui de la
Justice et celui de l'Intérieur.

On a travaillé, et pas marché, mais j'ai cela
pour moi que je n'ai pas fait une visite à un
magistrat.

Ce soir, je viens de recevoir de M Rouland
une lettre fort polie qui m'invite à passer chez lui,
demain.

Si Whaal a écrit, c'est bien, et je compte
là-dessus ; sinon qu'il écrive, et je n'ai pas eu le
temps de lui écrire moi-même. Ce que le préfet a écrit
a fait le plus grand bien, j'en suis sûr.

L'important était d'établir l'opinion publique,
c'est chose terminée maintenant, et désormais, de
quelque façon que cela tourne, on comptera avec
moi.

p145

Les *dames* se sont fortement mêlées de ton
serviteur et frère ou plutôt de son livre, surtout la
princesse de Beauvau, qui est une "Bovaryste"
enragée et qui a été deux fois chez l'impératrice
pour faire arrêter les poursuites. (Garde tout cela
pour toi, bien entendu.)

Mais on voulait à toute force en finir avec la
Revue de Paris, et il était très malin de la
supprimer pour délit d'immoralité et d'irréligion ;
malheureusement mon livre n'est ni immoral ni
irréligieux.

La mort de l'archevêque de Paris me sert,
je crois. Quelle chance que l'assassinat soit commis
par un autre prêtre ! on va peut-être finir par
ouvrir les yeux.

Voilà, mon cher Achille, tout ce que j'ai à te
dire, je ne sais rien de plus, je suis ahuri et rompu.

Quel métier ! quel monde ! quelles canailles, etc.

Adieu, je t'embrasse.

à toi, ton frère.

Je saurai à quoi m'en tenir définitivement vers
la fin de la semaine.

à MADAME MAURICE SCHLÉSINGER.

Paris, 14 janvier 1857.

Comme j'ai été attendri, chère Madame, de
votre bonne lettre ! Les questions que vous m'y
faites sur l'auteur et sur le livre sont arrivées droit

p146

à leur adresse, n'en doutez pas : voici donc toute l'histoire. La *Revue de Paris* où j'ai publié mon roman (du 1er octobre au 15 décembre) avait déjà, en sa qualité de journal hostile au gouvernement, été *avertie* deux fois. Or, on a trouvé qu'il serait fort habile de la supprimer d'un seul coup, pour fait d'immoralité et d'irréligion ; si bien qu'on a relevé dans mon livre, au hasard, des passages licencieux et impies. J'ai eu à comparaître devant M le juge d'instruction, et la procédure a commencé. Mais j'ai fait remuer vigoureusement les amis, qui pour moi ont un peu pataugé dans les hautes fanges de la capitale. Bref, tout est arrêté, m'assure-t-on, bien que je n'aie encore aucune réponse officielle. Je ne doute pas de la réussite, cela était trop bête. Je vais donc pouvoir publier mon roman en volume. Vous le recevrez dans six semaines environ, je pense, et je vous marquerai, pour votre divertissement les passages incriminés. L'un d'eux, une description d'Extrême-Onction, n'est qu'une page du *Rituel de Paris*, remise en français ; mais les braves gens qui veillent au maintien de la religion ne sont pas forts en catéchisme.

Quoi qu'il en soit, j'aurais été condamné, condamné quand même, - à un an de prison, sans compter mille francs d'amende. De plus, chaque nouveau volume de votre ami eût été cruellement surveillé et épliché par MM de la police, et la récidive m'aurait conduit derechef sur "la paille humide des cachots" pour cinq ans : en un mot, il m'eut été impossible d'imprimer une ligne. Je viens donc d'apprendre : 1 qu'il est fort désagréable d'être pris dans une affaire politique ; 2 que l'hypocrisie sociale est une chose grave.

p147

Mais elle a été si stupide, cette fois, qu'elle a eu honte d'elle-même, a lâché prise et est rentrée dans son trou.

Quant au livre en soi, qui est moral, archimoral, et à qui l'on donnerait le prix Montyon s'il avait des allures moins franches (honneur que j'ambitionne peu), il a obtenu tout le succès qu'un roman peut avoir dans une Revue.

J'ai reçu des confrères de fort jolis compliments, vrais ou faux, je l'ignore. On m'assure même que M de Lamartine chante mon éloge très haut - ce qui m'étonne beaucoup, car tout, dans mon oeuvre, doit l'irriter ! - La *Presse* et le *Moniteur* m'ont fait des propositions fort honnêtes. - On m'a demandé un opéra-comique (comique !

comique !) et l'on a parlé de ma *Bovary* dans différentes feuilles grandes et petites. Voilà, chère Madame, et sans aucune modestie, le bilan de ma gloire. Rassurez-vous sur les critiques, ils me ménageront, car ils savent bien que jamais je ne marcherai dans leur ombre pour prendre leur place : ils seront, au contraire, charmants ; il est si doux de casser les vieux pots avec les nouvelles cruches !

Je vais donc reprendre ma pauvre vie si plate et tranquille, où les phrases sont des aventures et où je ne recueille d'autres fleurs que des métaphores.

J'écrirai comme par le passé, pour le seul plaisir d'écrire, pour moi seul, sans aucune arrière-pensée d'argent ou de tapage. Apollon, sans doute, m'en tiendra compte, et j'arriverai peut-être un jour à produire une belle chose ! car tout cède, n'est-ce pas, à la continuité d'un sentiment énergique.

Chaque rêve finit par trouver sa forme ; il y a des ondes pour toutes les soifs, de l'amour pour tous

p148

les coeurs. Et puis rien ne fait mieux *passer la vie* que la préoccupation incessante d'une idée, qu'un idéal, comme disent les grisettes... Folie pour folie, prenons les plus nobles. Puisque nous ne pouvons décrocher le soleil, il faut boucher toutes nos fenêtres et allumer des lustres dans notre chambre.

Je passe quelquefois rue Richelieu pour avoir de vos nouvelles. Mais la dernière fois, je n'y ai plus trouvé personne de connaissance. M de Laval en est parti ; et au nom de Brandus, il s'est présenté à mes yeux un mortel complètement inconnu. - Vous ne viendrez donc jamais à Paris ! votre exil est donc éternel ! On lui en veut donc à cette

pauvre France ! et Maurice, que devient-il ? Que fait-il ? Comme vous devez vous trouver seule depuis le départ de Maria ! Si j'ai compris la joie dont vous m'avez parlé, j'ai compris aussi les tristesses que vous m'avez tues. Quand les journées seront trop longues ou trop vides, pensez un peu à celui qui vous baise les mains bien affectueusement.

Tout à vous.

à SON FRÈRE ACHILLE.

Vendredi, 8 heures et demie du soir probablement le 16 janvier.

Je ne t'écrivais plus, mon cher Achille, parce que je croyais l'affaire complètement terminée ; le prince Napoléon l'avait par trois fois affirmé et à trois personnes différentes ; M Rouland a été lui-même

p149

parler au Ministère de l'Intérieur, etc., etc., édouard Delessert avait été chargé par l'Impératrice (chez laquelle il dînait mardi) de dire à sa mère que c'était une affaire finie.

C'est hier matin que j'ai su, par le père Sénard, que j'étais renvoyé en police correctionnelle ; Treilhard le lui avait dit la veille au soir, au Palais.

J'en ai fait prévenir immédiatement le Prince, lequel a répondu que ce n'était pas vrai ; mais c'est lui qui se trompe.

Voilà tout ce que je sais, c'est un tourbillon de mensonges et d'infamies dans lequel je me perds ; il y a là-dessous *quelque chose*, quelqu'un d'invisible et d'acharné ; je n'ai d'abord été qu'un prétexte, et je crois maintenant que la *Revue de Paris* elle-même n'est qu'un prétexte. Peut-être en veut-on à quelqu'un de mes protecteurs ? ils ont été considérables encore plus par la *qualité* que par la quantité.

Tout le monde se renvoie la balle et chacun dit : "Ce n'est pas moi, ce n'est pas moi."

Ce qu'il y a de sûr, c'est que les poursuites ont été arrêtées, puis reprises. D'où vient ce revirement ? Tout est parti du Ministère de l'Intérieur, la magistrature a obéi ; elle était libre, parfaitement libre, mais... Je n'attends aucune justice, je ferai ma prison, je ne demanderai bien entendu aucune grâce, c'est là ce qui me déshonorerait.

Si tu peux arriver à *savoir* quelque chose, à voir clair là dedans, dis-le-moi.

Je t'assure que je ne suis nullement troublé, c'est trop bête ! trop bête !

Et on ne me clora pas le bec, du tout ! Je travaillerai comme par le passé, c'est-à-dire avec

p150

autant de conscience et d'indépendance. Ah ! je leur en f... des romans ! et des *vrais* ! j'ai fait de belles études, mes notes sont prises ; seulement j'attendrai, pour publier, que des temps meilleurs luisent sur le Parnasse.

Dans tout cela, la *Bovary* continue son succès ; il devient corsé , tout le monde l'a lue, la lit ou veut la lire.

Ma persécution m'a ouvert mille sympathies. Si mon livre est mauvais, elle servira à le faire paraître meilleur ; s'il doit au contraire demeurer, c'est un piédestal pour lui.

Voilà !

J'attends de minute en minute le papier timbré qui m'indiquera le jour où je dois aller m'asseoir (pour crime d'avoir écrit en français) sur le banc des filous et des pédérastes.

Adieu, cher frère, je t'embrasse.

à toi.

AU MÊME.

Paris Dimanche, 20 janvier, 6 heures du soir
18 janvier 1857.

C'est jeudi prochain que je passe définitivement ; il y a des chances pour, des chances contre ; on ne parle que de cela dans le monde des lettres. J'ai été aujourd'hui une grande heure seul avec Lamartine, qui m'a fait des compliments par-dessus les moulins. Ma modestie m'empêche de rapporter les compliments archi-flatteurs qu'il m'a

p151

adressés ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il sait mon livre par coeur, qu'il en comprend toutes les intentions, il me connaît à fond. J'aurai de lui, pour la présenter au tribunal, une lettre élogieuse ; je vais aussi me faire donner des certificats sur la moralité de mon livre par les littérateurs les plus posés ; cela est important, à ce que prétend le père Sénard.

Mes actions montent, et l'on me propose d'écrire dans le *Moniteur* à raison de 10 sols la ligne, ce qui ferait, pour un roman comme la *Bovary* , environ 10 000 francs. Voilà où me mène

la justice.

Que je sois condamné ou non, mon trou maintenant
n'en est pas moins fait.

C'était le père Lamartine qui avait commencé
les politesses, cela me surprend beaucoup, je n'aurais
jamais cru que le chantre d'Elvire se passionnât
pour Homais !

Il ne serait peut-être pas mal à propos que
Whaar re-écrivît à Rouland, pour que ce dernier
dît un mot (en sous-main) à mes juges qui sont :
Dubarle, président ; Nacquart, Dupaty, Pinard,
ministère public.

On parlera aux deux premiers. Restent Dupaty
et Pinard ; si, par le père Lizot ou autres, on peut
leur faire tenir un mot, qu'on le fasse.

Adieu, je n'arrête pas, le jour je fais des courses,
et la nuit, j'écris et je corrige des épreuves.

Adieu, je t'embrasse.

Ton frère.

p152

à EUGÈNE DELATTRE.

Mardi matin 20 janvier 1857.

Où demeure la divine Mme de Sezzi (Esther) ?

Il faut f... et se taire ! égal (Esther).

Sa pièce sera lue dans une huitaine de jours,
et, en cas d'admission, ne pourrait être jouée
avant 2 ans !!! Tel est le mot du sublime
d'Aiglemont.

Adieu, mon cher vieux. Tu sauras que je suis
toujours sous la menace de la police correctionnelle
comme auteur impur.

à toi.

à SON FRÈRE ACHILLE.

Paris, vers le 20 janvier 1857.

MON CHER ACHILLE,

Je suis tout étonné de ne pas avoir encore reçu
de papier timbré, on est en retard ; peut-être
hésite-t-on ? Je le crois, les gens qui ont parlé
pour moi sont furieux, et un de mes protecteurs,
qui est un très haut personnage, "entre en rage",
à ce que l'on m'écrit, il va casser les vitres aux
Tuilleries. Tout cela finira bien, j'en suis sûr,
soit qu'on arrête l'affaire ou que je passe en justice.
Les démarches que j'ai faites m'ont beaucoup
servi en ce sens que j'ai maintenant pour moi
l'opinion ; il n'est pas un homme de lettres dans

p153

Paris qui ne m'ait lu et qui ne me défende, tous s'abritent derrière moi, ils sentent que ma cause est la leur.

La police s'est méprise ; elle croyait s'en prendre au premier roman venu et à un petit grimaud littéraire ; or, il se trouve que mon roman passe maintenant (et en partie grâce à la persécution) pour un chef-d'oeuvre ; quant à l'auteur, il a pour défenseurs pas mal de ce qu'on appelait autrefois des grandes dames, l'Impératrice (entre autres) a parlé pour moi deux fois ; l'Empereur avait dit une première fois : "Qu'on me laisse tranquille !", et, malgré tout cela, on est revenu à la charge.

Pourquoi ? ici commence le mystère.

Je prépare, en attendant, mon mémoire, qui n'est autre que mon roman ; mais je fourrerai sur les marges, en regard des pages incriminées, des citations embêtantes, tirées des *classiques*, afin de démontrer par ce simple rapprochement que, depuis trois siècles, il n'est pas une ligne de la littérature française qui ne soit aussi attentatoire aux bonnes moeurs et à la religion. Ne crains rien, je serai calme. Quant à ne pas comparaître à l'audience, ce serait une reculade ; je n'y dirai rien, mais je serai assis à côté du père Sénard, qui aura besoin de moi. Et puis, je ne puis me dispenser de montrer ma boule de criminel aux populations.

Je vous remercie, toi et Pottier, de votre future visite, et je l'accepte ; je vous invite à dîner dans les puits de Venise.

J'achèterai une botte de paille et des chaînes et

p154

je ferai faire mon portrait "assis sur la paille humide des cachots et avec des fers" !!!

Tout cela est tellement bête que je finis par m'en amuser beaucoup.

Tu vois qu'en résumé rien n'est encore certain ; attendons.

Tu recevras, au milieu de la semaine prochaine, ce qui a paru de moi dans l'*Artiste*. Il y aura quatre numéros, ce sont des fragments de la *Tentation de Saint Antoine*. Si j'oubliais de te les envoyer, rappelle-le-moi ; c'est dimanche prochain que le dernier fragment paraît.

Adieu, cher frère, je t'embrasse.
à toi.

à THÉOPHILE GAUTIER.

Paris, 6 heures du soir janvier 1857.

M Abbatucci fils, qui *t'aime beaucoup*, est

extrêmement prévenu en ma faveur. Un mot de toi,
ce soir, aura le plus grand poids. Je suis chargé
de te le dire. Tu trouveras là beaucoup de
Bovarystes. Joins-toi à eux et sauve-moi, homme
puissant !

L'affaire est en bon train.

à toi.

à SON FRÈRE ACHILLE.

Paris Vendredi 23 janvier 1857.

Je passe demain en police correctionnelle
6e chambre, à 10 heures du matin.

p155

Mais je serai très probablement remis à quinzaine,
parce que Me Sénard ne peut plaider pour
moi ce jour-là ni samedi prochain.

Je m'attends à une condamnation, car je ne la
mérite pas.

Rien à faire, ne bouge pas, reste tranquille.

Ah ! qu'on est fier d'être Français !

Quand on regarde la colonne.

à toi, mon cher Achille ; je te prends par ta
longue barbe et t'embrasse sur les deux joues.

à toi.

Ton frère.

AU DOCTEUR JULES CLOQUET.

Paris, 23 janvier 1857 vendredi.

MON CHER AMI,

Je vous annonce que demain, 24 janvier,
j'honneure de ma présence le banc des escrocs,
6e chambre de police correctionnelle, 10 heures
du matin. Les dames sont admises, une tenue
décente et de bon goût est de rigueur.

Je ne compte sur aucune justice. Je serai
condamné, et au maximum, peut-être, douce
récompense de mes travaux, noble encouragement
donné à la littérature. Je n'ose même espérer
que l'on m'accordera la remise des débats à
quinzaine, car Me Sénard ne peut plaider pour moi
ni demain, ni dans huit jours.

p156

Mais une chose me console de ces stupidités,
c'est d'avoir rencontré pour ma personne et pour
mon livre tant de sympathies. Je compte la vôtre
au premier rang, mon cher ami. L'approbation
de certains esprits est plus flatteuse que les

poursuites de la police ne sont déshonorantes. Or, je déifie toute la magistrature française avec ses gendarmes et toute la Sûreté générale, y compris ses mouchards, d'écrire un roman qui vous plaise autant que le mien.

Voilà les pensées orgueilleuses que je vais nourrir dans mon cachot.

Si mon oeuvre a une valeur réelle, si vous ne vous êtes pas trompé enfin, je plains les gens qui la poursuivent. Ce livre qu'ils cherchent à détruire n'en vivra que mieux plus tard et par leurs blessures mêmes. De cette bouche qu'ils voudraient

clore, il leur restera un crachat sur le visage.

Vous aurez peut-être, un jour ou l'autre, l'occasion d'entretenir l'Empereur de ces matières.

Vous pourrez, en manière d'exemple, citer mon procès comme une des turpitudes les plus ineptes qui se passent sous son régime. Ce qui ne veut pas dire que je devienne furieux et que vous soyez obligé prochainement de me tirer de Cayenne. Non, non, pas si bête ! Je reste seul dans ma profonde immoralité, sans amour pour aucune boutique ni parti, sans alliance même, et n'étant soutenu, naturellement, par aucun.

Je déplais aux Jésuites de robe courte comme aux Jésuites de robe longue ; mes métaphores irritent les premiers, ma franchise scandalise les seconds.

Voilà tout ce que j'avais à vous dire, et que je

p157

vous remercie encore une fois de vos bons services inutiles, car la sottise anonyme a été plus puissante que votre dévouement.

Mille poignées de main. Tout à vous.

à EUGÈNE CRÉPET.

Paris janvier 1857, entre le 26 et le 30.

MON CHER AMI,

Vous connaissez l'abbé Constant, il doit pouvoir vous fournir des notes sur ceci, qu'il me faut ce soir :

Le plus de lubricités possible tirées des auteurs ecclésiastiques, particulièrement des modernes.
à vous !

On vient d'interdire mon mémoire et on a arrêté, dimanche, l'*Indépendance belge*, parce qu'il y avait un article à la louange de votre serviteur.

à SON FRÈRE ACHILLE.

31 janvier 1857.

MON CHER ACHILLE,

Tu as dû recevoir ce matin une dépêche télégraphique

à toi adressée, de ma part, par un de mes amis,
c'est de demain en huit que je serai jugé ; la
justice hésite encore. D'autre part, on me propose
d'écrire au *Moniteur* à raison de 10 sols la

p158

ligne, ce qui pour un roman comme la *Bovary*
ferait une affaire de 8 à 10 000 francs.
La plaidoirie de Me Sénard a été splendide. Il a
écrasé le ministère public, qui se tordait sur son
siège et a déclaré qu'il ne répondrait pas. Nous
l'avons accablé sous les citations de Bossuet et de
Massillon, sous des passages graveleux de
Montesquieu, etc. La salle était comble. C'était
chouette et j'avais une fière balle. Je me suis permis
une fois de donner en personne un *démenti* à
l'avocat général qui, séance tenante, a été convaincu
de mauvaise foi, et s'est rétracté. Tu verras du reste
tous les débats mot pour mot parce que j'avais à
moi (à raison de 60 francs l'heure) un sténographe
qui a tout pris. Le père Sénard a parlé
pendant quatre heures de suite. ç'a été un triomphe
pour lui et pour moi.
Il a d'abord commencé par parler du père Flaubert,
puis de toi, et ensuite de moi ; après quoi,
analyse complète du roman, réfutation du réquisitoire
et des passages incriminés. C'est là-dessus qu'il
a été *fort* ; l'avocat général a dû recevoir, le
soir, un fier galop ! Mais le plus beau a été le
passage de l'Extrême-Onction. L'avocat général a été
couvert de confusion quand Me Sénard a tiré de
sous son banc un *Rituel* qu'il a lu ; le passage de
mon roman n'est que la reproduction *adoucie* de ce
qu'il y a dans le *Rituel*, nous leur avons f...
une fière littérature !
Tout le temps de la plaidoirie, le père Sénard
m'a posé comme un grand homme et a traité mon
livre de chef-d'oeuvre. On en a lu le tiers à peu
près. Il a joliment fait valoir l'approbation de
Lamartine ! Voici une de ses phrases : "Vous lui

p159

devez non seulement un acquittement, mais des
excuses !".
Autre passage : "Ah ! vous venez vous attaquer
au second fils de M Flaubert !... Personne,
M l'avocat général, et pas même vous, ne pourrait

lui donner des leçons de moralité !". Et quand il avait blagué sur un passage : "Je n'accuse pas votre intelligence, mais votre préoccupation". En somme, ç'a été une crâne journée et tu te serais amusé si tu avais été là.

Ne dis rien, tais-toi : après le jugement, si je perds, j'en appellerai en cour d'appel, et si je perds en cour d'appel, en cassation.

Adieu, cher frère, je t'embrasse.

à MAURICE SCHLÉSINGER.

Février, 1857.

MON CHER MAURICE,

Merci de votre lettre. J'y répondrai brièvement, car il m'est resté de tout cela un tel épuisement de corps et d'esprit que je n'ai pas la force de faire un pas ni de tenir une plume. L'affaire a été dure à enlever, mais enfin j'ai la victoire.

J'ai reçu de tous mes confrères des compliments très flatteurs et mon livre va se vendre d'une façon inusitée, pour un début. Mais je suis fâché de ce procès, en somme. Cela dévie le succès et je n'aime pas, autour de l'Art, des choses étrangères. C'est à un tel point que tout ce tapage me dégoûte profondément et j'hésite à mettre

p160

mon roman en volume. J'ai envie de rentrer, et pour toujours, dans la solitude et le mutisme dont je suis sorti, de ne rien publier, pour ne plus faire parler de moi. Car il me paraît impossible par le temps qui court de rien dire, l'hypocrisie sociale est tellement féroce !!!

Les gens du monde les mieux disposés pour moi me trouvent immoral ! impie ! Je ferais bien à l'avenir de ne pas dire ceci, cela, de prendre garde, etc., etc. ! Ah ! comme je suis embêté, cher ami !

On ne veut même plus de portraits ! le daguerréotype est une insulte ! et l'histoire une satire !

Voilà où j'en suis ! Je ne vois rien en fouillant mon malheureux cerveau qui ne soit répréhensible.

Ce que j'allais publier après mon roman, à savoir un livre qui m'a demandé plusieurs années de recherches et d'études arides, me ferait aller au bagne ! et tous mes autres plans ont des inconvénients pareils. Comprenez-vous maintenant l'état facétieux où je me trouve ?

Je suis depuis quatre jours couché sur mon divan à ruminer ma position qui n'est pas gaie, bien qu'on commence à me tresser des couronnes, où l'on mêle, il est vrai, des chardons.

Je réponds à toutes vos questions : si le livre ne paraît pas, je vous enverrai les numéros de la *Revue* qui le contiennent. Ce sera décidé d'ici à quelques jours. M de Lamartine n'a pas écrit à la *Revue de Paris*, il prône le mérite littéraire de mon roman, tout en le déclarant cynique. Il me compare à lord Byron, etc. ! C'est très beau ; mais j'aimerais mieux un peu moins d'hyperboles et en même temps moins de réticences. Il m'a envoyé

p161

de but en blanc des félicitations, puis il m'a lâché au moment décisif. Bref, il ne s'est point conduit avec moi en galant homme, et même il a manqué à une parole qu'il m'avait donnée. Néanmoins nous sommes restés en de bons termes.

à MADAME PRADIER.

Paris Mardi au soir février, 1857.

CHÈRE MADAME,

Je ne sais quand j'aurai le plaisir de vous aller faire une petit visite, tant je suis fatigué, abruti et enrhumé ; il m'est resté de mon procès une courbature physique et morale qui ne me permet de remuer ni pied ni plume.

Ce tapage fait autour de mon premier livre me semble tellement étranger à l'Art, qu'il me dégoûte et m'étourdit. Combien je regrette le mutisme de poisson où je m'étais tenu jusqu'alors.

Et puis l'avenir m'inquiète : quoi écrire qui soit plus inoffensif que ma pauvre *Bovary*, traînée par les cheveux comme une catin en pleine police correctionnelle ? Si l'on était franc, on avouerait au contraire que j'ai été bien dur pour elle, n'est-ce pas ?

Quoi qu'il en soit, et malgré l'acquittement, je n'en reste pas moins à l'état d'auteur suspect. - Médiocre gloire !

J'avais l'intention de publier immédiatement un autre bouquin qui m'a demandé plusieurs années

p162

de travail, un livre fait avec les Pères de l'église tout plein de mythologie et d'antiquité. - Il faut que je me prive de ce plaisir, car il m'entraînerait en cour d'assises net. - Deux ou trois autres plans que j'avais se trouvent ajournés pour les mêmes raisons.

Quelle force que l'hypocrisie sociale ! Par le temps qui court, tout portrait devient une satire et l'histoire est une accusation.

Voilà pourquoi je suis fort triste et très fatigué. Je passe mon temps à dormir et à me moucher. Feu Du Cantal n'était rien auprès de moi. La comparaison est d'autant plus juste que je viens, comme lui, de fréquenter les saltimbanques. Je réclamais aussi mon enfant, ma fille. "On n'y a pas touché", c'est vrai. - Mais sa réputation en a souffert.

Je ne vais pas tarder à m'en retourner dans ma maison des champs, loin des *humains*, - comme on dit en tragédie, - et là je tâcherai de mettre de nouvelles cordes à ma pauvre guitare, sur laquelle on a jeté de la boue avant même que son premier air ne soit chanté !!!

Et vous, chère Madame, comment supportez-vous, pour le moment, cette *gueuse d'existence* ? écrivez-moi un petit mot si vous avez le temps. Promenez-vous, il fait un beau soleil.

N B. - Regardez-vous dans la glace par-dessus les Chinois de votre pendule, et envoyez-vous de ma part un baiser du bout des doigts.

Je le dépose à vos pieds, avec l'homme tout entier.

p163

à MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Paris, 19 février 1857.

Je suis bien en retard avec vous, Madame. Ce n'est cependant ni dédain de votre charmante lettre, ni oubli, mais j'ai été surchargé des affaires les plus désagréables, car j'ai comparu (pour ce même livre sur lequel vous m'avez écrit des choses si obligantes) en police correctionnelle sous la prévention d'outrage aux bonnes moeurs et au culte catholique. Cette *Bovary*, que vous aimez, a été traînée comme la dernière des femmes perdues sur le banc des escrocs. On l'a acquittée, il est vrai, les considérants de mon jugement sont honorables, mais je n'en reste pas moins à l'état d'auteur *suspect*, ce qui est une médiocre gloire. Il me sera impossible de publier mon roman en volume avant le commencement du mois d'avril. Me permettrez-vous, Madame, de vous en envoyer un exemplaire ?

Il va sans dire que j'attends impatiemment l'envoi de quelques-unes de vos œuvres. Je serai fort honoré, Madame, de les recevoir.

à LA MÊME.

Paris, 18 mars 1857.

MADAME,
Je m'empresse de vous remercier, j'ai reçu tous vos
envois. Merci de la lettre, des livres et du

p164

portrait surtout ! C'est une attention délicate qui me touche.

Je vais lire vos trois volumes lentement, attentivement, c'est-à-dire comme ils le méritent, j'en suis sûr d'avance.

Mais je suis bien empêché pour le moment, car je m'occupe, avant de m'en retourner à la campagne, d'un travail archéologique sur une des époques les plus inconnues de l'antiquité, travail qui est la préparation d'un autre. Je vais écrire un roman dont l'action se passera trois siècles avant Jésus-Christ, car j'éprouve le besoin de sortir du monde moderne, où ma plume s'est trop trempée et qui d'ailleurs me fatigue autant à reproduire qu'il me dégoûte à voir.

Avec une lectrice telle que vous, Madame, et aussi sympathique, la franchise est un devoir. Je vais donc répondre à vos questions : *Madame Bovary* n'a rien de vrai. C'est une histoire *totale*ment inventée ; je n'y ai rien mis ni de mes sentiments ni de mon existence. L'illusion (s'il y en a une) vient au contraire de *l'impersonnalité* de l'oeuvre. C'est un de mes principes, qu'il ne faut pas s'écrire . L'artiste doit être dans son oeuvre comme Dieu dans la création, invisible et tout-puissant ; qu'on le sente partout, mais qu'on ne le voie pas. Et puis, l'Art doit s'élever au-dessus des affections personnelles et des susceptibilités nerveuses ! Il est temps de lui donner, par une méthode impitoyable, la précision des sciences physiques ! La difficulté capitale, pour moi, n'en reste pas moins

p165

le style, la forme, le Beau indéfinissable *résultant de la conception même* et qui est la splendeur du Vrai comme disait Platon.

J'ai longtemps, Madame, vécu de votre vie. Moi aussi, j'ai passé plusieurs années complètement *seul* à la campagne, n'ayant d'autre bruit l'hiver que le murmure du vent dans les arbres avec le craquement de la glace, quand la Seine *charriaît* sous mes fenêtres. Si je suis arrivé à

quelque connaissance de la vie, c'est à force d'avoir peu vécu dans le sens ordinaire du mot, car j'ai peu mangé, mais considérablement ruminé ; j'ai fréquenté des compagnies diverses et vu des pays différents. J'ai voyagé à pied et à dromadaire. Je connais les boursiers de Paris et les juifs de Damas, les rufians d'Italie et les jongleurs nègres. Je suis un pèlerin de la Terre Sainte et je me suis perdu dans les neiges du Parnasse, ce qui peut passer pour un symbolisme.

Ne vous plaignez pas ; j'ai un peu couru le monde et je connais à fond ce Paris que vous rêvez ; rien ne vaut une bonne lecture au coin du feu... lire *Hamlet* ou *Faust* ... par un jour d'enthousiasme. Mon rêve (à moi) est d'acheter un petit palais à Venise sur le grand canal.

Voilà, Madame, une de vos curiosités assouvie.

Ajoutez ceci pour avoir mon portrait et ma biographie complètes : que j'ai trente-cinq ans, je suis haut de cinq pieds huit pouces, j'ai des épaules de portefaix et une irritabilité nerveuse de petite maîtresse. Je suis célibataire et solitaire. Permettez-moi, en finissant, de vous remercier encore une fois pour l'envoi de "l'Image". Elle sera encadrée et suspendue entre des figures

p166

chères. J'arrête un compliment qui me vient au bout de la plume et je vous prie de me croire votre collègue affectionné.

à MAURICE SCHLÉSINGER.

Paris fin mars 1857.

Ne croyez pas que je vous oublie, mon cher Maurice. Voilà un grand mois et plus que je remets chaque jour à vous écrire. Mais je suis réellement (passez-moi le ridicule de l'aveu) un homme fort occupé. Voilà la première année depuis que j'existe que je mène une vie matériellement active, et j'en suis harassé.

Jamais je ne vous oublierai. Vous pourrez, quelquefois, être longtemps sans entendre parler de moi, mais je n'en penserai pas moins à vous. Je suis de la nature des dromadaires, que l'on ne peut faire marcher que lorsqu'ils sont au repos et l'on ne peut arrêter lorsqu'ils sont en marche ; mais mon cœur est comme leur dos bossu : il supporte de lourdes charges aisément et ne plie jamais. Croyez-le. Je sais bien que je suis un drôle, de ne pas aller vous voir, de ne pas faire avec vous un petit tour sur le Rhin, etc. Me croyez-vous donc assez sot et assez peu égoïste

pour me priver bénévolement de ce plaisir ? Mais,
mon cher ami, voici ma situation présente :
1 J'ai un volume qui va paraître dans quinze
jours (vous le recevrez avant qu'il ne soit en
vente à Paris), il faut que je surveille la
publication

p167

du susdit bouquin ; 2 J'en avais un autre tout
prêt à paraître, mais la rigueur des temps me
force à en ajourner indéfiniment la publication ;
3 Pour soutenir mon début (dont l'éclat, comme
on dit en style de réclame, a dépassé mes espérances),
il faut que je me hâte d'en faire un autre,
et se hâter c'est pour moi, en littérature, se
tuer. Je suis donc occupé en ce moment à prendre
des notes pour une étude antique que j'écrirai cet
été, fort lentement. Or, comme je veux m'y
mettre à la fin du mois prochain et qu'à Rouen il
m'est impossible de me procurer les livres qu'il
me faut, je lis et j'annote aux Bibliothèques du
matin au soir, et chez moi, dans la nuit, fort tard.
Voilà, mon bon, ma situation. Je suis fort malheureux,
car je me lève tous les matins à huit heures,
ce qui est un supplice pour votre serviteur.
Comme j'ai été embêté cet hiver ! mon procès !
mes querelles avec la *Revue de Paris* ! et les
conseils ! et les amis ! et les politesses ! On
commence même à me démolir et j'ai présentement sur ma
table un bel éreintement de mon roman, publié par un
monsieur dont j'ignorais complètement l'existence.
Vous ne vous imaginez pas les infamies qui règnent
et ce qu'est maintenant la petite presse. Tout
cela du reste est fort légitime, car le public se
trouve à la hauteur de toutes les canailleries dont
on le régale. Mais ce qui m'attriste profondément,
c'est la bêtise générale. L'Océan n'est pas plus
profond ni plus large. Il faut avoir une fière
santé morale, je vous assure, pour vivre à Paris,
maintenant. Qu'importe, après tout ! Il faut
fermer sa porte et ses fenêtres, se ratatiner sur

p168

soi, comme un hérisson, allumer dans sa cheminée
un large feu, puisqu'il fait froid, évoquer
dans son cœur une grande idée (souvenir ou
rêve) et remercier Dieu quand elle arrive.

Vous êtes lié fatallement aux meilleurs souvenirs de ma jeunesse. Savez-vous que voilà plus de vingt ans que nous nous connaissons ? Tout cela me plonge dans des abîmes de rêverie qui sentent le vieillard. On dit que le présent est trop rapide. Je trouve, moi, que c'est le passé qui nous dévore.
à MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Paris Lundi 30 mars 1857.

MADEMOISELLE ET CHER CONFRÈRE,
Votre lettre est si honnête, si vraie et *si intense* ; elle m'a enfin tellement ému, que je ne puis me retenir d'y répondre immédiatement. Je vous remercie d'abord de m'avoir dit votre âge. Cela me met plus à l'aise. Nous causerons ensemble comme deux hommes. La confiance que vous me témoignez m'honore ; je ne crois pas en être indigne ; - mais ne me raillez point, ne mappelez plus *un savant* ! moi que mon ignorance confond. Et puis ne vous comparez pas à la Bovary. Vous n'y ressemblez guère ! Elle valait moins que vous comme tête et comme cœur ; car c'est une nature quelque peu perverse, une femme de fausse poésie et de faux sentiments. Mais l'idée première que

p169

j'avais eue était d'en faire une vierge, vivant au milieu de la province, vieillissant dans le chagrin et arrivant ainsi aux derniers états du mysticisme et de la passion rêvée . J'ai gardé de ce premier plan tout l'entourage (paysages et personnages assez noirs), la couleur enfin. Seulement, pour rendre l'histoire plus compréhensible et plus amusante, au bon sens du mot, j'ai inventé une héroïne plus humaine, une femme comme on en voit davantage. J'entrevois d'ailleurs dans l'exécution de ce premier plan de telles difficultés que je n'ai pas osé.

écrivez-moi tout ce que vous voudrez, longuement et souvent, quand même je serais quelque temps sans vous répondre, car, à partir d'hier, nous sommes de vieux amis. Je vous connais maintenant et je vous aime. Ce que vous avez éprouvé, je l'ai senti personnellement. Moi aussi, je me suis volontairement refusé à l'amour, au bonheur... Pourquoi ? je n'en sais rien. C'était peut-être par orgueil, - ou par épouvante ? Moi aussi, j'ai considérablement aimé, en silence, - et puis à vingt et un ans, j'ai manqué mourir d'une maladie nerveuse, amenée par une série d'irritations et de chagrins, à force de veilles et de colères. Cette maladie m'a duré dix ans. (Tout ce qu'il y a dans

sainte Thérèse, dans Hoffmann et dans Edgar Poë, je l'ai senti, je l'ai vu , les hallucinés me sont fort compréhensibles.) Mais j'en suis sorti bronzé et très expérimenté tout à coup sur un tas de choses que j'avais à peine effleurées dans la vie. Je m'y suis cependant mêlé quelquefois ; mais par fougue, par crises , - et bien vite je suis revenu (et je reviens) à ma nature réelle qui est contemplative.

p170

Ce qui m'a gardé de la débauche, ce n'est pas la vertu, mais *l'ironie* . La bêtise du vice me fait encore plus rire de pitié que la turpitude ne me dégoûte.
Je suis né à l'hôpital (de Rouen - dont mon père était le chirurgien en chef ; il a laissé un nom illustre dans son art) et j'ai grandi au milieu de toutes les misères humaines - dont un mur me séparait. Tout enfant, j'ai joué dans un amphithéâtre. Voilà pourquoi, peut-être, j'ai les allures à la fois funèbres et cyniques. Je n'aime point la vie et je n'ai point peur de la mort. L'hypothèse du néant absolu n'a même rien qui me terrifie. Je suis prêt à me jeter dans le grand trou noir avec placidité.
Et cependant, ce qui m'attire par-dessus tout, c'est la religion. Je veux dire toutes les religions, pas plus l'une que l'autre. Chaque dogme en particulier m'est répulsif, mais je considère le sentiment qui les a inventés comme le plus naturel et le plus poétique de l'humanité. Je n'aime point les philosophes qui n'ont vu là que jonglerie et sottise. J'y découvre, moi, nécessité et instinct ; aussi je respecte le nègre baisant son fétiche autant que le catholique aux pieds du Sacré-Coeur.
Continuons les confidences : je n'ai de sympathie pour aucun parti politique ou pour mieux dire je les exècre tous, parce qu'ils me semblent également bornés, faux, puérils, s'attaquant à l'éphémère, sans vues d'ensemble et ne s'élevant jamais au-dessus de l' *utile* . J'ai en haine tout despotisme. Je suis un libéral enragé. C'est pourquoi le socialisme me semble une horreur pédantesque qui sera la mort de tout art et de toute moralité.

p171

J'ai assisté, en spectateur, à presque toutes les émeutes de mon temps.

Vous voyez bien que je suis plus vieux que vous - par l'âme - et que malgré vos vingt ans de plus, vous êtes ma cadette.

Mais il m'est resté de ce que j'ai vu - senti - et lu, une inextinguible soif de vérité. Goethe s'écriait en mourant : "De la lumière ! de la lumière !" Oh ! oui, de la lumière ! dût-elle nous brûler jusqu'aux entrailles. C'est une grande volupté que d'apprendre, que de s'assimiler le Vrai par l'intermédiaire du Beau. *L'état idéal* résultant de cette joie me semble une espèce de sainteté, qui est peut-être plus haute que l'autre, parce qu'elle est plus désintéressée.

J'arrive à vous - et à l'étrange obsession sur laquelle vous me consultez. Voici ce que j'ai pensé : il faut tâcher d'être plus catholique ou plus philosophe. Vous avez trop de lecture pour croire sincèrement. Ne vous récriez point ! vous

p172

voudriez bien croire. Voilà tout. La maigre pitance que l'on sert aux autres ne peut vous rassasier, vous qui avez bu à des coupes trop larges et trop savoureuses. Les prêtres ne vous ont pas répondu. Je le crois sans peine. La vie moderne les déborde, notre âme leur est un livre clos. Soyez donc franche avec vous-même. Faites un effort suprême, un effort qui vous sauvera. C'est tout l'*'un* ou tout l'*'autre* qu'il faut prendre. Au nom du Christ, ne restez pas dans le sacrilège par peur de l'irréligion ! Au nom de la philosophie, ne vous dégradez point au nom de cette lâcheté qu'on appelle l'habitude. Jetez tout à la mer, puisque le navire sombre.

Mais au milieu de cette douleur, ou plutôt quand elle commence, n'éprouvez-vous pas une sorte de plaisir ?... un plaisir trouble et effrayant. Vous n'avez jamais péché ; mais alors quelque chose dit en vous : "Si j'avais péché..." et le rêve du péché commence, ne fût-ce que dans la durée d'un éclair, il passe. - Et puis l'hallucination vient, et la conviction, la certitude et le remords - avec le besoin de crier : "J'ai fait."

C'est parce que vous avez vécu en dehors des *conditions de la femme*, que vous souffrez plus qu'une femme et pour elles toutes. L'imagination poétique s'en mêle et vous roulez dans les abîmes de douleur. Ah ! comme je vous aime pour tout cela ! Jetez-vous à corps perdu, ou plutôt à âme perdue,

dans les lettres. Prenez un *long travail* et jurez-vous de l'accomplir. Lisez les maîtres profondément, non pour vous amuser, mais pour vous en pénétrer, et peu à peu vous sentirez tous

p173

les nuages qui sont en vous se dissoudre. Vous vous aimerez davantage, parce que vous contiendrez en votre esprit plus de choses.

Votre médecin a raison, il faut voyager, voir beaucoup de ciel et beaucoup de mer. La musique est une excellente chose, elle vous apaisera. Quant à Paris, vous pouvez en faire l'essai. Mais je doute que vous y trouviez la paix. C'est le pays le plus irritant du monde pour les honnêtes natures, et il faut avoir une fière constitution et bien robuste pour y vivre sans y devenir un crétin ou un filou.

Je vous remercie mille fois de votre aimable invitation ; mais d'ici à longtemps, je ne puis bouger. Je ne pourrai même cet été faire un tour sur la côte d'Afrique (à Tunis), que j'aurais besoin de visiter pour le travail dont je m'occupe. Je veux me débarrasser au plus vite de plusieurs vieilles idées et je n'ai pas une minute à moi.

Ajoutez à cela le sot tourbillon de la vie ordinaire. Vous recevrez mon volume dans la semaine de Pâques (je suis maintenant au milieu de mes épreuves et je n'ai pas eu le temps de lire vos livres). Vers la fin du mois prochain, je m'en retourne à la campagne avec votre portrait. Je ne puis malheureusement vous faire connaître ma figure par les mêmes moyens, car jamais on ne m'a peint ni dessiné. Mais acceptez, ce qui vaut mieux, l'hommage bien cordial de toute ma sympathie.

à vous.

Je viens de relire votre lettre que je sais maintenant par cœur. Est-il besoin de vous dire que je suis flatté jusqu'au plus profond de l'âme d'être

p174

estimé par un être tel que vous. Vous me semblez la plus excellente et belle nature du monde, et je vous baise les mains avec attendrissement.

à SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, vendredi, 25 24 avril 1857.

Je ne me suis pas trop bien conduit avec toi,

mon pauvre bibi, en ne répondant pas à la gentille lettre que tu m'as écrite il y a déjà longtemps.
Reçois mes excuses, j'ai été fort occupé.
Mais ce n'était pas une raison pour cesser la correspondance. Tu aurais bien pu m'écrire tout de même. Tu m'aurais dit si tu t'amusais bien, et tu m'aurais donné des nouvelles de ta bonne maman qui a été souffrante.
L'as-tu bien soignée ? As-tu été bien gentille pour elle ? Il faut que tu remplaces ta pauvre mère qui était si bonne, si intelligente et si belle.
Fais tous tes efforts pour contenter ta bonne maman et lui faire oublier ses chagrins. L'année prochaine, tu feras ta première communion : c'est la fin de l'enfance. Tu vas devenir une jeune personne.
Songes-y ! C'est le moment d'avoir toutes les vertus.
Le curé de Canteleu a-t-il trouvé que tu étais forte en catéchisme ?
Comment se porte ton lapin ?
Ton chapeau de paille a-t-il eu du succès ?
écris-moi une lettre la semaine prochaine. Mon intention est toujours de revenir samedi, et dès le

p175

lundi suivant, nous reprendrons nos leçons ; j'espère que ta petite caboche est bien reposée, et que nous ferons de grands progrès ; il faut d'ailleurs que nous finissions l'histoire romaine cet été.
Adieu, mon pauvre chat, embrasse bien ta bonne maman pour moi et continue à aimer Ton Vieux.
à ERNEST FEYDEAU.

Inédite.

Paris, avril 1857.

MON CHER NABOUKOUDOUROUSSOUR,
Remerciez bien Mme Feydeau de sa très gracieuse invitation. Je l'accepte et vous me verrez vendredi avant onze heures tomber chez vous.
Mais ne me faites pas trop manger. La nourriture ne me vaut rien ; quand elle est prise dès l'aurore cela me saoule pour le reste de la journée.

Tâchez de me trouver dans la *Revue Archéologique* un article de Maury sur Eschmoun et un autre de M Delamarre sur Announah ! J'ai bien du mal avec Carthage ! Ce qui m'inquiète le plus, c'est le fonds, je veux dire la partie psychologique ; j'ai besoin de me recueillir profondément dans le "silence du cabinet" au milieu de "la solitude des champs". Là peut-être, à force de masturber mon pauvre esprit parviendrai-je à en faire jaillir

quelque chose ?
Certainement qu'on les y engueulera, vos
métaphores !
Je suis en train d'avaler la politique d'Aristote,
plus du Procope, plus un poème latin en six chants

p176

sur la guerre de Numidie, par le sieur Corippus,
lequel poème m'embête fort ! Mais enfin il le faut !
Adieu, mon vieux, tout à vous.

à JULES DUPLAN.

Début de mai 1857.

Vous êtes le plus gentil bougre que je connaisse,
mon cher Duplan ! Comme c'est aimable
à vous de m'envoyer ainsi tout ce qui paraît sur
mon compte ; continuez ! Vous me rendrez un vrai
service, cela m'amuse beaucoup et je ne saurais
ici me procurer toutes ces feuilles.

L'article de Sainte-Beuve a été bien bon pour
les bourgeois ; il a fait à Rouen (m'a-t-on dit)
grand effet. Quant à celui de la *Chronique*, je le
trouve innocent ; mais celui du *Courrier*
franco-italien est foncièrement malveillant, ce dont
je me f... complètement. Je ne comprends pas
maintenant comment un article de journal peut vous
choquer. C'est sans doute un excès d'orgueil de ma
part, mais je vous assure que je ne me sens contre
le sieur Claveau aucune haine. Le malheureux, qui
croit que je ne m'occupe nullement du style !

Je suis perdu dans les bouquins et je m'embête,
car je n'y trouve pas grand'chose. J'ai déjà, depuis
une semaine, abattu pas mal de besogne, mais il
y a des fois où ce sujet de *Carthage* m'effraie
tellement (par son vuide) que je suis sur le point d'y
renoncer.

p177

à CHARLES LAMBERT.
Vendredi matin 9 mai 1857.
MON CHER AMI,
Pouvez-vous me procurer le sieur Rochas ?
Du Camp m'écrivit que vous savez son adresse.
J'aurais besoin de ce mortel qui a pris des vues
photographiques de Tunis et des environs. Où
repose-t-il sa tête ?
Tout à vous.
à JULES DUPLAN.

10 ou 11 mai 1857.

Merci, mon cher vieux, je me procurerai à Rouen l' *Illustration* et la *Revue des Deux Mondes*.

J'ai reçu un numéro ce matin du *Journal du Loiret* où il y a un article de Cormenin très bienveillant. Mais vous l'avouerai-je, je n'en ai pas encore trouvé *un* qui me gratte à l'endroit sensible, c'est-à-dire qui me loue par les côtés que je trouve louables et qui me blâme par ceux que je sais défectueux. Peu importe du reste, la *Bovary* est maintenant bien loin de moi. Ma table est tellement encombrée de livres que je m'y perds.

p178

Je les expédie rapidement et sans y trouver grand'chose. Je tiens cependant à *Carthage*, et coûte que coûte, j'écrirai cette truculente facétie. Je voudrais bien commencer dans un mois ou deux. Mais il faut auparavant que je me livre par l'induction à un travail archéologique formidable. Je suis en train de lire un mémoire de 400 pages in-4 sur le cyprès pyramidal, parce qu'il y avait des cyprès dans la cour du temple d'Astarté ; cela peut vous donner une idée du reste. Voilà la pluie qui se met à tomber. Je suis seul au fond du désert et je pense avec une certaine mélancolie à nos dimanches de cet hiver.

à LOUIS DE CORMENIN.

Croisset 14 mai 1857.

Je ne sais si c'est vous ou Pagnerre, mon cher ami, qui m'avez envoyé un maître numéro du *Loiret* où resplendit un article sur votre serviteur. Il est à coup sûr celui qui me satisfait le plus et je le trouve naïvement très beau, puisqu'il chante mon éloge. Le livre est analysé ou plutôt chéri d'un bout à l'autre. Cela m'a fait bien plaisir et je vous en remercie cordialement.

Pourquoi donc ne vous en mêlez-vous pas aussi ? Pourquoi vous bornez-vous à avoir de l'esprit pour vos amis ? Quand aurons-nous un livre ?

Quant à moi, celui que je prépare n'est pas sur le point d'être fait, ni même commencé. Je suis plein de doutes et de terreurs. Plus je vais, et plus je deviens timide, - contrairement aux grands

p179

capitaines, et à M de Turenne en particulier. Un encier pour beaucoup ne contient que quelques gouttes d'un liquide noir. Mais pour d'autres, c'est un océan, et moi je m'y noie. J'ai le vertige du papier blanc, et l'amas de mes plumes taillées sur ma table me semble parfois un buisson de formidables épines. J'ai déjà bien saigné sur ces petites broussailles-là.

Adieu, mon cher vieux. Quand vous écrirez à Pagnerre, dites-lui mille gentillesses de ma part. Présentez mes respects à vos parents, et recevez de moi une forte poignée de main.

à JULES DUPLAN.

Croisset, vers le 16-17 mai 1857.

Vous êtes un brave de m'envoyer ainsi ce que l'on publie sur moi, mais je demande que vos envois soient accompagnés de lettres plus longues, mon cher ami.

Avez-vous lu le ré-éreintement de la *Revue des Deux Mondes*, numéro du 15 courant, signé Deschamps ? Ils y tiennent, ils écument. Est-ce bête ? Pourquoi tout cela ? Que dit le grand pontife Planche ? D'où vient l'acharnement de Buloz contre votre ami ? Pontmartin et Limayrac n'ont-ils pas écrit sur et contre moi ? Je suis présentement échiné par des lectures puniques. Je viens de m'ingurgiter de suite les dix-sept chants de Silius Italicus, pour y découvrir quelques *traits* de moeurs. Ouf ! j'en ai bien encore

p180

pour deux jolis mois de préparation. Je suis bien inquiet, mon bon, et mon supplice n'est pas encore commencé.

Adieu, mon cher vieux, je vous embrasse. Continuez à m'envoyer ce qui paraît, cela me divertit.

à MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, 18 mai 1857.

Je suis bien en retard avec vous, mon cher confrère et chère lectrice. Ne mesurez pas mon affection à la rareté de mes lettres ; n'accusez que les encombremens de la vie parisienne, la publication de mon volume et les études archéologiques auxquelles je me livre maintenant. Mais me voilà revenu à la campagne, j'ai plus de temps à moi et nous allons aujourd'hui passer la soirée ensemble ; parlons de nous d'abord, puis de vos volumes et ensuite de quelques idées sociales et politiques sur lesquelles nous différons.

Vous me demandez comment je me suis guéri

des hallucinations nerveuses que je subissais autrefois ? Par deux moyens : 1 en les étudiant scientifiquement, c'est-à-dire en tâchant de m'en rendre compte, et, 2 par *la force de la volonté*. J'ai souvent senti la folie me venir. C'était dans ma pauvre cervelle un tourbillon d'idées et d'images où il me semblait que ma conscience, que mon *moi* sombrait comme un vaisseau sous la tempête. Mais je me cramponnais à ma raison. Elle dominait tout, quoique assiégée et battue. En d'autres fois, je

p181

tâchais, par l'imagination, de me donner facticement ces horribles souffrances. J'ai joué avec la démence et le fantastique comme Mithridate avec les poisons. Un grand orgueil me soutenait et j'ai vaincu le mal à force de l'étreindre corps à corps. Il y a un sentiment ou plutôt une habitude dont vous me semblez manquer, à savoir l'*amour de la contemplation*. Prenez la vie, les passions et vous-même comme un *sujet à exercices intellectuels*. Vous vous révoltez contre l'injustice du monde, contre sa bassesse, sa tyrannie et toutes les turpitudes et fétidités de l'existence. Mais les connaissez-vous bien ? avez-vous tout étudié ? êtes-vous Dieu ? Qui vous dit que votre jugement humain soit infaillible ? que votre sentiment ne vous abuse pas ? Comment pouvons-nous, avec nos sens bornés et notre intelligence finie, arriver à la connaissance absolue du vrai et du bien ? Saisirons-nous jamais l'absolu ? Il faut, si l'on veut vivre, renoncer à avoir une idée nette de quoi que ce soit. L'*humanité est ainsi*, il ne s'agit pas de la changer, mais de la connaître. Pensez *moins à vous*. Abandonnez l'espoir d'une solution. Elle est au sein du Père ; lui seul la possède et ne la communique pas. Mais il y a dans l'*ardeur de l'étude* des joies idéales faites pour les nobles âmes. Associez-vous par la pensée à vos frères d'il y a trois mille ans ; reprenez toutes leurs souffrances, tous leurs rêves, et vous sentirez s'élargir à la fois votre coeur et votre intelligence ; une sympathie profonde et démesurée enveloppera, comme un manteau, tous les fantômes et tous les êtres. Tâchez-donc de ne plus vivre *en vous*. Faites de grandes lectures. Prenez un plan d'études, qu'il soit rigoureux et suivi.

p182

Lisez de l'histoire, l'ancienne surtout.

Astreignez-vous à un travail régulier et fatigant.

La vie est une chose tellement hideuse que le seul moyen de la supporter, c'est de l'éviter. Et on l'évite en vivant dans l'Art, dans la recherche incessante du Vrai rendu par le Beau. Lisez les grands maîtres en tâchant de saisir leur procédé, de vous rapprocher de leur âme, et vous sortirez de cette étude avec des éblouissements qui vous rendront joyeuse.

Vous serez comme Moïse en descendant du Sinaï. Il avait des rayons autour de la face, pour avoir contemplé Dieu.

Que parlez-vous de remords, de faute, d'apprehensions vagues et de confession ? Laissez tout cela, pauvre âme ! par amour de vous. Puisque vous sentez la conscience entièrement pure, vous pouvez vous poser devant l'éternel et dire :

"Me voilà". Que craint-on quand on n'est pas coupable ? Et de quoi les hommes peuvent-ils être coupables ? insuffisants que nous sommes, pour le mal comme pour le bien ! Toutes vos douleurs viennent de l'excès de la pensée oisive. Elle était vorace et, n'ayant point de pâture extérieure, elle s'est rejetée sur elle-même et s'est dévorée jusqu'à la moelle. Il faut la *refaire*, l'engraissier et empêcher surtout qu'elle ne vagabonde. Je prends un exemple : vous vous préoccupez beaucoup des injustices de ce monde, de socialisme et de politique.

Soit. Eh ! bien, lisez d'abord *tous ceux* qui ont eu les mêmes aspirations que vous. Fouillez les utopistes et les rêveurs secs. - Et puis, avant de vous permettre une opinion définitive, il vous faudra étudier une science assez nouvelle, dont on parle beaucoup et que l'on cultive peu, je veux

p183

dire l'économie politique. Vous serez tout étonnée de vous voir changer d'avis, de jour en jour, comme on change de chemise. N'importe, le scepticisme n'aura rien d'amer, car vous serez comme à la comédie de l'humanité et il vous semblera que l'histoire a passé sur le monde pour vous seule.

Les gens légers, bornés, les esprits présomptueux et enthousiastes veulent en toute chose une conclusion ; ils cherchent le but de la vie et la dimension de l'infini. Ils prennent dans leur pauvre petite main une poignée de sable et ils disent à l'Océan : "Je vais compter les grains de tes rivages." Mais comme les grains leur coulent entre les doigts et que le calcul est long, ils trépignent et ils

pleurent. Savez-vous ce qu'il faut faire sur la grève ? Il faut s'agenouiller ou se promener. Promenez-vous. Aucun grand génie n'a conclu et aucun grand livre ne conclut, parce que l'humanité elle-même est toujours en marche et qu'elle ne conclut pas. Homère ne conclut pas, ni Shakespeare, ni Goethe, ni la Bible elle-même. Aussi ce mot fort à la mode, *le Problème social*, me révolte profondément. Le jour où il sera trouvé, ce sera le dernier de la planète. La vie est un éternel problème, et l'histoire aussi, et tout. Il s'ajoute sans cesse des chiffres à l'addition. D'une roue qui tourne, comment pouvez-vous compter les rayons ? Le dix-neuvième siècle, dans son orgueil d'affranchi, s'imagine avoir découvert le soleil. On dit par exemple que la Réforme a été la préparation de la Révolution française. Cela serait vrai si tout devait en rester là, mais cette Révolution est elle-même la préparation

p184

d'un autre état. Et ainsi de suite, ainsi de suite. Nos idées les plus avancées sembleront bien ridicules et bien arriérées quand on les regardera par-dessus l'épaule. Je parie que dans cinquante ans seulement, les mots : "Problème social, moralisation des masses, progrès et démocratie" seront passés à l'état de "rengaine" et apparaîtront aussi grotesques que ceux de : "Sensibilité, nature, préjugés et doux liens du cœur" si fort à la mode vers la fin du dix-huitième siècle. C'est parce que je crois à l'évolution perpétuelle de l'humanité et à ses formes incessantes, que je hais tous les cadres où on veut la fourrer de vive force, toutes les formalités dont on la définit, tous les plans que l'on rêve pour elle. La démocratie n'est pas plus son dernier mot que l'esclavage ne l'a été, que la féodalité ne l'a été, que la monarchie ne l'a été. L'horizon perçu par les yeux humains n'est jamais le rivage, parce qu'au delà de cet horizon, il y en a un autre, et toujours ! Ainsi chercher la meilleure des religions, ou le meilleur des gouvernements, me semble une folie niaise. Le meilleur, pour moi, c'est celui qui agonise, parce qu'il va faire place à un autre. Je vous en veux un peu pour m'avoir dit, dans une de vos précédentes lettres, que vous désiriez pour tous "l'instruction obligatoire". - Moi, j'exècre tout ce qui est obligatoire, toute loi, tout gouvernement, toute règle. Qui êtes-vous donc,

p185

ô société, pour me *forcer* à quoi que ce soit ?
Quel Dieu vous a fait mon maître ? Remarquez que
vous retombez dans les vieilles injustices du passé.
Ce ne sera plus un despote qui primera l'individu,
mais la foule, le salut public, l'éternelle raison
d'état, le mot de tous les peuples, la maxime de
Robespierre. J'aime mieux le désert, je retourne
chez les Bébouins qui sont libres.
Comme le papier s'allonge, chère lectrice, en
causant avec vous. Il faut pourtant, avant de clore
ma lettre, que je vous parle de vos deux livres.
Ce qui m'a surpris et ce qui pour moi domine
dans votre talent, c'est la faculté poétique et l'idée
philosophique, quand elle se forme à la grande
morale éternelle, je veux dire quand vous ne parlez
pas en votre nom propre. Il y a un homme dont
vous devriez vous nourrir, et qui vous calmerait,
c'est Montaigne. étudiez-le à *fond*, je vous
l'ordonne, comme médecin. Ainsi, dans *Cécile*
(page 18), voici une phrase que j'aime : "C'est
en vain qu'on ose donner le change", etc. La
page 45 : "Le ciel me semblait plus bleu, le soleil
plus brillant" est charmante. Un effet de soleil sur
la mer à Dieppe (page 103) m'a ravi ; vous excellez
dans ces effets-là. La grande lettre de Cécile est
une bonne chose. Il en est de même du caractère
de Julia et de la passion désordonnée qu'elle
inspire. Mais je blâme souvent le *lâche* du style,
des expressions toutes faites, comme les *notabilités*
de la société (page 85) ; "Le destin jeta une nouvelle
pomme de discorde" (page 87) ; "M'abreuver de
son sang" (page 91). Cela se dit en tragédie, et ne
doit plus se dire, parce que jamais cela ne fut
pensé. Ce sont de légères fautes, il est vrai ;

p186

mais un esprit aussi distingué que le vôtre devrait
s'en abstenir. Travaillez ! travaillez !
Voici un trait que je trouve excellent (page 114) :
"Avec autant de terreur que si elle eût ignoré les
faits qu'elle contenait" ; et cette phrase jetée en
passant (page 124) : "Il faut avoir vécu dans une
ville de province pour savoir", etc. Les pages
132-133 : fort beau. *L'oubli, cette grande misère du
coeur humain, qui les complète toutes*, 146,
sublime ! La longue lettre de Julia, écrite de son
couvent, est un petit chef-d'œuvre et, de tout ce que
je connais de vous, c'est incontestablement ce que
j'aime le mieux. Tout ce roman de *Cécile*, du
reste, me plaît beaucoup. Je n'en blâme que le cadre.

L'ami qui écoute l'histoire ne sert pas à grand'chose.
Vos dialogues, en général, ne valent pas vos
narrations, ni surtout vos expositions de sentiment.
Vous voyez que je vous traite en ami, c'est-à-dire
sévèrement. C'est parce que je suis sûr que vous
pouvez faire des choses charmantes, exquises,
que je me montre si pédant. Rabattez la moitié
de mes critiques et centuplez mes éloges. Ma
première lettre sera remplie par mes observations
sur *Angélique*.

à JULES DUPLAN.

Croisset, mai 1857, vers le 18 ou le 20.

Non, mon bon vieux, malgré votre conseil
je ne vais pas abandonner *Carthage* pour reprendre
Saint Antoine, parce que je ne suis plus dans ce
 cercle d'idées et qu'il faudrait m'y remettre, ce qui
n'est pas pour moi une petite besogne. Je sais bien

p187

qu'au point de vue de la critique (mais de la
critique seulement) ce serait habile pour la dérouter ;
mais, du moment que j'écrirais en pensant à ces
drôles, je ne ferais plus rien qui vaille, il me
faudrait rentrer dans la peau de saint Antoine,
laquelle est plus tatouée et plus profonde que celle
de Chollet. Je suis dans *Carthage* et je vais
tâcher, au contraire, de m'y enfoncer le plus possible
et de m' *ex-halter*.

Saint Antoine est d'ailleurs un livre qu'il ne
faut pas rater. Je sais maintenant ce qui lui manque,
à savoir deux choses : 1 le plan ; 2 la personnalité
de saint Antoine. J'y arriverai. Mais il me faut du
temps, du temps ! D'ailleurs, m... pour la critique !
Je me f... de on et c'est parce que je m'en
suis f... que la *Bovary* mord un tantinet. Que
l'on me confonde tant que l'on voudra avec Barrière
et le jeune Dumas, cela ne me blesse nullement,
pas plus que les prétendues fautes de français
relevées par ce bon M Deschamps. Seulement, je
prie Gleyre d'inonder Buloz de *traits* piquants.
Bouilhet, qui pense trop au public et qui voudrait
plaire à *tout le monde* tout en restant lui, fait
si bien qu'il ne fait rien du tout. Il oscille, il
flotte, il se ronge. Il m'écrit de sa retraite des
lettres désespérées. Tout cela vient de son
irrémissible *janfoutrerie*. Il ne faut jamais penser
au public, pour moi, du moins. Or je sens que si
je me mettais à *Saint Antoine* maintenant, je
l'accompagnerais selon les besoins de la circonstance,
ce qui est un vrai moyen de chute. Réfléchissez à cela,
mon bon, et vous verrez que je ne suis pas si

entêté que j'en ai l'air. *Carthage* sera d'ailleurs plus amusant, plus compréhensible et me donnera, j'espère, une autorité qui me permettra de me lâcher dans *Saint Antoine*. Pensez-vous à couper *Candide* en tableaux pour une féerie ? Tâchez d'avoir fait cette besogne quand vous viendrez ici. Et Siraudin ? *Quid* ?

Je compatis d'autant mieux à vos embêtements financiers que je suis pour le moment dans une *dèche* profonde.

J'ai dépensé depuis le 1er janvier plus de 10 000 francs, ce qui est trop pour un mince rentier comme moi, et j'ai encore mille écus de dettes. Aussi vais-je rester à la campagne le plus longtemps possible ; raison d'économie, Monsieur ! raison de travail aussi. Je me ficherais de ça complètement si les phrases roulaient bien ! Espérons que ça va venir.

J'ai reçu l'article Limayrac. Quel crétin avec son grand écrivain sur le trône !

Lévy m'a écrit qu'il allait faire un second tirage : voilà 15 000 exemplaires de vendus ; *aliter* : 30 000 francs qui me passent sous le nez !...

à ERNEST FEYDEAU.

Inédite.

Lundi soir.

Mes compliments, cher ami, et mes doubles compliments, un homme comme toi ne pouvait faire qu'un mâle.

Tu serais bien gentil de m'envoyer le plus souvent possible un bulletin de la santé de Mme Feydeau.

Quant à mon enfant à moi, je te conseille de lire *Le Siècle d'aujourd'hui* et *Le Monde* de vendredi, tu t'amuseras. Sainte-Beuve s'est radouci.

Demain paraît le Cuvillier Fleury. Mais le plus beau c'est le *Publicateur de Louviers* qui me loue (SÉRIEUSEMENT) de ressembler à Marmontel.

Il se pourrait bien, après tout, que je ne fusse qu'un classique et un rococo ? qui ne t'en aime pas moins et qui t'embrasse avec le respect dû à un Patriarche !!!

à JULES DUPLAN.

Croisset, derniers jours de mai 1857.

Veuillez dire à l'énergumène Crépet de m'envoyer
incontinent les renseignements sur *Carthage*.

Je les attends avec curiosité et impatience.

Vos lettres sont courtes, mon vieux. Mais je vous
vitupère surtout de laisser là Siraudin. Allons,
caleux ! Fa ! outre !!!

Quant à moi, j'ai une indigestion de bouquins.

Je rote l'in-folio. Voilà 53 ouvrages différents sur
lesquels j'ai pris des notes depuis le mois de mars ;
j'étudie maintenant l'art militaire, je me livre aux
délices de la contrescarpe et du cavalier, je pioche
les balistes et les catapultes. Je crois enfin pouvoir
tirer des effets neufs du tourlourou antique.

Quant au paysage, c'est encore bien vague ; je ne
sens pas encore le côté religieux. La psychologie
se cuite tout doucement, mais c'est une lourde

p190

machine à monter. Je me suis jeté là dans une
besogne bougrement difficile. Je ne sais quand
j'aurai fini, ni même quand je commencerai.

Ai-je bien fait d'envoyer ma carte au père
Dumas ? Il me semble que oui ; car son article,
à tout prendre, était favorable, bien qu'il ait lu
mon livre légèrement. Je sais pertinemment qu'il
y aura un article sur moi dans l'*Univers* ; je
vous le recommande.

J'ai reçu le Cuvillier. C'est d'une insigne mauvaise
foi. Remarquez-vous qu'on affecte de me confondre
avec le jeune Alex ? Ma *Bovary* est une *Dame*
aux Camélias, maintenant ! Boum ! quant au
Balzac, j'en ai décidément les oreilles cornées.
Je vais tâcher de leur triple-ficeler quelque chose
de rutilant et de gueulard où le rapprochement
ne sera plus facile. Sont-ils bêtes avec leurs
observations de moeurs ! Je me f... bien de ça !
à ERNEST FEYDEAU.

Début de juin 1857.

AIMABLE NABOUCHOUDOUROUSSOUR,
On vous attend lundi 8 juin, train 7 h et demie, à la
gare de la rue Verte. J'ai écrit à Saint-Victor pour
l'inviter et j'écrirai à Théo un de ces jours. Mais
j'espère bien que c'est une affaire convenue depuis
longtemps.

p191

Je bûche comme un nègre. J'entasse bouquins

sur bouquins, notes sur notes, mais c'est bien difficile, mon pauvre vieux !
Envoyez donc promener tous les conseils *que* l'on vous donne ! Les incertitudes *que* l'on a ne viennent jamais *que* d'autrui.
J'espère bien, immonde *neveu*, que tu ne vas pas me faire mener une vie de galérien, ni me forcer, moi et mes hôtes, à me lever à des heures indues. On laissera les portes ouvertes et tu pourras, dès l'aurore, vagabonder dans la campagne.
Je vous lirai une TRAGÉDIE !!! de moi, oui, Monsieur. Une tragédie que je croyais perdue et que j'ai retrouvée.
J'imagine que nous allons dire pendant quelques jours de fortes choses. Adieu, cher ami.
à bientôt donc.
écrivez-moi *ung* petit mot la veille, Hein ? - et venez tous.
à MONSIEUR CAILLETEAUX.
Croisset, près Rouen, 4 juin 1857.
Monsieur,
La lettre flatteuse que vous m'avez écrite me fait un devoir de répondre franchement à votre question.
Non, Monsieur, aucun modèle n'a posé devant moi. Madame Bovary est une pure invention.

p192

Tous les personnages de ce livre sont complètement imaginés, et Yonville-l'Abbaye lui-même est un pays *qui n'existe pas*, ainsi que la Rieulle, etc. Ce qui n'empêche pas qu'ici, en Normandie, on n'ait voulu découvrir dans mon roman une foule d'allusions. Si j'en avais fait, mes portraits seraient moins ressemblants, parce que j'aurais eu en vue des personnalités et que j'ai voulu, au contraire, reproduire des types.
C'est une des plus douces joies de la littérature, Monsieur, que d'éveiller ainsi des sympathies inconnues. Recevez donc toute l'expression de la mienne.
Avec mes salutations.
à HAMILTON AïDÉ.
Croisset, 4 juin 1857.
Je viens de lire votre volume, impatiemment attendu ; car on a été plusieurs jours à me l'envoyer de Paris. Il m'a charmé, mon cher ami, vous êtes un vrai poète, dans la plus haute et la plus spiritualiste acception du mot.
Dans le poème d'*Eléonore*, la description du vieux château et l'enfance de votre héroïne m'ont

ravi.

J'ai retrouvé dans vos pièces italiennes les propres impressions que j'ai eues moi-même sur les lieux.

Je trouve, parmi vos pièces détachées, celle

p193

des deux maîtresses (P 222) d'une originalité transcendante, et la chanson "I sat with my, etc." m'a semblé un pur chef-d'oeuvre.

Tout ce volume est plein d'un souffle doux, qui vous caresse et sent bon comme une brise d'été. Continuez, mon cher ami, aimons toujours les lettres ! cet amour-là console de tous les autres et les remplace. Les misères de la vie sont peu de choses quand on se tient sur un sommet. Tout est petit du haut des Alpes.

Je vous remercie donc bien cordialement du plaisir que vous m'avez fait, et je ne demande qu'une chose, c'est à vous revoir l'hiver prochain, à Paris.

Je n'ai pas reçu de lettres de Gertrude, cela me ferait grand plaisir d'en recevoir. Dites-le-lui. Je voudrais bien aller à Manchester, mais un travail fort compliqué me retient ici. Il faut que je soigne ma seconde publication, pour laquelle on sera difficile, car votre amitié apprendra avec plaisir que mon roman a réussi au delà de toutes mes espérances. La presse s'en est vraiment occupée, j'ai été très critiqué et très loué. J'avais

un autre livre tout prêt, un ouvrage plein de théologie et d'histoire, sur lequel je comptais beaucoup comme contraste ; mais j'ai peur d'un nouveau procès, et j'en ajourne la publication. Aussi me faut-il faire du nouveau. Il est même probable que je resterai seul à la campagne une partie de l'hiver.

J'espère bien que notre correspondance n'en restera pas là. Au revoir donc !

p194

à MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, juin 1857.

Le plaisir que j'ai à recevoir vos lettres, chère Demoiselle, est contre-balancé par le chagrin qui s'y étale. Quelle excellente âme vous avez ! et quelle triste existence que la vôtre. Je crois la

comprendre. C'est pourquoi je vous aime.
J'ai connu comme vous les intenses mélancolies
que donne l' *Angélus* par les soirs d'été. Si
tranquille que j'aie été à la surface, moi aussi j'ai
été *ravagé* et, faut-il le dire, je le suis encore
quelquefois. Mais, convaincu de cette vérité, que l'on
est malade dès qu'on pense à soi, je tâche de me
griser avec l'Art, comme d'autres font avec de
l'eau-de-vie. à force de volonté on parvient à
perdre la notion de son propre individu. Croyez-moi,
on n'est pas heureux, mais on ne souffre
plus.

Non, détrompez-vous ! je ne raille nullement,
et pas même dans le plus profond de ma
conscience, vos sentiments religieux. Toute piété
m'attire et la catholique par-dessus toutes les
autres. Mais je ne comprends pas *la nature* de vos
doutes. Ont-ils rapport au dogme ou à vous-même ?
Si je comprends ce que vous m'écrivez, il me
semble que vous vous sentez *indigne* ! Alors,
rassurez-vous, car vous péchez par excès d'humilité,
ce qui est une grande vertu ! Indigne ! pourquoi ?
Pourquoi, pauvre chère âme endolorie que vous
êtes ? Rassurez-vous. Votre Dieu est bon et vous
avez assez souffert pour qu'il vous aime. Mais si

p195

vous avez des doutes sur le fond même de la religion
(ce que je crois, quoi que vous en disiez),
pourquoi vous affliger de manquer à des devoirs
qui, dès lors, ne sont plus des devoirs ? Qu'un
catholique sincère se fasse musulman (pour un
motif ou pour un autre), cela est un crime aux
yeux de la religion comme à ceux de la philosophie ;
mais si ce catholique n'est pas un croyant, son
changement de religion n'a pas plus d'importance
qu'un changement d'habit. Tout dépend de la
valeur que nous donnons aux choses. C'est nous
qui faisons la moralité et la vertu. Le cannibale
qui mange son semblable est aussi innocent que
l'enfant qui suce son sucre d'orge. Pourquoi
donc vous désespérer de ne pouvoir ni vous confesser,
ni communier, puisque vous ne le *pouvez* pas ?
Du moment que ce devoir vous est impraticable,
ce n'est plus un devoir. Mais non ! L'admiration
que vous me témoignez pour Jean Reynaud me
prouve que vous êtes en plein dans le courant
de la critique contemporaine, et cependant
vous tenez par l'éducation, par l'habitude et
par votre nature personnelle aux croyances du
passé. Si vous voulez sortir de là, je vous le répète,

il faut prendre un parti , vous enfoncer résolument dans l'un ou dans l'autre. Soyez avec sainte Thérèse ou avec Voltaire. Il n'y a pas de milieu, quoi qu'on dise.

L'humanité maintenant est exactement comme vous. Le sang du moyen âge palpite encore dans ses veines et elle aspire le grand vent des siècles futurs, qui ne lui apporte que des tempêtes.

p196

Et tout cela, parce qu'on veut une *solution* . Oh ! orgueil humain. Une solution ! Le but, la cause ! Mais nous serions Dieu, si nous tenions la cause, et à mesure que nous irions, elle se reculera indéfiniment, parce que notre horizon s'élargira. Plus les télescopes seront parfaits et plus les étoiles seront nombreuses. Nous sommes condamnés à rouler dans les ténèbres et dans les larmes.

Quand je regarde une des petites étoiles de la Voie Lactée, je me dis que la Terre n'est pas plus grande que l'une de ces étincelles. Et moi qui gravite une minute sur cette étincelle, qui suis-je donc, que sommes-nous ? Ce sentiment de mon infirmité, de mon néant, me rassure. Il me semble être devenu un grain de poussière perdu dans l'espace, et pourtant je fais partie de cette grandeur illimitée qui m'enveloppe. Je n'ai jamais compris que cela fût désespérant, car il se pourrait bien qu'il n'y eût rien du tout derrière le rideau noir. L'infini, d'ailleurs, submerge toutes nos conceptions et, du moment qu' *il* est, pourquoi y aurait-il un but à une chose aussi relative que *nous* ?

Imaginez un homme qui, avec des balances de mille coudées, voudrait peser le sable de la mer. Quand il aurait rempli ses deux plateaux, ils déborderaient et son travail ne serait pas plus avancé qu'au commencement. Toutes les philosophies en sont là. Elles ont beau dire : "Il y a un poids cependant, il y a un certain chiffre qu'il faut savoir, essayons" ; on élargit les balances, la corde casse, et toujours, ainsi toujours ! Soyez donc plus chrétienne et résignez-vous à l'ignorance. Vous

p197

me demandez quels livres lire. Lisez Montaigne,

LISEZ-le lentement, posément ! // *vous calmera*. Et n'écoutez pas les gens qui parlent de son égoïsme. Vous l'aimerez, vous verrez. Mais ne lisez pas, comme les enfants lisent, pour vous amuser, ni comme les ambitieux lisent, pour vous instruire. Non, lisez *pour vivre* . Faites à votre âme une atmosphère intellectuelle qui sera composée par l'émanation de tous les grands esprits. étudiez à fond Shakespeare et Goethe. Lisez des traductions des auteurs grecs et romains, Homère, Pétrone, Plaute, Apulée, etc. Et quand quelque chose vous ennuiera, acharnez-vous dessus, vous le comprendrez bientôt. Ce sera une satisfaction pour vous. Il s'agit de *travailler* , me comprenez-vous ? Je n'aime pas à voir une aussi belle nature que la vôtre, s'abîmer dans le chagrin et le désœuvrement. élargissez votre horizon et vous respirerez plus à l'aise. Si vous étiez un homme et que vous eussiez vingt ans, je vous dirais de vous embarquer pour faire le tour du monde. Eh bien ! faites le tour du monde dans votre chambre. étudiez ce dont vous ne vous doutez pas : la Terre. Mais je vous recommande d'abord Montaigne. Lisez-le d'un bout à l'autre et, quand vous aurez fini, recommencez. Les conseils (de médecins, sans doute) que l'on vous donne me paraissent peu intelligents. Il faut, au contraire, fatiguer votre pensée. Ne croyez pas qu'elle soit usée. Ce n'est point une courbature qu'elle a, mais des convulsions. Ces gens-là, d'ailleurs, n'entendent rien à l'âme. Je les connais, allez. Je ne vous parle pas aujourd'hui d'*Angélique* , parce que je n'ai ni le temps ni la place. Je vous

p198

en ferai une critique détaillée dans ma prochaine lettre.

Adieu, et comptez toujours sur mon affection.
Je pense très souvent à vous et j'ai grande envie de vous voir. Cela viendra, espérons-le.
à ERNEST FEYDEAU.

Fin juin ou début juillet 1857.

Non, mon cher monsieur, je n'ai commis aucune lâcheté, même de geste, relative à votre endroit ; et avant de traiter un homme de couillon, il faut avoir des preuves. Je trouve cette supposition gratuite et du plus détestable goût, mon bonhomme. Je ne laisse jamais personne échigner devant moi mes amis. C'est un privilège que je me réserve. Ils m'appartiennent, je ne permets pas qu'on y touche. Rassure-toi du reste ; ton ami

Aubreyt ne m'a dit aucun mal de ta Seigneurie.
Je l'ai vu, seul, pendant vingt minutes à peu près.
Sitôt le dîner fini, il s'est embarqué. Voilà, - et
tu es un insolent !

Ta mauvaise opinion sur moi vient de ce qu'un
jour je ne me suis pas mis de ton bord dans une
discussion. Le vrai est que je vous trouvais tous les
deux également absurdes, et la lâcheté eût été de
soutenir des théories qui n'étaient point miennes.
Tu me payeras toutes ces injures dans la critique
que je te ferai de ton état , grand enragé !

p199

En l'attendant, tu peux te vanter d'avoir fait un
certain chapitre XVII qui est un morceau.
Si tu crois que tu m'amèneras au culte du
simple et du carré de choux, détrompe-toi, mon
vieux ! détrompe-toi ! Je sors d'Yonville, j'en ai
assez ! Je demande d'autres guitares maintenant.
Chaussons le cothurne et entamons les grandes
gueulades. ça fait du bien à la santé.

As-tu lu mon éreintement dans l' *Univers* ?
J'attire la haine du parti-prêtre, c'est trop juste.
Les mânes d'Homais se vengent.
Je déclare, du reste, que tous ces braves gens-là
(de l' *Univers* , de la *Revue des Deux Mondes* ,
des *Débats* , etc.) sont des imbéciles qui ne savent
pas leur métier. Il y avait à dire contre mon livre
bien mieux, et plus. Un jour que nous serons seuls
chez moi et les portes barricadées, je te coulerai
dans le tuyau de l'oreille mes opinions secrètes
sur la *Bovary* . J'en connais mieux que personne
les défauts et les vraies fautes. Ainsi il y avait tout
au commencement une monstruosité grammaticale dont
aucun, bien entendu, ne s'est aperçu. Mais tout
cela importe fort peu.

J'entamerai probablement *Carthage* dans un
mois. Je laboure la Bible de Cahen, les *Origines*
d'Isidore, Selden et Braunius. Voilà ! J'ai bientôt
lu tout ce qui se rapporte à mon sujet de près ou
de loin, et bien que tu m'accuses d'ignorance
crasse en botanique, je te f... une flore tunisienne

p200

et méditerranéenne très exacte, mon vieux. Mais
il faut, auparavant, l'apprendre.
Sache, d'ailleurs, que j'ai eu un prix en botanique.

Le sujet de la composition était l'histoire
des champignons. J'avais couché, sur ce mets des
dieux, vingt-cinq pages tirées de Bomare qui
excitèrent l'enthousiasme de mes professeurs, et
j'obtins la "juste récompense de mes labeurs assidus".

Ce qui m'embête à trouver dans mon roman,
c'est l'élément psychologique, à savoir la façon
de sentir. Quant à la couleur, personne ne pourra
me prouver qu'elle est fausse.

Ci-inclus une petite note pour Théo. S'il peut
dire du bien du susdit peintre, il me fera plaisir.
Je lui ai déjà recommandé quelqu'un, j'ai peur de
l'embêter avec toutes mes recommandations. Tâche
néanmoins qu'il s'exécute, lui ou Saint-Victor.

Que vas-tu faire à Luchon, grand lubrique ?

Ranimer dans une atmosphère pure ta santé épuisée
par les débauches de la capitale ! Tu vas
porter, au sein des populations rustiques, les vices
et l'or de la civilisation ! Tu vas séduire les
servantes ! briller dans les tables d'hôtes par ton
esprit ! semer des maximes incendiaires, chausser de
grandes guêtres et recueillir des métaphores ! rien
que des métaphores et des paysages ? matérialiste que
tu es !

Adieu. Tâche de bien te conduire et que ta
famille ne soit pas obligée d'aller recueillir les
morceaux épars de ton cadavre, déchiré en pièces
dans quelque lupanar. Ne moleste personne, il

p201

y a maintenant des gendarmes, prends garde ! Tu
te ruines le tempérament ! on te le répète, mais
tu ne veux croire personne. Le libertinage t'emporte !
Adieu, mon vieux, bon voyage, on t'embrasse
sur le marchepied.

à JULES DUPLAN.

Fin juin-début juillet 1857.

Je viens d'écrire à Edmond About et à Feydeau
pour votre ami Maisiat. à Feydeau, qu'il se charge
de la commission, c'est-à-dire qu'il surveille Théo.

Je lui ai recommandé de repasser la note à
Saint-Victor, ce qui ne peut pas nuire. Si j'avais
écrit à Gautier, je n'aurais pas eu de réponse, parce
qu'il est fort peu épistolaire. Mais de cette façon, je
saurai ce qui en adviendra. J'ai écrit il y a quelques
jours à Théo pour lui recommander Foulongne.

Si vous voyez ce dernier chez Gleyre,
vous pourrez le lui dire. Je souhaite que tout cela
serve à quelque chose.

J'ai reçu le *Figaro* et l' *Univers* . Est-ce
beau ? Je suis en exécration dans le parti-prêtre,

cela doit attendrir Gleyre à l'endroit de la *Bovary*.

Vous me faites l'effet, mon cher ami, vous qui m'engueulez sur mes couillonnades, d'un fier caleur ! Et Siraudin ? s... n... de D... ! Il ne s'agit pas de rester assis sur votre derrière, comme *ung veau pleurard* ! Allons à l'ouvrage ! nom d'un petit

p202

bonhomme ! Le meilleur de la vie se passe à dire : "Il est trop tôt", puis : "Il est trop tard". - Moi, dès le commencement d'août, je me mets à *Carthage* ; j'ai bientôt tout lu. On ne pourra, je crois, me prouver que j'ai dit, en fait d'archéologie, des sottises. C'est déjà beaucoup. Je n'ai pas reçu le livre de Crépet ; qu'il l'adresse chez mon frère, à l'Hôtel-Dieu, à Rouen. Si Crépet était un brave, il passerait à l'institut ou rue de Seine, 2, et ferait de ma part une révérence et mille remerciements à M Alfred Maury, bibliothécaire de l'Institut, lequel tient à ma disposition un "Mémoire sur l' *Orichalque* , de Rossignol". Il ne sait comment me faire parvenir la chose. Crépet mettrait cette brochure dans le paquet du susdit livre.

Lisez l'anecdote suivante. Vous m'avez entendu parler d'un certain Anthime, ancien domestique de ma mère et mari de la cuisinière que nous avons. Ce respectable serviteur, haut de cinq pieds huit pouces, porteur de boucles d'oreilles, de bagues et de chaînes d'or, tournure de chantre, air idiot, ami des prêtres et coopérant, l'été, à l'édification des reposoirs, renvoyé pour ses mauvaises moeurs, avait trouvé, en sortant de notre service, un ancien distillateur enrichi que l'on appelle familièrement le père Poussin. Ledit père Poussin était plutôt l'ami que le maître d'Anthime. Ils sortaient bras dessus, bras dessous et faisaient, le soir, la petite partie de cartes. Et bien ! tout à coup, le père Poussin s'est fâché et a mis Anthime à la porte. Il a dit à la femme de ce misérable un bien beau mot : "C'est un homme, Madame, qui aime son semblable".

p203

N.B. - Le père Poussin est âgé de 72 ans !

et hideux ! Il a un tremblement continual et bavachotte agréablement.

Voilà, Monsieur, où nous ont conduits les révolutions. Les couches inférieures n'ont plus aucune considération pour les supérieures. Les domestiques, à présent, ne respectent plus leurs maîtres ; cependant on ne peut nier qu'ils les aiment.

Est-ce joli ? Je termine comme *Lucrèce Borgia* : "Hein ? qu'en pensez-vous ?... pour la campagne !" à MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, 3 juillet 1857.

Merci (mille fois) de l'article et mille fois encore ! J'ai reçu tout le paquet.

L'approbation, la sympathie d'un esprit comme le vôtre m'est plus agréable mille fois que les injures de l' *Univers* ne me sont odieuses. Car vous saurez, chère lectrice, que j'ai été fortement *injurier* par ce journal et par beaucoup d'autres, - ce qui m'est complètement égal, je vous assure.

Tous ces gens-là sont des sots. Aucun n'a dit contre mon livre ce qu'il y avait à en dire. J'en sais plus long qu'eux tous là-dessus. Ainsi, on m'a reproché (dans la *Revue des Deux Mondes*, entre autres) des fautes de français qui n'en sont point, tandis qu'il y en avait une, une grossière, palpable, évidente, une vraie faute de grammaire, et qui se trouvait au début, dans la dédicace. *Pas un* ne l'a

p204

vue. On ne la verra plus, du reste, car je l'ai fait enlever au second tirage qui a eu lieu il y a un mois. Tout cela, du reste, est fort peu important et très misérable. Il faut, quand on veut faire de l'Art, se mettre au-dessus de tous les éloges et de toutes les critiques. Quand on a un idéal net, on tâche d'y monter en droite ligne, sans regarder à ce qui se trouve en route.

J'ai une très longue lettre à vous écrire, j'attends la vôtre pour cela ; j'ai voulu seulement ce soir vous dire merci.

Un mot sur vous cependant. Puisque la musique vous fait tant de bien, pourquoi ne venez-vous pas l'hiver, à Paris, en entendre ? C'est une mauvaise chose que de vivre toujours aux mêmes endroits ; les vieux murs laissent retomber sur notre coeur, comme la poussière de notre passé, l'écho de nos soupirs oubliés et le souvenir des vieilles tristesses, ce qui fait une tristesse de plus.

Vous étouffez, il vous faut de l'air.

Mille tendres bonnes choses. Tout à vous.

à CHARLES BAUDELAIRE.
Croisset, 13 juillet 1857.
MON CHER AMI,
J'ai d'abord dévoré votre volume d'un bout à
l'autre, comme une cuisinière fait d'un feuilleton,
et maintenant, depuis huit jours, je le relis, vers à

p205

vers, mot à mot et, franchement, cela me plaît et m'enchante.
Vous avez trouvé le moyen de rajeunir le romantisme.
Vous ne ressemblez à personne (ce qui est la première de toutes les qualités).
L'originalité du style découle de la conception.
La phrase est toute bourrée par l'idée, à en craquer.
J'aime votre âpreté, avec ses délicatesses de langage, qui la font valoir comme des damasquinures sur une lame fine.
Voici les pièces qui m'ont le plus frappé : le sonnet XVIII : *La Beauté* ; c'est pour moi une oeuvre de la plus haute valeur ; - et puis les pièces suivantes : *L'idéal*, *La Géante* (que je connaissais déjà), la pièce XXV :
Avec ses vêtements ondoyants et nacrés.
Une charogne, *le Chat* (p 79), *Le beau navire*,
à *une dame créole*, *Le Spleen* (p 140), qui m'a navré, tant c'est juste de couleur ! Ah ! vous comprenez l'embûtement de l'existence, vous ! Vous pouvez vous vanter de cela, sans orgueil. Je m'arrête dans mon énumération, car j'aurais l'air de copier la table de votre volume. Il faut que je vous dise pourtant que je raffole de la pièce LXXV,
Tristesses de la lune :
... Qui d'une main distraite et légère caresse
Avant de s'endormir, le contour de ses seins...
et j'admire profondément le *Voyage à Cythère* , etc., etc.
Quant aux critiques, je ne vous en fais aucune,

p206

parce que je ne suis pas sûr de les penser moi-même, dans un quart d'heure. J'ai, en un mot, peur de dire des inepties, dont j'aurais un remords immédiat. Quand je vous reverrai cet hiver, à Paris, je vous poserai seulement, sous forme dubitative et modeste, quelques questions.
En résumé, ce qui me plaît avant tout dans

vos livres, c'est que l'Art y prédomine. Et puis vous chantez la chair sans l'aimer, d'une façon triste et détachée qui m'est sympathique. Vous êtes résistant comme le marbre et pénétrant comme un brouillard d'Angleterre.

Encore une fois, mille remerciements du cadeau ; je vous serre la main très fort.

à vous.

à M X.

Croisset Mercredi 22 juillet 1857.

MON CHER MONSIEUR,

J'accorde, je vous accorde, je t'accorde, je leur accorde toutes les permissions d'arranger la *Bovary* à n'importe quelle sauce. Mais la permission vient trop tard puisque vous y avez renoncé, et franchement, mon bon, je crois que vous avez bien fait. La chose me semble, à moi, impossible. Mais je n'entends goutte au théâtre, bien que j'y râvasse de temps à autre. C'est une méchanique qui me fait grand peur, - et pourtant, c'est beau, nom

p207

d'un petit bonhomme ! C'est beau ! Quel maître art !

Le citoyen Bouilhet est venu dernièrement ici passer une dizaine de jours. Il avait été à Paris et s'était transporté quatre fois à l'Odéon pour te parler de son drame qu'il pense avoir fini à la fin de décembre. Nous avons employé tout notre temps à nous désoler conjointement, lui de son drame et moi du roman que je vais faire. Notre occupation principale a été de trembler comme des foirards. Nous étions tristes comme des tombeaux et plus bêtes que des cruches. Tel fut l'état de tes deux amis.

Je vais, dans une quinzaine, me mettre à *du neuf*. C'est une histoire qui se passe 240 ans avant Jésus-Christ. J'en ai une angoisse terrible et vague, comme lorsqu'on s'embarque pour un long voyage. En reviendra-t-on ? Qu'arrivera-t-il ? On a peur de s'en aller, et pourtant on brûle de partir. La littérature, d'ailleurs, n'est plus pour moi qu'un supplice (...). Cette métaphore, peut-être indécente, est uniquement pour te faire comprendre que je suis em..., voilà ! écrire me semble de plus en plus impossible. "Bienheureux Scudéry, etc."

Et toi ? Humes-tu bien l'air "pur et vivifiant" des montagnes ? Fais-tu des rencontres ? T'arrive-t-il des histoires de jeune homme ? J'espère toujours avoir l'honneur de ta visite

dans ma maison des champs cet été ou cet automne.
Adieu, cher vieux, mille poignées de mains.
Sais-tu que j'ai été éreinté, pulvérisé par
l' *Univers* ? Cinq colonnes ! Le "parti-prêtre",
ce vieux

p208

parti-prêtre qui n'est nullement mort, m'en veut
beaucoup. Je suis désigné au poignard des jésuites.
Ces messieurs, dans leur article, déplorent mon
acquittement !

à JULES DUPLAN.

Probablement du 22 juillet 1857.

MON CHER DUPLAN,

(...) Savez-vous combien, maintenant, je me suis
ingurgité de volumes sur Carthage ? environ 100 !
et je viens, en quinze jours, d'avaler les 18 tomes
de la Bible de Cahen ! avec les notes et en prenant
des notes !

J'ai encore pour une quinzaine de jours à faire
des recherches ; et puis, après une belle semaine
de forte rêverie, vogue la galère ! (ou plutôt la
trirème !). Je m'y mets ; ce n'est pas que je sois
inspiré le moins du monde, mais j'ai envie de
voir ça, c'est une sorte de curiosité et comme qui
dirait un désir lubrique sans érection.

Bouilhet est venu, il y a trois semaines, passer
quelques jours ici ; nous avons employé notre
temps à trembler comme deux foirards ; il a peur
pour son drame et moi j'ai peur pour mon
roman ; nous étions tristes comme des tombeaux
et bêtes comme des pots.

Quand vous verra-t-on, vous ? Quand faut-il que
j'aille au chemin de fer vous chercher ?

p209

Saint-Victor a-t-il parlé de votre ami Maisiat ?
je n'ai de Paris aucune nouvelle. Un article de
Baudelaire sur la *Bovary*, fait depuis longtemps
et qui devait paraître dans l' *Artiste* , n'apparaît
pas ; il en est de même de celui de Saint-Victor à
la *Presse* . Mais de cela, je m'en moque
profondément. Ah ! Carthage ! si j'étais sûr de te
tenir !

Il me paraît impossible que j'aie fini cet hiver,
bien que la chose doive être écrite d'un style
large et *enlevé* , qui sera peut-être plus facile

qu'un roman psychologique, mais... mais... Oh !

bienheureux Scudéry !

Adieu, cher vieux, vous êtes l'homme le plus gentil de la terre ; aussi, quand vous viendrez à Rouen, je vous ferai voir, chez le père Clogenson, un portrait de votre ami Voltaire qui vous amusera.

Re-adieu, ou plutôt à bientôt. Je vous embrasse.
à EUGÈNE CRÉPET.

Fin juillet ou début d'août 1857.

MON CHER AMI,

Vous recevrez, à peu près en même temps que ma lettre, votre volume de l'*Encyclopédie catholique*, dans lequel je n'ai rien trouvé. Je ne vous en remercie pas moins très fort. Cela est pris partout et trop élémentaire ; j'en sais, Dieu merci, plus long, ce qui n'est pas dire que j'en sache beaucoup.

Si vous découvriez autre chose comme gravures,

p210

dessins, etc... envoyez-les-moi. Je payerais je ne sais quoi pour avoir la reproduction d'une simple mosaïque *réellement* unique ! Je crois néanmoins être arrivé à des *probabilités*. On ne pourra pas me prouver que j'aie dit des absurdités. Si vous connaissiez aussi quelque bouquin *spécial* sur les mercenaires, faites-m'en part.

J'ai de temps à autre de vos nouvelles par Duplan. Resterez-vous à Paris tout l'été ? Je ne sais, quant à moi, l'époque où l'on m'y reverra. Dans quinze jours je vais me mettre à écrire. Priez pour moi toutes les garces du Pinde !

Adieu, mille bons souvenirs du père Gide et à vous trente-six mille poignées de main.

à ERNEST FEYDEAU.

Fin juillet, début d'août 1857.

MON BON,

Je crois qu'il est toujours convenable de laver son linge sale. Or je lave le mien tout de suite. "Je t'en ai voulu" et t'en veux encore un peu d'avoir supposé que j'avais, avec Aubrey, dit du mal de ta personne ou de tes œuvres. Je parle ici très sérieusement. Cela m'a choqué, blessé. C'est ainsi que je suis fait. Sache que cette lâcheté-là m'est complètement antipathique. Je ne permets à personne de dire devant moi plus de mal de mes amis que je ne leur en dis en face. Et quand

p211

un inconnu ouvre la bouche pour médire d'eux, je la lui clos immédiatement. Le procédé contraire est très admis, je le sais, mais il n'est nullement à mon usage. Qu'il n'en soit plus question ! et tant pis pour toi si tu ne me comprends pas. Causons de choses moins sérieuses et fais-moi l'honneur, à l'avenir, de ne pas me juger comme le premier venu.

Sache d'ailleurs, ô Feydeau, que "jamais je ne blague". Il n'y a pas d'animal au monde plus sérieux que moi ! Je ris quelquefois, mais plaisante fort peu, et moins maintenant que jamais. Je suis *malade* par suite de peur, toutes sortes d'angoisses m'emplissent : je vais me mettre à écrire.

Non ! mon bon ! Pas si bête ! Je ne te montrerai rien de *Carthage* avant que la dernière ligne n'en soit écrite, parce que j'ai bien assez de mes doutes sans avoir par-dessus ceux que tu me donnerais.

Tes observations me feraient perdre la boule. Quant à l'archéologie, elle sera "probable".

Voilà tout. Pourvu que l'on ne puisse pas me prouver que j'ai dit des absurdités, c'est tout ce que je demande. Pour ce qui est de la botanique, je m'en moque complètement. J'ai vu de mes propres yeux toutes les plantes et tous les arbres dont j'ai besoin.

Et puis, cela importe fort peu, c'est le côté secondaire. Un livre peut être plein d'énormités et de bêtises, et n'en être pas moins fort beau. Une pareille doctrine, si elle était admise, serait déplorable, je le sais, en France surtout, où l'on a le pédantisme de l'ignorance. Mais je vois dans la tendance contraire (qui est la mienne, hélas !) un grand danger. L'étude de l'habit nous fait oublier

p212

l'âme. Je donnerais la demi-rame de notes que j'ai écrites depuis cinq mois et les 98 volumes que j'ai lus, pour être, pendant trois secondes seulement, "réellement" émotionné par la passion de mes héros. Prenons garde de tomber dans le brimborion, on reviendrait ainsi tout doucement à la *Cafetière* de l'abbé Delille. Il y a toute une école de peinture maintenant qui, à force d'aimer Pompéi, en est arrivée à faire plus rococo que Girodet. Je crois donc qu'il ne faut *rien aimer*, c'est-à-dire qu'il faut planer impartialement au-dessus de tous les objectifs.

Pourquoi tiens-tu à m'agacer les nerfs en me soutenant qu'un carré de choux est *plus* beau que

le désert ? Tu me permettras d'abord de te prier d' "aller voir" le désert avant d'en parler ! Au moins, s'il y avait *aussi* beau, passe encore. Mais, dans cette préférence donnée au légume bourgeois, je ne puis voir que le désir de me faire enrager. Ce à quoi tu réussis. Tu n'auras de ma Seigneurie aucune critique écrite sur l' été parce que : 1 ça me demanderait trop de temps ; 2 Il se pourrait que je dise des inepties, ce que faire ne veux. Oui ! j'ai peur de me compromettre, car je ne suis sûr de rien (et ce qui me déplaît est peut-être ce qu'il y a de meilleur). J'attends, pour avoir une opinion inébranlable et brutale, que l' *Automne* soit paru. Le *Printemps* m'a plu, m'a enchanté, sans aucune restriction. Quant à l' été , j'en fais (des restrictions). Maintenant,... mais je me tais, parce que mes observations porteraient sur un "parti pris" qui est peut-être bon, je n'en sais rien. Et comme il n'y a rien au monde de plus désobligeant et plus

p213

stupide qu'une critique injuste, je me prive de la mienne, qui pourrait bien l'être. Voilà, mon cher vieux. Tu vas dans ta conscience me traiter encore de lâche. Cette fois, tu auras raison, mais cette lâcheté n'est que de la prudence.

T'amuses-tu ? emploies-tu tes préservatifs, homme immonde ! Quel gaillard que mon ami Feydeau et comme je l'envie ! Moi je m'embête démesurément. Je me sens vieux, éreinté, flétri. Je suis sombre comme un tombeau et rébarbatif comme un hérisson.

Je viens de lire d'un bout à l'autre le livre de Cahen. Je sais bien que c'est très fidèle, très bon, très savant : n'importe ! Je préfère cette vieille *Vulgate* , à cause du latin ! Comme ça ronfle, à côté de ce pauvre petit français malingre et pulmonique ! Je te montrerai même deux ou trois contresens (ou enjolivements) de ladite *Vulgate* qui sont beaucoup plus beaux que le sens vrai.

Allons, divertis-toi, et prie Apollon qu'il m'inspire, car je suis prodigieusement aplati.
à toi.

à JULES DUPLAN.

Croisset Mercredi, 5 août 1857.

MON BON,

Tâchez de venir le plus tôt que vous pourrez (j'entends d'ici une quinzaine), parce que :

1 J'aurai probablement, à la fin du mois, des parents de Champagne qui viendront ici pour un

mois et qui prendront votre chambre ;

p214

2 Je vais me mettre bientôt à écrire !
Quand je dis bientôt, c'est une manière de parler, car la matière s'allonge considérablement ; à chaque lecture nouvelle, mille autres surgissent ! je suis, Monsieur, *dans un dédale* ! Mon plan, avec tout cela, n'avance nullement, il peut se faire qu'il se cuise intérieurement. Je suis, dans ce moment, perdu dans Pline, que je relis en entier ; j'ai encore à feuilleter Athénée et Plutarque, à lire le *Traité de la Cavalerie*, de Xénophon, et sa *Retraite*, plus cinq ou six mémoires de l'Académie des Inscriptions, et puis ce ne sera pas tout, sans doute ! Je commence à être bien harassé de notes ! Il y a au fond de tout cela une horrible venette, je tremble de m'y mettre, c'est comme pour se faire arracher une dent.
écrivez-moi un mot pour me dire le jour et l'heure de votre arrivée, j'irai vous chercher au chemin de fer ; il y a un train qui part de Paris à 5 heures et qui arrive à 7 heures et demie.
Adieu, vieux, à bientôt.
à ERNEST FEYDEAU.
Croisset août 1857, vers le 5.
MON VIEUX,
Tu es le plus charmant mortel que je connaisse ; et j'ai eu bien raison de t'aimer à première vue. Voilà ce que j'ai à te dire d'abord, et puis que je suis un serin, un chien hargneux, un individu désagréable et rébarbatif, etc., etc.

p215

Oui, la littérature m'embête au suprême degré ! Mais ce n'est pas ma faute ; elle est devenue chez moi une vérole constitutionnelle ; il n'y a pas moyen de s'en débarrasser. Je suis abruti d'art et d'esthétique et il m'est impossible de vivre un jour sans gratter cette incurable plaie, qui me ronge.
Je n'ai (si tu veux savoir mon opinion intime et franche) rien écrit qui me satisfasse pleinement. J'ai en moi, et très net, il me semble, un idéal (pardon du mot), un idéal de style, dont la poursuite me fait halter sans trêve. Aussi le désespoir est mon état normal. Il faut une violente

distraction pour m'en sortir. Et puis, je ne suis pas naturellement gai. Bas, bouffon et obscène tant que tu voudras, mais lugubre nonobstant. Bref, la vie m'em... cordialement. Voilà ma profession de foi.

Depuis six semaines, je recule comme un lâche devant *Carthage*. J'accumule notes sur notes, livres sur livres, car je ne me sens pas en train. Je ne vois pas nettement mon objectif. Pour qu'un livre *sue* la vérité, il faut être bourré de son sujet jusque par-dessus les oreilles. Alors la couleur vient tout naturellement, comme un résultat fatal et comme une floraison de l'idée même. Actuellement, je suis perdu dans Pline que je relis pour la seconde fois de ma vie d'un bout à l'autre. J'ai encore diverses recherches à faire dans Athénée et dans Xénophon, de plus cinq ou six mémoires dans l'Académie des Inscriptions. Et puis, ma foi, je crois que ce sera tout ! Alors, je ruminerai mon plan qui est fait et je m'y mettrai ! Et les *affres* de la phrase commenceront

p216

les supplices de l'assonance, les tortures de la période ! Je suerai et me retournerai (comme Guatimozin) sur mes métaphores.

Les métaphores m'inquiètent peu, à vrai dire (il n'y en aura que trop), mais ce qui me turlupine, c'est le côté psychologique de mon histoire.

Mais parlons de ta Seigneurie. Viens ici, mon vieux, quand tu voudras, tu me feras toujours *grand* plaisir. Seulement, je te préviens que : 1 tout le mois de septembre, nous aurons des parents de Champagne ; 2 j'attends dans ce mois-ci un jouvencel que tu ne connais pas ; mais il sera venu et parti d'ici avant le 22, époque où tu te proposes d'embrasser ton oncle. Voilà. Et puis, mon jeune homme, j'espère que tu me laisseras dormir *le matin*, et tu ne me feras pas trop promener, hein ?

Je trouve (*inter nos*, bien entendu) que : 1 le journal *l'Artiste* est bien long à insérer l'article de Baudelaire sur ton ami et 2 que le jeune Saint-Victor m'oublie complètement. Relirait-il *Gamiani* trop fréquemment.

Amène Théo, s'il peut venir, à moins que tu ne préfères venir seul.

Tout ce que je pense de mal sur l'été (dont je pense en même temps beaucoup de bien) se résume en ceci : il me semble qu'on y voit trop

le parti pris, l'intention, l'artiste se sent derrière la toile. Je dis peut-être une bêtise ? Mais je t'expliquerai carrément ce que je sens, sur le papier lui-même. Console-toi cependant. La chose (dans mon idée) est très réparable et le volume n'y perdra rien.

p217

Quand tu verras Paul Meurice, demande-lui s'il a envoyé mon volume au père Hugo.
As-tu converti Alexandre Dumas fils au culte de l'Art pur ? Si cela est, je te déclare un grand orateur et surtout un grand magicien.
Adieu, monsieur, je t'embrasse.
à LOUIS BOUILHET.
Croisset, 12 août 1857.
Enfin ! je vais en finir avec mes satanées notes !
J'ai encore trois volumes à lire et puis c'est tout.
C'est bien tout ! Au milieu ou à la fin de la semaine prochaine, je m'y mets. Je n'en éprouve aucune envie intellectuelle, mais une sorte de besoin physique. Il me faut changer d'air. Et puis, je n'apprends plus rien du tout. J'ai épuisé, je crois, la matière complètement. C'est maintenant qu'il va falloir se monter et gueuler dans le silence du cabinet !
Réponds-moi tout de suite pour me dire si tu me permets d'envoyer ton adresse à La Rounat ; le susdit me la demande à grands cris. Il s'informe de toi considérablement et m'apprend que ta pièce est annoncée dans les feuilles publiques sous le titre de *Une fille naturelle* .
Le public, il paraît, s'occupe de nos Seigneuries, car on a annoncé dans trois journaux que je faisais un roman carthaginois intitulé *Les Mercenaires* .
Cela est très flatteur, mais m'embête fort ; on a l'air d'un charlatan, et puis le public vous en veut de l'avoir tant fait attendre. Bien entendu

p218

que je ne m'en hâterai pas d'une minute de plus.
Apprends que ton ami Napoléon Gallet a été décoré par Sa Majesté comme chef du conseil des Prud'hommes. De plus, d'autres filateurs et industriels sont même décorés de l'étoile des braves.
J'ai eu, avant-hier, un spectacle triste. Ayant

une grande demi-heure à perdre avant de pouvoir entrer à la bibliothèque, j'ai été faire une visite au collège, où l'on distribuait les prix. Quelle décadence ! Quels pauvres petits bougres ! Plus d'enthousiasme, plus de gueulades ! Rien ! rien ! On a complètement séparé la cour des Grands de la cour des Moyens, mesure de police qui m'a révolté, et on a retiré, dans la cour des Grands, devine quoi ? devine qui ?... Les lieux ! Oui ! ces braves latrines où l'urine, par flaques énormes, aurait pu noyer le cheval de Préault "nourri cependant des marais de la Gaule", ces pauvres lieux où l'on fumait des cigarettes de maryland, roulées si poétiquement avec des doigts abîmés d'engelures ! Et à la place, à la sacro-sainte place où ils étaient, se tenaient assises sur deux chaises deux piétres bonnes soeurs qui quêtaient pour les pauvres. Et la tente, une manière de tente algérienne, avec des escalopures arabes, chic Alhambra !... J'étais indigné ! - Voix du père Horie, où es-tu, me disais-je, où es-tu ?... en entendant à peine le grêle organe d'un maigre pion qui lisait le palmarès. Et les mômes arrivaient sur l'estrade, tout doucettement, au petit pas, comme des jeunes personnes dans un boarding-school, et faisaient la révérence. Ah ! tout y manquait, depuis la trogne du père Daignez jusqu'au non-nez de Bastide, le

p219

tambour-maître... Ils économisaient jusqu'aux fanfares !

J'ai cherché sur les murs des noms d'autrefois et n'en ai pas vu un seul. J'ai regardé dans le parloir si je ne retrouvais pas les bonnes têtes d'après l'antique qui y moisissaient depuis 1815, et sous la porte du père Pelletier, s'il y avait encore ces trois pouces de vide, par où l'on voyait apparaître les bottes de M le proviseur et de M le censeur... Tout cela est changé, réparé, bouché, gratté, disparu. Il m'a même semblé que la loge du portier ne sentait plus le bondard de Neufchâtel. Et j'ai tourné les talons, très triste.

Je t'assure que je n'ai pas eu, en voyage, devant n'importe quelle ruine, un sentiment d'antiquité plus profond. Ma jeunesse est aussi loin de moi que Romulus.

Je t'engage à lire (comme chose bien fétide) une lettre de Béranger à Legouvé, où il lui donne des conseils sur la carrière d'homme de lettres ! C'est un morceau, sérieusement ! Et toi, mon vieux, ça va-t-il ? Tâche, quand tu

viendras ici, dans un bon mois, de m'apporter le deuxième acte fait. Bon courage ! marche ! Je t'embrasse.

à CHARLES BAUDELAIRE.

Vendredi, 14 août 1857.

Je viens d'apprendre que vous êtes poursuivi à cause de votre volume. La chose est déjà un peu

p220

ancienne, me dit-on. Je ne sais rien du tout, car je vis ici comme à cent mille lieues de Paris.

Pourquoi ? Contre qui avez-vous *attenté* ? Est-ce à la religion ? Sont-ce les moeurs ? Avez-vous passé *en justice* ? Quand sera-ce ? etc.

Ceci est du nouveau : poursuivre un livre de vers ! Jusqu'à présent la magistrature laissait la poésie fort tranquille.

Je suis grandement indigné. Donnez-moi des détails sur votre affaire, si ça ne vous embête pas trop, et recevez mille poignées de main des plus cordiales.

à vous.

AU MÊME.

23 Août 1857 Croisset.

MON CHER AMI,

J'ai reçu les articles sur votre volume. Celui d'Asselineau m'a fait grand plaisir. Il est, par parenthèse, bien aimable pour moi. Dites-lui de ma part un petit mot de remerciement. Tenez-moi au courant de votre affaire, si ça ne vous ennuie pas trop. Je m'y intéresse comme si elle me regardait personnellement. Cette poursuite n'a aucun sens. Elle me révolte.

Et on vient de rendre des honneurs *nationaux* à Béranger ! à ce sale bourgeois qui a chanté les amours faciles et les habits râpés !

J'imagine que, dans l'effervescence d'enthousiasme où l'on est à l'encontre de cette glorieuse binette, quelques fragments de ses chansons (qui

p221

ne sont pas des chansons, mais des odes de Prud'homme), lus à l'audience, seraient d'un bel effet. Je vous recommande *Ma Jeanneton*, la *Bachante*, la *Grand'mère*, etc. Tout cela est aussi riche de poésie que de morale. - Et puisqu'on vous accuse, sans doute, d'outrages aux moeurs et à la

religion, je crois qu'un parallèle entre vous deux ne serait pas maladroit. Communiquez cette idée (pour ce qu'elle vaut ?) à votre avocat.

Voilà tout ce que j'avais à vous dire, et je vous serre les mains.

à vous.

à MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, 23 août 1857.

Dites-moi avant tout si je vous ai parlé d'*Angélique Lagier* que j'ai lu depuis longtemps et annoté en marge. Car je crains de vous récrire ce que je vous aurais déjà écrit ? Notre amitié commence à vieillir et il se pourrait faire que je rabâche.

D'autre part, je serais désolé de ne pas vous dire sincèrement et très longuement le bien et le mal que je pense de ce remarquable livre. Vous croiriez peut-être qu'il m'a ennuyé et que je veux le passer sous silence.

Mais parlons de vous aujourd'hui et de vous seule.

Vous voyez bien que j'avais raison quand je vous disais qu'il fallait vous distraire. La visite d'un vieil ami a fait diversion à votre spleen. Au nom du ciel et de la raison surtout, laissez donc

p222

là tous les médecins et tous les prêtres du monde et ne vivez plus tant *dans votre âme* et par elle. Sortez ! Voyagez ! Régalez-vous de musique, de tableaux et d'horizons. Humez l'air du bon Dieu et laissez tout souci derrière vous. J'ai été bien édifié et bien attendri, je vous jure, par l'exposition que vous me faites de votre vie. Ce dévouement à des étrangers m'emplit d'admiration ! Le mot est lâché. Je ne l'efface pas. Je vous aime beaucoup, vous êtes un noble cœur. Je voudrais vous serrer les deux mains et vous baisser sur le front ! Mais permettez à ma franchise brutale un conseil qui ne sera pas suivi, je le sais. - N'importe ! Vous succombez d'ennui (et d'ennuis), sous le poids des chaînes dont vous avez embarrassé, surchargé votre vie. Aux amertumes intérieures vous ajoutez chaque jour mille dégoûts du dehors qui pourraient être écartés. Autant vaudrait avoir un mari et douze enfants. Je ne vous conseille pas pour vous mettre *plus à l'aise*, de toutes manières, de flanquer tous vos hôtes à la porte (bien que dans le nombre beaucoup méritent d'y être, j'en suis sûr). Non ! cela n'est pas faisable pour vous. Vous auriez des remords ! mais vous devriez faire deux parts inégales (ou égales, peu importe) :

laisser la première aux autres et prendre la seconde pour vous, mais pour vous *seule*. En un mot, assurez le strict nécessaire à ceux dont vous vous êtes chargée et puis ? et puis *partez* ! Quittez votre maison. C'est là le seul moyen. On va vivre ailleurs pendant quelque temps et ensuite on revient. Vous allez faire à cela mille objections. Pas une seule n'est aussi sérieuse que la considération de votre

p223

tranquillité et de votre avenir. Soyez-en sûre ! ne souffrez pas pour les autres. Allez ! c'est une folie. Nous avons tous notre croix. Portons-la le plus noblement possible et le plus légèrement. Toute la vertu est là. Ce conseil d'égoïste a sa raison en ceci : à savoir que *les autres sont rarement dignes de nous*. Les gens d'une certaine nature n'ont point la sotte prétention de n'être jamais dupes, je le sais. On fait le bien par respect pour soi-même encore plus que par amour des autres. "Tant pis pour eux", se dit-on et la conscience, plus fière, respire plus à l'aise. Mais il y a loin de là à une véritable immolation quotidienne, à un sacrifice permanent. Permettez-moi encore une simple question que vous vous poserez à vous-même : n'y a-t-il pas dans ce dévouement un peu de faiblesse, de *laisser-aller* (comme disent les bourgeoises), de découragement enfin ? Vous n'êtes pas une bourgeoise, vous, et moi qui crois tant aux races, je trouve la cause de cette grandeur nonchalante dans votre sang patricien. Vous pratiquez la vertu la plus rare du siècle, celle qui est la plus antipathique à son génie : l'hospitalité ! Vous avez encore une maison (dans toute la rigueur du sens moral), tandis qu'on n'a plus que des logements.

Je ne vous ai jamais parlé de ma vie matérielle à moi, et comme vous ne m'adressez nulle question à cet égard, je vous soupçonne d'y mettre de la délicatesse ; mais confiance oblige.

Je vis avec ma mère et avec une nièce (la fille d'une soeur, morte à vingt ans) dont je fais l'éducation. Quant à l'argent, j'en ai ce qu'il faut pour vivre à *peu près*, car j'ai de grands goûts de dépenses,

p224

dit-on, bien que j'aie une conduite fort régulière. Beaucoup de gens me trouvent riche, mais je me trouve généralement, ayant par devers moi les désirs les plus extravagants que je ne satisfais pas, bien entendu. Je rêve, quand le travail va mal, des palais de Venise et des kiosques sur le Bosphore, *et coetera*. - Et puis je ne sais nullement compter, je n'entends goutte aux affaires d'intérêt. J'ai horreur des dettes et je ne me fais pas payer des sommes qu'on me doit. Quand je suis en train d'écrire, tout cela n'existe plus pour moi. Je n'ai aucune envie. Mais quand je tombe dans mes découragements, *l'homme* se réveille avec tous ses appétits et tous ses vices. On a tant besoin de se détendre l'âme ! Puisque vous vous intéressez à ce que je fais, je vous apprendrai que je vais cette semaine me mettre à écrire quelque chose de nouveau. C'est l'ouvrage annoncé par *la Presse* et que je lui ai promis. Voilà déjà cinq mois que j'en prépare les matériaux. Quand sera-t-il fini ? Je l'ignore. C'est une oeuvre fort difficile et qui me remplit d'angoisses. Je suis vexé qu'on en parle. Tout cela m'ennuie ; mais vous connaissez les journaux, ils ne savent comment remplir leur pauvre papier.

On a aussi annoncé de moi un drame reçu à l'Odéon. Ce bruit n'a aucun fondement. Je me suis autrefois fort occupé de théâtre. J'y reviendrai dans quelques semaines. Je veux mettre fin à deux ou trois idées qui me tourmentent. Il y a de grandes choses à faire de ce côté ; mais c'est une affreuse galère que le théâtre ! Il faut pour cela des qualités toutes spéciales que je n'ai pas peut-être.

p225

écrivez-moi. Vos lettres font plus que de me plaire, elles me touchent. Adieu, à bientôt, n'est-ce pas ? Et croyez à tout mon attachement.
à ERNEST FEYDEAU.

Croisset, fin août 1857.

Oui ! samedi prochain, à 7 h 50, rue Verte !
Je serai là samedi, mais pas plus tard. Est-ce bien sûr ?

J'en ai fini avec mes notes et je vais m'y mettre cette semaine, ou dès que tu seras parti de céans ! Il faut bien se résigner à écrire.

Je suis un peu remonté, à la surface du moins. Car au fond, je suis bougrement inquiet. Plus je vais et plus je deviens poltron. *Je n'ose plus.*
(Et tout est là : oser !) Ce qui n'empêche pas que le

susdit roman ne soit la preuve d'un toupet exorbitant.
Et puis, comme le sujet est très beau, je m'en
méfie énormément, vu que l'on rate généralement
les beaux sujets. Ce mot, d'ailleurs, ne veut
rien dire, tout dépend de l'exécution. L'histoire
d'un pou peut être plus belle que celle d'Alexandre.
Enfin ! nous verrons.

Adieu, cher vieux, à samedi. Nous taillerons,
j'imagine, une fière bavette. Mais je ne parlerai
nullement de *Carthage*, parce que parler de mes
plans me trouble. Je les expose toujours mal. On
me fait des objections et je perds la boule.
Je t'embrasse.

p226

à JULES DUPLAN.
Croisset, fin septembre 1857.

VIEUX,
J'ai compris par un article d'Aubryet que Pontmartin
m'avait pulvérisé dans le *Spectateur*. Pouvez-vous
m'envoyer cette ordure ? Je suis comme Gernaude,
j'aime à être injurié, ça m'excite.

Lisez-vous l'*'Homme à Gleyre'* ? J'ai écrit environ
15 pages de *Carthage*, c'est-à-dire à peu près la
moitié du premier chapitre. J'ai peur que ce ne
soit *bien embêtant*, franchement ; il me semble que
je tourne à la tragédie et que j'écris dans un style
académique déplorable. Adieu, vieux, écrivez-moi
moult souvent et très longuement ; quant à moi, il est
très tard et je suis éreinté.

Je vous embrasse.

AU MÊME.

Croisset, fin septembre ou premiers jours d'octobre
1857.

J'en suis arrivé, dans mon premier chapitre, à ma
petite femme. J'astique son costume, ce qui m'amuse.
Cela m'a remis un peu d'aplomb. Je me vautre
comme un cochon sur les piergeries dont je
l'entoure, je crois que le mot pourpre ou diamant
est à chaque phrase de mon livre. Quel galon !
mais j'en retirerai.

J'aurai certainement fini mon premier chapitre
quand vous me reverrez (ce ne sera pas avant le

p227

mois de décembre), et je serai peut-être avancé
dans le second, car il est impossible d'écrire cela

d'un coup. C'est surtout une affaire d'ensemble.
Les procédés de roman que j'emploie ne sont pas bons, mais il faut bien commencer par là pour faire voir . Il y aura ensuite bien de la graisse et des scories à enlever afin de donner à la chose une tournure plus simple et plus haute. Le jeune Bouilhet commence son quatrième acte.

Avez-vous suffisamment ri au jeûne ordonné par S M Victoria ? Voilà une des plus magistrales bouffonneries que je sache, est-ce énorme ! ô Rabelais, où est ta vaste gueule ?

AU MÊME.

Croisset, vers le 20 octobre 1857.

Ne pas m'envoyer l'article du d'Aurevilly. Je l'ai, merci mon vieux. Je suis ce soir d'une gaieté folle. L'article de cet excellent Tony Révillon, dans la *Gazette de Paris* , m'a mis, depuis ce matin, dans une humeur "impossible à décrire", comme un enthousiaste politique ; moi, un viveur de province ! Ah ! c'est trop beau ! et l'histoire de mes nombreux colis en voyage ! Ce portrait de moi en gentleman revenu des erreurs de la jeunesse, et qui a écrit un roman par désillusion, pour chasser l'ennui ! Hénaurme ! quinze mille fois Hénaurme, avec trente milliards d'H ! "Je me

p228

suis mis à travailler !" Le malheureux ! Quand est-ce donc que j'ai commencé ! Et mon air sévère ! Mon sourire sans bienveillance ! Je vous assure que tout cela m'a flatté. J'ai donc cette apparence rébarbative des héros de l' *Homme* ? Ah ! Duplan, comme je t'aime, mon bon, pour comprendre ainsi le grand homme. Tu es le seul mortel de la création qui le sente comme moi. Cet affreux livre, cet abominable ouvrage, etc., a été le plus grand élément de grotesque dans ma vie. J'ai maintes fois cuydé en crever de rire ! Goethe disait à propos de la Révolution de 1830 : "Encore une noix que la Providence m'envoie à casser." Victor-Hugo a écrit : "Que les cieux étoilés ne brillaient que pour lui." Moi, je pense, parfois, que l'existence de ce pauvre vieux a été uniquement faite pour me divertir. Quelles créations ! quels types ! et quelle observation de moeurs ! Comme c'est vrai ! Quelle élévation de caractère ! quel lyrisme et quelles bonnes intentions ! Voyez-vous ce que serait sur lui une "causerie familiale" de M de Lamartine ! Je commence à aller dans *Carthage* . Je n'ai plus qu'un mouvement pour avoir fini le premier chapitre.

Je vous assure que c'est "monté". Trop,
peut-être ? Le difficile est de rendre, en même
temps, la chose mouvementée. Si mon premier
chapitre marche, le reste ira, j'en suis sûr. J'ai eu
à y introduire tous les personnages du livre, sauf
deux. Enfin, je me mets en route, c'est l'important.
Mais que de mal j'ai eu pour y arriver ! Resterai-je
en cet état ?
Adieu, vieux ; mille tendresses.

p229

à CHARLES BAUDELAIRE.

Croisset, mercredi soir 21 octobre 1857.

Je vous remercie bien, mon cher ami. Votre
article m'a fait le plus *grand* plaisir. Vous êtes
entré dans les arcanes de l'oeuvre, comme si ma
cervelle était la vôtre. Cela est compris et senti
à fond.

Si vous trouvez mon livre suggestif, ce que vous
avez écrit dessus ne l'est pas moins, et nous
causerons de tout cela dans six semaines, quand je
vous reverrai.

En attendant, mille bonnes poignées de main,
encore une fois.

Tout à vous.

à CHARLES-EDMOND.

Croisset, mardi soir octobre 1857.

MON CHER AMI,

Mon affaire aura (je crois !) pour titre *Salammbô*,
roman carthaginois. C'est le nom de la fille
d'Hamilcar, fille inventée par votre serviteur.
Mais je ne sais pas quand je vous donnerai le
numéro un. ça ne va pas du tout. Je suis malade,
moralement surtout, et si vous voulez me rendre

p230

un éminent service , ce serait de ne pas plus parler
de ce roman que s'il ne devait pas exister.

Si je le fais, il sera pour vous, puisque je vous
l'ai promis. Il y en a un chapitre d'écrit. C'est
détestable. Je me suis engagé, j'en ai peur, dans une
oeuvre impossible... Est-il indispensable que vous
l'annonciez ? En ne disant rien, songez, cher ami,
que vous m'épargnerez un ridicule, si je renonce
à cette oeuvre par impossibilité de l'exécuter, ce
qui est bien possible.

Voyons, soyez généreux ; ne parlez pas du

Flaubert.

En tout cas, je serai à Paris vers le 20 du mois prochain. Attendez jusque-là, je vous en prie. Qui vous talonne ?

à bientôt donc, et croyez-moi, nonobstant mes embêtements, le vôtre qui vous serre la main très fort.
à MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, 4 novembre 1857.

Comme je suis honteux envers vous, ma chère correspondante ! Aussi, pour me prouver que vous ne me gardez aucune rancune, répondez-moi tout de suite. N'imitez pas mon long silence, le motif n'en a pas été gai, je vous assure. Si vous saviez comme je me suis ennuyé, rongé, dépité ! Il faut que j'aie un tempérament herculéen pour résister aux atroces tortures où mon travail me condamne. Qu'ils sont heureux, ceux qui ne rêvent pas l'impossible ! On se croit sage parce

p231

qu'on a renoncé aux passions actives. Quelle vanité ! Il est plus facile de devenir millionnaire et d'habiter des palais vénitiens pleins de chefs-d'œuvre que d'écrire une bonne page et d'être content de soi. J'ai commencé un roman antique, il y a deux mois, dont je viens de finir le premier chapitre ; or je n'y trouve *rien de bon*, et je me désespère là-dessus jour et nuit sans arriver à une solution. Plus j'acquiers d'expérience dans mon art, et plus cet art devient pour moi un supplice : l'imagination reste stationnaire et le goût grandit. Voilà le malheur. Peu d'hommes, je crois, auront autant souffert que moi par la littérature. Je vais rester, encore pendant deux mois à peu près, dans une solitude complète, sans autre compagnie que celle des feuilles jaunes qui tombent et de la rivière qui coule. Le grand silence me fera du bien, espérons-le ! Mais si vous saviez comme je suis fatigué par moments ! Car moi qui vous prêche si bien la sagesse, j'ai comme vous un spleen incessant, que je tâche d'apaiser avec la grande voix de l'Art ; et quand cette voix de sirène vient à défaillir, c'est un accablement, une irritation, un ennui indicibles. Quelle pauvre chose que l'humanité, n'est-ce pas ? Il y a des jours où tout m'apparaît lamentable, et d'autres où tout me semble grotesque. La vie, la mort, la joie et les larmes, tout cela se vaut, en définitive. Du haut de la planète Saturne, notre Univers est une petite étincelle. Il faut tâcher, je le sais bien, d'être par l'esprit aussi haut placé que les étoiles. Mais cela

n'est pas facile, continuellement.
Avez-vous remarqué comme nous aimons nos douleurs ?
Vous vous cramponnez à vos idées religieuses

p232

qui vous font tant souffrir, et moi à ma chimère de style qui m'use le corps et l'âme. Mais nous ne valons peut-être quelque chose que par nos souffrances, car elles sont toutes des aspirations. Il y a tant de gens dont la joie est si immonde et l'idéal si borné, que nous devons bénir notre malheur, s'il nous fait plus dignes.

Je vous conseille de voyager et vous m'objectez votre santé. C'est à cause d'elle précisément qu'il faudrait changer de vie. Ayez ce courage, brisez avec tout, pour un moment. Donnez un peu d'air à votre poitrine. Votre âme respirera plus à l'aise. Que vous coûterait un déplacement d'un mois pour essayer ? Il ne faut pas réfléchir en ces choses-là. On met deux chemises dans un sac de nuit et on part. Il faudra pourtant que nous nous connaissions *de vue*, que nous nous serrions la main autrement que par lettres. Lequel de nous deux ira vers l'autre ? pourquoi ne viendriez-vous pas cet hiver à Paris entendre un peu de musique ? Si je vivais avec vous, je vous rendrais l'existence rude et vous vous en trouveriez mieux, j'en suis sûr. Vous me parlez de Béranger dans votre dernière lettre. L'immense gloire de cet homme est, selon moi, une des preuves les plus criantes de la bêtise du public. Ni Shakespeare, ni Goethe, ni Byron, aucun grand homme enfin n'a été si universellement admiré. Ce poète n'a pas eu jusqu'à présent un seul contradicteur et sa réputation n'a pas même les taches du soleil. Astre bourgeois, il pâlira dans la postérité, j'en suis sûr. Je n'aime pas ce chansonnier grivois et militaire. Je lui trouve partout un goût médiocre, quelque chose de terre

p233

à terre qui me répugne. De quelle façon il parle de Dieu ! et de l'amour ! Mais la France est un piètre pays, quoi qu'on dise. Béranger lui a fourni tout ce qu'elle peut supporter de poésie. Un lyrisme plus haut lui passe par-dessus la tête. C'était juste ce qu'il fallait à son tempérament. Voilà la raison de cette prodigieuse popularité. Et puis,

I'habilité pratique du bonhomme ! Ses gros souliers faisaient valoir sa grosse gaieté. Le peuple se mirait en lui depuis l'âme jusqu'au costume.
à propos de Spinoza (un fort grand homme, celui-là), tâchez de vous procurer sa biographie par Boulainvilliers. Elle est dans l'édition latine de Leipsick. émile Saisset a traduit, je crois, l'*éthique*. Il faut lire cela. L'article de Mme Coignet, dans la *Revue de Paris*, était bien insuffisant. Oui, il faut lire Spinoza. Les gens qui l'accusent d'athéisme sont des ânes. Goethe disait : "Quand je me sens troublé, je relis l'*éthique*".
Il vous arrivera peut-être, comme à Goethe, d'être calmée par cette grande lecture. J'ai perdu, il y a dix ans, l'homme que j'ai le plus aimé au monde, Alfred Le Poittevin. Dans sa maladie dernière, il passait ses nuits à lire Spinoza.
Je n'ai jamais connu personne (et je connais bien du monde) d'un esprit aussi transcendental que cet ami dont je vous parle. Nous passions quelquefois six heures de suite à causer métaphysique. Nous avons été *haut*, quelquefois, je vous assure. Depuis qu'il est mort, je ne cause plus guère avec qui que ce soit, je bavarde ou je me tais. Ah ! quelle nécropole que le cœur humain ! Pourquoi aller aux cimetières ? Ouvrons nos souvenirs, que de tombeaux !

p234

Comment s'est passée votre jeunesse ? La mienne a été fort belle *intérieurement*. J'avais des enthousiasmes que je ne retrouve plus, hélas ! des amis qui sont morts ou métamorphosés. Une grande confiance en moi, des bonds d'âme superbes, quelque chose d'impétueux dans toute la personne. Je rêvais l'amour, la gloire, le beau. J'avais le cœur large comme le monde et j'aspirais tous les vents du ciel. Et puis, peu à peu, je me suis racorni, usé, flétrti. Ah ! je n'accuse personne que moi-même ! Je me suis abîmé dans des gymnastiques sentimentales insensées. J'ai pris plaisir à combattre mes sens et à me torturer le cœur. J'ai repoussé les ivresses humaines qui s'offraient. Acharné contre moi-même, je déracinais l'homme à deux mains, deux mains pleines de force et d'orgueil. De cet arbre au feuillage verdoyant je voulais faire une colonne toute nue pour y poser tout en haut, comme sur un autel, je ne sais quelle flamme céleste... Voilà pourquoi je me trouve à trente-six ans si vide et parfois si fatigué ! Cette mienne histoire que je vous conte, n'est-elle pas

un peu la vôtre ?

écrivez-moi de très longues lettres. Elles sont toutes charmantes, au sens le plus intime du mot. Je ne m'étonne pas que vous ayez obtenu un prix de style épistolaire. Mais le public ne connaît pas ce que vous m'écrivez. Que dirait-il ? Gardez-moi toujours une bonne place dans votre coeur et croyez bien à l'affection très vive de celui qui vous baise les mains.

p235

à SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, mardi soir, 25 24 novembre 1857.

MA CHÈRE PETITE CAROLINE,

J'ai beaucoup de compliments à t'adresser. Il n'y avait pas dans ta dernière lettre une seule faute d'orthographe, et je l'ai trouvée *rédigée* comme par un notaire. écris-m'en toujours de pareilles, tu me feras grand plaisir.

Comment vas-tu, mon pauvre loulou ? Qu'il y a longtemps que nous ne nous sommes vus ! Mes joues, depuis que tu n'es plus là, augmentent et durcissent, car elles n'ont plus personne pour les pétrir et les amollir à force de bécots.

Je ne manquerais pourtant pas d'occasions si je voulais, car M Huault est, depuis que vous êtes parties, venu deux fois. La dernière était hier, il est arrivé à 11 heures du matin, dans l'intention de passer toute la journée ; il venait exprès "pour me distraire". On lui a dit que j'étais à Paris, alors il s'est rabattu sur Baptiste qui ne lui a pas même offert un verre de cidre. Il est parti à jeun et, je crois, peu content de l'hospitalité.

Il s'est beaucoup informé de toi.

Je n'ai vu aucune de tes amies, ni ces demoiselles Raymond, ni Palmyre, ni Hortense. Mais je sais qu'elles vont bien.

p236

Mme Phipharo, qui s'obstine à rester sous les arbres, est un peu enrhumée à cause des feuilles jaunes qui lui tombent sur la tête : elle toussotte, je crains pour sa poitrine. On n'a pas retiré les inscriptions sur papier bleu que tu avais mises au coin des allées, et, quand je me promène après mon déjeuner, je vois la rue Verte sous le figuier et les Champs-élysées contre le mur du père

Defodon.

Le père Jean a demandé à Narcisse de lui donner un bouquet de fleurs pour en faire cadeau aux commis de la barrière, afin de s'attirer leur bienveillance. Narcisse, qui déteste l'autorité, a refusé.

Il prétend que Julie *lui fait perdre la tête* : elle se fait tant servir qu'il en deviendra fou. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'autre jour, pour partir par le bateau à 9 heures, elle l'avait réveillé dès 5 pour lui faire son café au lait et surveiller le passage de la vapeur...

Tu diras à ta bonne maman que dans ma prochaine lettre je lui parlerai du ménage.

Te conduis-tu bien ? es-tu bonne et obéissante ? Adieu, mon pauvre Carolo, embrasse bien ta grand'mère pour moi et embrasse-toi toi-même de ma part.

Ton vieux bonhomme d'oncle.

p237

à ERNEST FEYDEAU.

Croisset Mardi soir fin novembre 1857,
probablement du 24.

AIMABLE NEVEU,

Tu es bien gentil de m'avoir envoyé de bonnes paroles dans ma détresse. ça ne va pas encore très raide, mais ça va mieux, les douleurs névralgiques que j'avais dans la tête sont parties, l'intellect va (espérons-le) s'en ressentir.

Enfin, j'ai fini tant bien que mal mon premier chapitre, je prépare le second. J'ai entrepris une fière chose, ô mon bon, une fière chose, et il y a de quoi se casser la gueule avant d'arriver au bout. N'aie pas peur, je ne calerai pas. Sombre, farouche, désespéré, mais pas couillon. Mais pense un peu, intelligent neveu, à ce que j'ai entrepris : vouloir ressusciter toute une civilisation sur laquelle on n'a rien !

Comme c'est difficile de faire à *la fois gras et rapide* ! Il le faut pourtant. Dans chaque page, il doit y avoir à boire et à manger, de l'action et de la couleur.

Daigne m'entendre un peu. Voici mes plans : Bouilhet doit être ici le 10, nous avons à travailler ensemble pendant une huitaine ; j'orne la capitale de ma présence. Patience, impétueux jeune homme !

Et, sacré nom de Dieu, envoie-moi les articles que tu publies maintenant dans la *Presse*. J'attends

tout en masse dimanche prochain ; n'est-ce pas le jour où le dernier numéro doit paraître ?
à bientôt. Travaille raide et invoque Apollon (ou plutôt Eschmoûn) en ma faveur ! Comme ça embêtera le public ! j'en tremble d'avance, car il a quelquefois raison de s'embêter.

Théo ne s'en va pas en Russie, j'en étais à peu près sûr ; j'en suis content pour moi (qui aurai sa compagnie cet hiver), mais fâché pour lui.

Adieu, cher vieux.

AU MÊME.

Croisset, fin novembre-début décembre 1857.

GRAND HOMME,

Attends-tu que je te fasse une critique détaillée de tes trois articles ? Ce serait trop long, mon bon. Qu'il te suffise de savoir qu'ils m'ont extrêmement botté. Je me permettrai seulement, de vive voix, de te faire observer quelques légères taches comme "piquant détail", etc. Mais comme je suis le seul mortel à qui ces choses déplaisent, c'est peu important. Je crois que tu as tiré de la chose tout ce qu'elle comportait. Voilà l'essentiel. Et puis tu soutiens les principes, tu es un brave.

Merci, mon cher monsieur.

Ne te flatte pas, aimable neveu, de l'espoir d'entendre les aventures de mademoiselle Salammbô. Non, mon bichon, *cela me troublerait* ; tu me ferais des critiques qui m'embêteraient

d'autant plus qu'elles seraient justes. Bref, tu ne verras cela que plus tard, quand il y en aura un bon bout de fait ! à quoi bon d'ailleurs te lire des choses qui probablement ne resteront pas ? Quel chien de sujet ! je passe alternativement de l'emphase la plus extravagante à la platitude la plus académique. Cela sent tour à tour le Pétrus Borel et le Jacques Delille. Parole d'honneur ! j'ai peur que ce ne soit poncif et rococo en diable. D'un autre côté, comme il faut faire *violent*, je tombe dans le mélodrame. C'est à se casser la gueule, nom d'un petit bonhomme !

La difficulté est de trouver la note *juste*. Cela s'obtient par une condensation excessive de l'idée, que ce soit naturellement, ou à force de volonté, mais il n'est pas aisément de s'imaginer une vérité constante, à savoir une série de détails saillants et probables dans un milieu qui est à deux mille ans

d'Ici. Pour être entendu, d'ailleurs, il faut faire une sorte de traduction permanente, et quel abîme cela creuse entre l'absolu et l'oeuvre !
Et puis, comme le bon lecteur "François" qui "veut être respecté" a une idée toute faite sur l'antiquité, il m'en voudra de lui donner quelque chose qui ne lui ressemblera pas, selon lui. Car ma drogue ne sera ni romaine, ni latine, ni juive. Que sera-ce ? Je l'ignore. Mais je te jure bien, de par les prostitutions du temple de Tanit, que ce sera "d'un dessin farouche et extravagant", comme dit notre père Montaigne. C'est bien vrai, ce que tu écris sur lui.

Adieu, mon cher vieux. Relis et rebûche ton conte. Laisse-le reposer et reprends-le, les livres ne se font pas comme les enfants, mais comme les

p240

pyramides, avec un dessin pré-médité, et en apportant des grands blocs l'un par-dessus l'autre, à force de reins, de temps et de sueur, et ça ne sert à rien ! et ça reste dans le désert ! mais en le dominant prodigieusement. Les chacals pissent au bas et les bourgeois montent dessus, etc. ; continue la comparaison.

Mille tendresses.

La première chose que je ferai à Paris sera d'entendre ton histoire. à peine débarqué je me ruerai dans ton domicile avant même de me livrer à aucun de ces actes obscènes que l'indécence ordonne de nommer et la nature d'accomplir.

à MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset Samedi, 12 décembre 1857.

Je ne veux pas partir pour Paris avant de vous écrire, chère Demoiselle. Car ne croyez pas que votre correspondance ne me soit très précieuse. J'y tiens essentiellement et ne voudrais point qu'elle fût interrompue.

J'ai été assez mal depuis ma dernière lettre. J'ai entrepris un maudit travail où je ne vois que du feu et qui me désespère. Je sens que je suis dans le faux, comprenez-vous ? et que mes personnages n'ont pas dû parler comme cela. Ce n'est pas une petite ambition que de vouloir entrer dans le coeur des hommes, quand ces hommes vivaient il y a plus de deux mille ans et dans une civilisation qui

p241

n'a rien d'analogue avec la nôtre. J'entrevois la vérité, mais elle ne me pénètre pas, l'émotion me manque. La vie, le mouvement, sont ce qui fait qu'on s'écrie : "C'est cela", bien qu'on n'ait jamais vu les modèles ; et je bâille, j'attends, je rêvasse dans le vide et je me dépîte. J'ai ainsi passé par de tristes périodes dans ma vie, par des moments où je n'avais pas une brise dans ma voile. L'esprit se repose dans ces moments-là ! Mais voilà bien longtemps que ça dure. N'importe, il faut prendre son mal en patience, se rappeler les bons jours et les espérer encore.

Ce que vous me dites de Béranger est bien ce que j'en pense ! Mais, à ce propos, pour qui me prenez-vous ? Croyez-vous que je regarde plutôt à la chaussure qu'au pied, et au vêtement qu'à l'âme ? "Mes goûts aristocratiques" me font sentir et aimer tout ce qui est beau, à *travers* tout, soyez-en sûre. Il y a une locution latine qui dit à peu près : "Ramasser un denier dans l'ordure avec ses dents." On appliquait cette figure de rhétorique aux avares. Je suis comme eux, je ne m'arrête à rien pour trouver l'or. Et d'abord, *je ne crois pas* à tout ce que vous m'écrivez de défavorable sur votre compte. D'ailleurs, quand ce serait, je ne vous en aime pas moins.

Ne me placez pas non plus si haut (dans la sphère impassible des esprits). J'ai au contraire beaucoup aimé dans ma vie et on ne m'a jamais trahi ; je n'ai à importuner la Providence d'aucune plainte. Mais les choses se sont usées d'elles-mêmes. Les gens ont changé, et moi je ne changeais pas ! Mais à présent, je fais comme les choses. Je vais chaque jour me détériorant, et la confiance

p242

en moi, l'orgueil de l'idée, le sentiment d'une force vague et immense que l'on respire avec l'air, tout cela décline peu à peu.

C'est ce soir que je prends 36 ans. Je me rappelle plusieurs de mes anniversaires. Il y a aujourd'hui huit ans, je revenais de Memphis au Caire, après avoir couché aux Pyramides. J'entends encore d'ici hurler les chacals et les coups du vent qui secouait ma tente.

J'ai l'idée que je retournerai plus tard en Orient, que j'y resterai et que j'y mourrai. J'ai d'ailleurs, à Beyrouth, une maison toute prête à me recevoir. Mais je n'en finirais plus si je me mettais à vous parler des pays du soleil. Ce serait trop long.

Causons d'autre chose.

Voilà plusieurs fois que vous me parlez de Jean Reynaud ; je trouve, comme vous, son livre un fort beau livre. Seulement, il a fait son théologien bien complaisant. La forme dialoguée est mauvaise. Elle était peut-être même impossible. Je trouve le tout un peu long. Quant à son explication des peines et des récompenses, c'est une explication comme une autre, c'est-à-dire qu'elle n'explique rien. Qu'est-ce qu'un châtiment dont n'a pas conscience l'être châtié ? Si nous ne nous rappelons rien des existences antérieures, à quoi bon nous en punir ? Quelle moralité peut-il sortir d'une peine dont nous ne voyons pas le sens. Avez-vous lu les *études d'histoire religieuse* de Renan ? Procurez-vous ce livre, il vous intéressera. Pourquoi ne donnez-vous pas cours, sur le papier, à vos idées ? écrivez-donc ! quand ce ne serait que pour votre *santé physique* .

p243

Vous me dites que je fais trop attention à la forme. Hélas ! c'est comme le corps et l'âme ; la forme et l'idée, pour moi, c'est tout un et je ne sais pas ce qu'est l'un sans l'autre. Plus une idée est belle, plus la phrase est sonore ; soyez-en sûre. La précision de la pensée fait (et est elle-même) celle du mot.

Si je ne peux rien aligner maintenant, si tout ce que j'écris est vide et plat, c'est que je ne palpite pas du sentiment de mes héros, voilà. Les mots sublimes (que l'on rapporte dans les histoires) ont été dits souvent par des simples. Ce qui n'est nullement un argument contre l'Art, au contraire, car ils avaient ce qui fait l'Art même, à savoir la pensée concrétée, un sentiment quelconque, *violent*, et arrivé à son dernier état d'idéal. "Si vous aviez la foi, vous remueriez des montagnes" est aussi le principe du Beau. Ce qui peut se traduire plus prosaïquement : "Si vous saviez précisément ce que vous voulez dire, vous le diriez bien." Aussi n'est-il pas très difficile de parler de soi, mais des autres !

Eh bien ! je crois que jusqu'à présent on a fort peu parlé des autres. Le roman n'a été que l'exposition de la personnalité de l'auteur et, je dirais plus, toute la littérature en général, sauf deux ou trois hommes peut-être. Il faut pourtant que les sciences morales prennent une autre route et qu'elles procèdent comme les sciences physiques, par l'impartialité. Le poète est tenu maintenant

d'avoir de la sympathie pour *tout* et pour *tous* ,
afin de les comprendre et de les décrire. Nous
manquons de science, avant tout ; nous pataugeons
dans une barbarie de sauvages : la philosophie

p244

telle qu'on la fait et la religion telle qu'elle
subsiste sont des verres de couleurs qui empêchent
de voir clair parce que : 1 on a d'avance
un parti pris ; 2 parce qu'on s'inquiète du pourquoi
avant de connaître le comment ; et 3 parce que
l'homme rapporte tout à soi. "Le soleil est fait
pour éclairer la terre." On en est encore là.

Je n'ai que la place de vous serrer les mains
bien affectueusement.

à ERNEST FEYDEAU.

Croisset Samedi 12 ou 19 décembre 1857.

Toi aussi ! cher neveu, embêté par la littérature !
Je te plains, si tu es dans les mêmes états
que ton oncle. Je ne fais plus rien, ce qui vaut
mieux que de faire mal. Je me suis arrêté parce
que je sentais que j'étais dans le faux. La
psychologie de mes bonshommes me manque, j'attends,
et je soupire.

Je serai à Paris mardi ou mercredi de l'autre
semaine, la veille de Noël au plus tard. Va te
délasser dans ton château préalablement, ou après.
Dès que je serai à Paris, je serai complètement à
ta disposition, tu me liras ton histoire, en
plusieurs fois ou tout d'un coup, ça m'est égal,
dussions-nous faire une séance de XV heures, ce qui
serait plus solennel.

J'attends Bouilhet demain. Nous allons, je crois,
passablement gueuler pendant huit jours, ça me
remontera peut-être, j'en ai besoin.

p245

Quelle sacrée idée j'ai eue de vouloir écrire un
livre sur Carthage ! les descriptions passent
encore ; mais le dialogue, quelle foirade !
Pour me remonter le moral, je vais me livrer,
dans le sein de la capitale, à des débauches
monstrueuses, ma parole d'honneur ! j'en ai envie.
Peut-être qu'en me fourrant quelque chose dans
le c..., ça me ferait b... le cerveau. J'hésite entre
la colonne Vendôme et l'obélisque. Je ris, mais je
ne suis pas gai. J'ai déjà, il est vrai, passé par

des époques pareilles, et je ne m'en trouvais que plus vert ensuite. Mais ça dure trop ! ça dure trop !
Adieu, vieux, bon courage !